ŒUVRES CHOISIES

DE

BARTHE.

Cette édition stéréotype, en 1 vol. in 18, se vend à Paris,

Chez P. Didot l'aîné, rue du Pont de Lodi, n° 6, près la rue de Thionville.

Et chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

Papier ordinaire, broché	1 fr.	
Papier fin	1	25 cent.
Papier vélin	3	
Grand papier vélin	4	50

ŒUVRES CHOISIES

DE

BARTHE.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉREOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M. DCCCXI.


LIBRARY
JUL 21 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE BARTHE.

On a dit souvent que la vie des auteurs étoit dans leurs ouvrages. Cette maxime, vraie à plusieurs égards, est fausse quand on l'applique à ceux dont l'esprit a été en contraste avec le caractere : car alors il y a deux individus dans l'homme de lettres ; et il en résulte des disparates qui étonnent souvent le public. Tels on a vu Barthe et Sainte-Foix, tous deux, avec un esprit très aimable, d'un commerce difficile et ombrageux.

Barthe, de l'académie de Marseille, naquit en 1734, dans cette ville, berceau antique des belles lettres et des bonnes mœurs, et qui, par un privilége perpétuel, réunit l'opulence de Carthage et la politesse d'Athenes.

Frappés des grandes dispositions qu'annonçoit son enfance, ses parents l'envoyerent étudier chez les PP. de l'Oratoire de la maison de Juilly. Cet établissement, le seul de ce genre resté debout parmi les ruines de la révolution, a conservé fidèlement la tradition de l'école de Port-Royal, et a tou-

jours donné des hommes d'un mérite éminent à la chaire, au barreau, à la littérature, et à l'art dramatique.

C'est en rhétorique que Barthe se passionna vivement pour Virgile, Horace et Ovide. Il savoit ces grands poëtes par cœur; mais un goût de prédilection, et comme une conformité précoce de talent, le ramenoient sans cesse au plus bel esprit de l'antiquité, au chantre ingénieux des Métamorphoses et de l'Art d'aimer.

Le genre auquel il étoit appelé par la nature, et où il a laissé l'empreinte de son talent, c'est celui de l'épître. On y reconnoît l'étude particuliere qu'il avoit faite des formes poétiques de Gresset, principalement pour la période des vers de huit syllabes. Comme lui, il procede presque toujours par l'énumération, ce qui a le double avantage de multiplier la pensée, et de donner au style de la chaleur et du mouvement; mais il sait ménager des repos, qui soutiennent l'harmonie, et font reprendre haleine au lecteur. Avec moins d'abondance et de facilité que Gresset, son style a plus de précision, et son esprit a plus de trait. L'un a toute la grace et l'abandon d'une beauté qui s'ignore elle-même; l'autre a souvent la recherche et l'affectation d'une coquette, qui craindroit de se montrer un moment en négligé. Sous le rapport philosophique, Gresset, spectateur de la société, qu'il voit comme en perspective, en

peint chaudement et à grands traits les vices et les ridicules. Barthe, qui l'observe de près, et paroît même souvent coudoyé par les acteurs qu'il met en scene, les peint vivement, mais en miniature. Il me semble que dans ses épîtres Barthe est en quelque sorte la nuance entre Gresset et Desmahis.

Son talent poétique brille éminemment dans l'Epître à Thomas, sur le Génie considéré par rapport aux beaux-arts. Elle fut le nœud de la liaison constante de ces deux hommes, qui ne paroissoient guere sympathiser ensemble. Aussi Thomas disoit-il de Barthe : « Il m'a fait trouver dans l'amitié tous les « orages de l'amour. »

Le poëte n'a pas une physionomie moins décidée dans l'épître sur les Beautés de l'art et de la nature dans les campagnes, et la piece sur l'Influence des femmes sur les mœurs. Je rappellerai encore aux amateurs l'épître sur l'Ennui, celle sur le Malheur d'aimer une femme gaie, celle sur l'Amitié des femmes, qui valut à l'auteur une charmante réponse en vers de madame Fanny de Beauharnais, et la piece à son médecin, sur le Régime, dont l'idée est très ingénieuse, et l'exécution très piquante.

D'après le talent de l'observation dont Barthe avoit fait preuve dans ses épîtres, ses amis l'engagerent à travailler pour le théâtre.

La petite comédie de l'Amateur, jouée en 1764, étoit l'heureux prélude d'un poëte comique.

Encouragé par ce premier succès, il donna, en 1768, la comédie des Fausses Infidélités, qui, n'en déplaise à un critique fameux, est un petit chef-d'œuvre. Ce n'est qu'un acte, il est vrai, mais il est supérieurement rempli. On n'y trouve rien à desirer : contraste de caracteres, comique de situation, dialogue facile et brillant, intrigue heureusement dénouée, enfin toute l'artillerie légere de l'esprit de détail qu'on n'avoit encore vu que dans la piece du Méchant, et par conséquent une foule de vers excellents, de ces vers de comédie, dont tant d'auteurs comiques ont sans doute leurs raisons de se montrer si avares.

Par ses Fausses Infidélités, Barthe avoit mérité les faveurs de Thalie; il se crut dès-lors une vocation décidée pour l'art dramatique.

La comédie d'intrigue n'avoit été qu'un jeu pour lui; la comédie de caractere devint son écueil. On voit bien que je veux parler de la Mere jalouse, et sur-tout de l'Homme personnel.

La Mere jalouse ne put réussir en 1771. Depuis, elle a été jouée avec succès, grace au talent de mademoiselle Contat, et au changement heureux qui s'est opéré dans nos mœurs.

A l'époque de la premiere représentation de la Mere jalouse, les femmes françaises se crurent attaquées en grande partie ; elles regarderent la piece de Barthe comme le reproche d'un vice odieux, qui

a disparu par degrés, depuis que les meres, obéissant à Rousseau, ou plutôt à la nature, ont pris l'habitude de nourrir leurs enfants. Il ne faut donc point s'étonner si elles ont perdu jusqu'à la prétention d'être les sœurs aînées de leurs filles.

Dans l'Homme personnel, Barthe a partagé l'infortune de l'auteur de l'Egoïste. On y a pourtant remarqué la scene où le principal personnage établit son caractere, et celle qui a lieu entre lui et un médecin. Chose singuliere! Barthe n'a plus ici, comme dans les Fausses Infidélités, le style de la comédie. Son dialogue est pénible, entortillé; il y a peu de vers à retenir, et l'on sent la gêne de l'auteur, pour faire parler et agir ses personnages. C'est un peintre qui a réussi dans de jolis portraits, et qui échoue dans un tableau d'histoire.

Le sujet de l'Egoïste n'a été bien rempli, quant au plan, que dans le Philinte de Fabre d'Eglantine, si improprement nommé par l'auteur le Philinte de Moliere. Ce Philinte est l'Egoïste, tel que J. J. Rousseau en a tracé le caractere dans sa Lettre à d'Alembert sur les spectacles.

C'est ici le lieu de démentir une anecdote aussi fausse qu'injurieuse à la mémoire de Barthe.

Colardeau, dit-on, étant au lit de la mort, Barthe alla lui lire sa comédie de l'Homme personnel, sans lui faire grace d'un hémistiche. Quand il eut fini, Colardeau lui dit d'une voix presque éteinte;

« Mon ami, vous n'avez oublié qu'une chose dans « votre comédie : c'est un auteur qui lit sa piece à « son ami mourant. »

Sans doute, l'anecdote est plaisante en elle-même; mais elle étoit déja connue depuis cinquante ans ; et l'on sait que des amis de Barthe, lors de la représentation de sa comédie, l'avoient engagé lui-même à tirer parti de ce trait d'égoïsme, ou pour mieux dire, de barbarie.

Après l'insuccès de l'Homme personnel, Barthe renonça à la comédie, et retourna à son Ovide, dont il vouloit naturaliser pour nous le poëme de l'Art d'aimer, en y semant des allusions à nos modes et à nos usages. Cet Art d'aimer devoit être un *errata* de celui d'Ovide, qui est tout romain, et de celui de Bernard, qui est tout français. Ovide enseigne surtout l'art de séduire, et Bernard celui de plaire quand on a séduit. Barthe vouloit unir l'art de séduire et l'art de plaire, pour apprendre à garder sa conquête. On a publié dans nos recueils quatre fragments de ce poëme encore inédit : on les trouvera dans la présente édition.

Qui n'eût cru, d'après la lecture des épîtres de Barthe, que c'étoit à-la-fois un homme d'esprit et un homme aimable, c'est-à-dire un homme de bonne compagnie? Puisqu'il faut le dire, il manquoit absolument de cette politesse qui est la surperficie agréable de la bonté.

Comme il avoit un caractere impétueux et irascible dans la conversation, son commerce n'étoit pas sans épines. Son amour-propre étoit sans cesse agresseur de l'amour-propre d'autrui. Il abusoit du *moi*. On a dit qu'en faisant sa comédie de l'Egoïste, il étoit du moins plein de son sujet.

Pour se faire une idée juste de Barthe, il faut lui appliquer le caractere de la coquette, qui ne veut plaire qu'environnée de ses adorateurs, et qui tourmente chacun en particulier. Voilà pourquoi cet homme, qu'on fuyoit dans le tête-à-tête, étoit très recherché dans les sociétés les plus brillantes, dont il faisoit les délices par son esprit et son amabilité.

Parmi les gens de lettres il comptoit plusieurs amis, sur-tout l'orateur Thomas, qui l'avoit choisi pour le confident de ses pensées et de ses affections. L'amitié de celui dont *les actions vertueuses n'étoient pas des saillies, parceque ses vertus étoient des habitudes* (1), fait le plus bel éloge de Barthe.

Ce dernier étoit menacé de mourir de douleur de n'être point de l'académie française. C'étoit alors la maladie des gens de lettres, maladie dont Mercier, lié avec Barthe et même avec des académiciens, n'a jamais eu le moindre germe.

---

(1) Mot de Saint-Lambert sur Thomas.

Barthe est mort à cinquante ans, et pouvoit se promettre une plus longue carriere, avec du régime; mais il se livroit à des excès qui rendent *la santé malade*, comme dit Montaigne.

Un de ses amis nous a fourni les détails suivants sur sa mort précipitée.

Barthe vivoit plus dans le monde que dans la retraite; il étoit de tous les dîners, de tous les soupers; et il dînoit et soupoit trop.

Le lendemain d'un jour qu'il avoit soupé en ville, il se réveille avec une indigestion. Il est attaqué de coliques violentes et d'un vomissement qui, par les efforts qu'il occasionne, cause un étranglement dans une hernie qu'il portoit depuis quelques années. On court chercher des chirurgiens, il en arrive plusieurs à-la-fois; ils examinent son état, et décident qu'il faut faire l'opération. Il leur dit: « Messieurs, « j'y consens; mais je n'en attends aucun succès: « rien ne peut me rendre à la vie. Laissez-moi seule- « ment faire mon testament avant de faire votre opé- « ration. » On le met dans un bain pour calmer ses douleurs, qui étoient horribles. Là, il dicte son testament avec la voix la plus ferme, l'air le plus assuré. Il se rappelle avec une présence d'esprit incroyable les moindres détails de ses affaires.

Un de ses amis venoit lui apporter un billet de loge pour la premiere représentation de l'Iphigénie en Tauride de Piccini: « Mon cher ami (lui dit-il),

« on va me porter à l'église, je ne puis aller à l'opéra. »
Et il ne parle plus que de musique et d'opéra.

Il acheve ensuite quelques dispositions de son testament, et se remet entre les mains des chirurgiens. Il se seroit emporté contre son laquais qui lui auroit servi son café trop froid, et il n'a pas jeté un cri pendant une opération cruelle qui dura cinq minutes. Il expira le 17 juin 1785, douze heures après l'opération.

Dans un moment où quatre chirurgiens entouroient son lit, il appelle en souriant un de ses amis, et lui dit à l'oreille : « Ce n'est pas moi, c'est vous « qui paierez ces gens-là. »

Telle fut la fin d'un homme qui avoit vécu comme Ovide, et qui vit la mort de près, du même œil que Montaigne l'avoit vue de loin.

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursum.
(Eunuque de Térence, acte I.)

25 janvier 1768.

ACTEURS.

DORIMENE, jeune veuve.
ANGELIQUE, cousine de Dorimene.
LE MARQUIS DE VALSAIN, amant de Dorimene.
LE CHEVALIER DORMILLI, amant d'Angélique.
MONDOR.

La scene est à Paris, chez Dorimene.

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimene un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scene d'hier fut bien extravagante!
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder! les femmes, les voilà.
Ont-elles quelque tort: si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse! elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi?

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisants,
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amants commodes.
Je leur permets de rire; un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh! vous, vous aimez bien:
C'est le plus beau sang-froid!...

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon systême.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidelles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs:
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Dorimene
Pour quelque heureux mortel n'être point inhumaine,
Qu'immobile témoin, et rival complaisant,

Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, riant.

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je n'en suis point jaloux;
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimene, et même sa cousine
(bas et d'un air effrayé.)
Rire avec lui, d'un air, là...

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissants!
Un riche, au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est par fois bête,
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés,
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amants,

Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et, trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait à plaisir un fat très ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt... tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher marquis, notre siecle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit, que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin jeune et fidelle encore,
Mais qui peut-être hélas! dans peu me trahira...
Vous ne connoissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie:
Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très bien; mais, je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous:
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, l'interrompant.

Comment! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Appaisez-la bien vîte; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité:
Mais sur-tout, il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.

(Dormilli, apercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi, et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.)

SCENE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, riant.

Qu'a-t-il donc? il me fuit; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse:
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai; je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympathiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, d'un air léger.

Non, non; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie;
Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.
Dans Paris! à son âge! où diable a-t-il vécu?
Il est quitte? La chose est-elle si cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle;
C'est dans l'ordre; on se prend, on s'aime, on se trahit;
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête. Eh bien! j'en fais dix autres.

VALSAIN.

(à part.) (haut.)
Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi!

VALSAIN.

Vous.

Au reste on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais il pourroit me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? je ne sais pas me plaindre :
Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, d'un air modeste.

Ah! monsieur!

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimene.

MONDOR, d'un ton moitié badin.

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine?
Pour gagner tant de cœurs, et pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.
J'éveille l'amour-propre, et le pique et le flatte;
En paroissant la fuir, je ramene une ingrate;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant.
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agréments dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune; et l'or sait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines foiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,

Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin,
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, et c'est ce que je crains:
Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCENE III.

MONDOR.

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse;
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu; deux cœurs me sont acquis:
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté:
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante, et qui gêne une épouse;
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer;
Elles m'aiment: l'amour rend les femmes discrettes.
Je vais mener de front deux intrigues secrettes.
Le jeu sera piquant: deux belles à la fois!
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici; sortons prudemment: il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCENE IV.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE.

Que se passe-t-il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMENE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchante.
La vôtre? Peut-on voir? (Angélique donne sa lettre.)
Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.
(Elle donne sa lettre à Angélique.)

ANGÉLIQUE, la lisant.

O la plaisante chose!
C'est un trait de Mondor.

DORIMENE.

Voilà donc de sa prose :
Un billet circulaire!... Il faut nous réunir.
Mettez-vous là.
(Montrant une table où l'on peut écrire.)

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMENE.

Pourquoi? pour le punir.
Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente;
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés;
Votre amant aime trop, et le mien pas assez :
Ce seroit deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMENE.

Je vois un moyen ; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épitre. et même tendrement.

ANGÉLIQUE, riant.

Oui, par un billet doux, peut-être?

DORIMENE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor ;
Et Valsain, alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vite.

ANGÉLIQUE, avec réflexion.

Feindre d'aimer Mondor.

DORIMENE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMENE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime :
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
Ne perdons pas de temps. (Angélique s'assied.)
Je dicte. Ecrivez... Bon!

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMENE.

Eh! non.

(Dictant.)

« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous
« répondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMENE, dictant.

« J'ai combattu long-temps...

ANGÉLIQUE répète ce qu'elle écrit.

« Long-temps.

DORIMENE, dictant.

« Mais je suis excédée de monsieur Dormilli.

ANGÉLIQUE, écrivant.

Dites que je l'abhorre;
Je l'aimerois autant.

DORIMENE.

Eh bien,
« Je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE.

Plus dur encor.
Vous vous divertissez.

DORIMENE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais quand on écrit!

DORIMENE.

Otez *cruellement.*

ANGÉLIQUE, avec vivacité.

J'y pensois.

DORIMENE, dictant.

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMENE, dictant.

« Je ne sais qui je ne lui préférerois pas.

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMENE.

Quelle enfance!

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,
Ou...

DORIMENE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMENE.

Et moi, j'ose prétendre
Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE, achevant d'écrire.

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMENE.

Bon! il le croit déja.
Et les hommes d'ailleurs... quelle crainte est la vôtre!
Ce sexe est vain, très vain... presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le chevalier;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.
(Angélique se leve pour lui céder la place.)
Moi, j'aime aussi Moudor, et je veux le lui dire.
(En s'asseyant.)
Ils seront bien joués, bien plaisants tous les trois
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon dieu, vous aimez bien à voir souffrir!.. silence:
Ils approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance,
Cachez votre papier.

DORIMENE, assez haut pour être entendu de Valsain.

Vous vous moquez de moi.
Oh! je ne suis point fausse.

SCENE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

DORMILLI, bas à Valsain.

Elle écrit.

VALSAIN, froidement.

Je le voi.

DORMILLI, à Angélique.

Je vous retrouve enfin; vous me fuyez, cruelle.

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scene nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai par-tout.

(Angélique se réfugie auprès de Dorimene.)

DORIMENE, à part.

C'est là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?

(à Valsain.)

Ah! vous voilà, monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osois, madame, interrompre un billet.

DORIMENE, sans le regarder et continuant d'écrire.

Mais vous faites fort bien; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même et de vous.

DORIMENE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez? un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être

Daigne-t-on s'occuper...

DORIMENE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMENE, à part.

Le traître!

Encore un mot.

(Elle écrit d'un air très animé.)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(Dorimene plie son billet.)

Mais c'est finir trop tôt : on ne peut trop écrire
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMENE, à part.

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.
Holà, quelqu'un! (à un laquais.)
Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMENE.

Chez vous? Eh bien, monsieur, allez la recevoir.

(Elle sort.)

VALSAIN, souriant.

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir:
J'y cours.

SCENE VI.

DORMILLI, ANGELIQUE.

DORMILLI, retenant Angélique qui veut suivre Dorimene.
Un moment donc.
ANGÉLIQUE.
Je suis trop en colere.
Ne me retenez point.
DORMILLI.
Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?
ANGÉLIQUE.
Oh, discours superflus!
Monsieur.
DORMILLI.
Toujours monsieur!
ANGÉLIQUE.
Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.
DORMILLI.
Convenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends, vous arrivez, vous étiez la plus belle;
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que vos appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent;
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, me cache à tous les yeux;
Vous ne soupconnez point que ce fat là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wisth; il fait votre partie:

J'en fais une autre, moi; loin de vous! et comment?
Je suis distrait; je perds, je joue horriblement;
On me gronde; on se plaint; vous éclatez de rire,
Et vous et votre fat.

ANGELIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime, ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, monsieur, cesser d'être sensible?
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un; vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée? ah! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses?
On met, sans le savoir, mon éventail en pieces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent.
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle!
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidelle?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrois!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie,

Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux :
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, avec dépit.

Eh bien! monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... mademoiselle,
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, souriant.

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie!

ANGÉLIQUE.

Ciel! encor des fureurs! il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, la suivant.

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom et vos refus?

SCENE VII.

DORMILLI.

C'est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
Mais quel est ce rival? (Mondor paroît.)
Je l'aperçois peut-être...
C'est lui; précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encore et plus content de lui.

SCENE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, de loin et à part.

Bon! (haut, et d'un air triomphant.)

Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime!

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi, qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence, ici.... m'étoit fort agréable,
Cependant....

MONDOR, riant.

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grace, expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez pas à ma place.

DORMILLI.

Il se peut;
(En riant, et du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.)
Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste!

Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez, je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grace.

MONDOR.

Eh bien, s'il faut vous en instruire...,
(il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.)
Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin.

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu,
Trop de feu, chevalier; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi! monsieur; Dorimene...

MONDOR, négligemment.

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur.
Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur,
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimene a pour nous, c'est une chose sûre,
Un goût très décidé, mais je dis, décidé,

DORMILLI.

Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves?
Oh ! parbleu ! c'est me mettre à de rudes épreuves !
Le moyen avec vous de garder un secret !
(il tire un portefeuille de sa poche.)
Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... lisez.
(il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir, et Mondor le retient. Dormilli lit avidement. Mondor continue.)
Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie ;
Puis le moment fatal, et puis la jalousie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir;
Et le roman finit par un beau désespoir.
(il éclate de rire.)
Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût ; lui, qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité !

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse !
J'avois su le prévoir; je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très long-temps avant.
Mais, Angélique!...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI, d'un ton brusque.

Eh bien, je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, d'un air fin.

Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne en vérité ne prend autant de part.
Mais, adieu; je vous laisse à votre inquiétude.
(il chante le vers suivant, pris d'un opéra.)
Les amants affligés aiment la solitude.

SCENE IX.

DORMILLI.

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï;
On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi!
Angélique du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCENE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, à part.

Il me paroît bien triste.

VALSAIN, à part.

Il a l'air indigné.

(ils se regardent quelque temps en silence.)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois ; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI, à part, en s'éloignant de Valsain.

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, à part, s'éloignant de même.

Je dois lui dire tout; mais de quelle façon?

DORMILLI, à part.

Comment m'y prendre ?

(Ils se rapprochent l'un de l'autre.)

(haut.)

Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout-à-l'heure Angélique :
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimene!
Etes-vous bien sûr d'elle?

VALSAIN.

Ah! très sûr; j'aurois peine

A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Ecoutez, cher ami ; sur-tout point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même.
Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé!
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un; qu'elle ose
Ecrire à ce quelqu'un ; que cet amant discret,
Ce modeste rival, montre d'elle un billet?
Que ce billet enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez ; je n'osois vous le dire ;
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met, de plus, au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Ecrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étois confondu.

DORMILLI, d'une voix étouffée.

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide?
Je n'en doute donc plus!.. Quel coup!.. Il me décide.
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.

Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidelle, et je serois coupable,
Si...

DORMILLI, très vivement.

Fidelle? oui, fidelle : adorez-la. Mondor,
Quelle fidélité! Là, tout-à-l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice!
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN, posément.

Qu'a-t-elle fait? voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins.
Mondor tient un billet écrit par Dorimene,
Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine;
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, à part.

Que dit-il là?
Deux billets à Mondor!.. (haut.)
Répétez-moi cela.
Dorimene...

DORMILLI, avec impatience.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?...

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, impétueusement.

Oui; monsieur; oui, monsieur; oui, monsieur.

VALSAIN, à part et toujours de sang froid.

A Mondor,

Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, souriant.

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance;
Il ne trahit pas; non. « Ses vertus, disiez-vous,
« Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
« Croyez à ses vertus ». Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! et c'est Mondor qu'elle aime.

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, riant.

Je reviens à l'instant.

(il s'en va.)

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraie,
« J'écris un billet doux ».

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(il veut sortir.)

DORMILLI, lui serrant le bras avec colere.

Du moins! concevez-vous? homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? Le fat s'est empressé

À vous communiquer le billet d'Angélique :
Celui de Dorimene, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir ?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant ; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(à Valsain.) (à lui-même.)
Ah ! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf, et le plus doux langage ?
Que n'ai-je aimé Julie ?... (à Valsain.)
Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet ? L'auriez-vous retenu ?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colere :
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil ; alors vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami ! quel amant ! vous me désespérez...
Voyons de près mon fat.

(il sort.)

VALSAIN, alarmé.

Pour une bagatelle
Tant de bruit ! Arrêtez. Angélique est fidelle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, revenant.

Comment ? Que dites-vous ?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi ! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à la fois, et deux lettres badines
A Mondor... qui les montre ! allons ; réflechissez.

DORMILLI, avec vivacité.

Est-il bien vrai?... Comment?... de grace... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide;
L'autre n'est que maligne, et point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets ! Je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait des succès, j'y consens, mais ailleurs;
Il n'en a point ici.

DORMILLI, l'embrassant avec transport.

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh ! oui, je le parie,
Je suis encore aimé. Vous avez bien raison;
J'ai mille souvenirs : elle, une trahison!
J'ai cru... J'étois donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe : eh bien ! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux ! mais enfin,
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clair-voyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous, présentement, puis-je attendre un service?

DORMILLI, avec une effusion de tendresse.

Ah ! je souscris d'avance à vos moindres desirs.

VALSAIN, souriant, et d'un air tranquille.

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, avec une joie excessive.

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimene,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

(il va pour sortir.)

DORMILLI, le retenant.

Mais sommes-nous bien sûrs?... Croyez-vous fermement?
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, rêvant.

Eh bien, j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra sur-tout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant.

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!
C'est pour vous détromper... (à part.)
et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.
(d'un ton badin.)
Je doute aussi, je doute, et je vais m'éclaircir.
Partez.

(il veut le faire sortir.)

DORMILLI, revenant.

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, le poussant toujours.

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, résistant.

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, et gardez de paroître sans moi.

Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.

SCENE XI.

VALSAIN.

Comment! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même (car ceci m'a causé quelque alarme)
J'aurois vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidens!
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames:
Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh, rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité;
Ne soyons pas cruels.... Bonnes gens que nous sommes!
(gaîment.)
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCENE XII.

DORIMENE, ANGELIQUE, VALSAIN.

DORIMENE, bas à Angélique dans le fond du théâtre.
Il est accablé de douleur;
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, bas à Dorimene.
Voyons.

DORIMENE, à Valsain qui se promene d'un air fort triste.
Où va monsieur?

VALSAIN.
Je ne sais.

DORIMENE.
Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, se promenant toujours.
A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive?

DORIMENE.
Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, s'arrêtant.
Votre inconstance aussi me touche infiniment,
Mais je n'en parlois pas, madame, en ce moment;
Je pense à mon ami qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique;
Furieux comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudit l'amour, et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête:
Il la perdoit sans moi.

DORIMENE.
Vous êtes bien honnête.
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGÉLIQUE, alarmée.

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très simple; il s'offroit de lui-même.
Vous connoissez Julie, et savez qu'elle l'aime?
Brune vive, piquante!

DORIMENE, feignant.

Eh bien, il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMENE, à part.

Bon.

VALSAIN, lentement.

Mais, comme Julie est jeune, tendre, et belle...

DORIMENE, avec impatience.

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, madame; c'est moi qui viens de l'y mener,
Il résistoit d'abord; mais... j'ai su l'entraîner.

DORIMENE, à part.

Le monstre!

ANGÉLIQUE, à part.

Ah! Dieux!

VALSAIN, à Dorimene.

Voyez cette scene touchante,
Mon ami consolé, les transports d'une amante:
Ils vouloient tout se dire, et ne se parloient pas;
Mais quels regards! J'aimois jusqu'à leur embarras.
(à Angélique.)
Vous auriez pris plaisir, sur-tout à voir Julie:
Tous deux me ravissoient: j'en ai l'ame attendrie:
(à Dorimene.)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur.

Pour moi, du moins. Enfin, j'ai décidé son cœur,
(à Angélique.) (à Dorimene.)
Ils seront l'un à l'autre... Et, quant à moi, madame,
J'attends : peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer ; notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.

(Il salue respectueusement ; on ne lui rend point ses révérences ; il sort.)

SCENE XIII.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE, après un long silence pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.

Quel homme !... et je l'aimois!

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous m'avez perdue.
Mais quelle idée aussi ! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer.

(Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer ; et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scene il fait, de temps en temps, des pas vers Angélique.)

DORMILLI, bas.

Ecoutons.

DORIMENE.

L'aventure est heureuse peut-être ;
Et je me félicite enfin de les connoître.
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc! voilà comme ils aimoient tous deux!
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, madame, à leur place,
J'en aurois fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons!

Pouvoient-ils...?

DORIMENE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir si vous l'abandonniez.
Eh bien, qui l'empêchoit de vous tenir parole?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit ? ô ciel !

DORIMENE.

Oui ; c'étoit là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, pleurant presque.

L'honneur ! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI.

Charmante !

(il s'approche d'elle.)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant ! vous vouliez aujourd'hui
Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah ! par son défaut même il doit plaire à Julie ;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien?
Si du moins il voyoit le désespoir du mien !
Je veux le détromper.

SCENE XIV.

DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

DORMILLI, avec transport.

Il l'est, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel! Ah, Dormilli!

DORMILLI.

Quoi! vous m'aimez encore?
Quoi! vous doutiez d'un cœur où vous régnez toujours;
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMENE, avec un air de dépit et de joie.

Ce traître de Valsain!

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice?

DORMILLI.

Oh! non, pas tout-à-fait; mais quelle heureuse erreur!
(à Dorimene.)
N'allez pas le gronder; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre;
(à Angélique.)
Je n'aurois pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu?

DORMILLI, avec l'ivresse de la joie.

Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.

DORIMENE, qui voit venir Valsain.

Paix!

SCENE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

VALSAIN, entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.

C'est lui que je vois. Aura-t-il pu se taire?

(il s'avance, et regarde quelque temps.)

Ces dames savent tout.

DORIMENE.

Votre affreux caractere
M'est enfin dévoilé ; vous êtes le mortel
Le plus faux !...

VALSAIN.

J'en conviens ; mais lui, le plus cruel.
On ne peut, avec lui, se venger à son aise.
Mon pauvre chevalier, ah ! qu'un secret vous pese !
Plus de société désormais entre nous :
(gaîment.)
Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMENE.

Comme il se justifie!

DORMILLI.

(à Angélique.) (à Valsain.)
Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie !
(à Angélique.)
Quand je jure à vos pieds...
(il tombe aux pieds d'Angélique.)

SCENE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

MONDOR, avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.

Il est, ma foi, charmant!
Ce tendre chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle?
(bas à Valsain qui rit.)
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidelle,

Méchant! il aime encor l'objet que j'ai charmé.
(bas à Dormilli qui rit aussi.)
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.
(Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.)
(à part.)
Bon, chacun rit de l'autre.
(ils rient tous trois.)

VALSAIN, à Mondor.

On rit de vous.
(à Dorimene.)
Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMENE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi.
Je te cede l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous ; et qu'en cet heureux jour,
(désignant Mondor.)
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, du ton le plus railleur.

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.
(Dorimene, Angélique, Valsain, et Dormilli, font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.)

SCENE XVII.

MONDOR, seul, exprime sa confusion à droite et à gauche.

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra.
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

LA MERE JALOUSE,

COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.
(Perse, Satire V.)

23 décembre 1771.

ACTEURS.

M. DE MELCOUR, ancien militaire.

MADAME DE MELCOUR.

JULIE, sa fille.

MADAME DE NOZAN, tante de Julie.

M. DE VILMON, ami de M. de Melcour.

M. DE TERVILLE, amant de Julie.

M. DE JERSAC.

UN PEINTRE.

UNE FEMME-DE-CHAMBRE.

LAQUAIS.

La scene est à Paris, chez M. et madame de Melcour.

LA MERE JALOUSE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Elle repose enfin dans le petit salon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, et d'une gaîté folle;
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.
Elle vouloit tout voir, et se montrer par-tout;
Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.
(En riant.)
Enfin, excepté nous, et Terville que j'aime,
Et ce monsieur Jersac, présenté par vous-même,

Elle ne voit personne, et boude l'univers.
Son esprit même a pris je ne sais quel travers;
Cet esprit enjoué qui savoit tout séduire
Tourne presque à l'aigreur, et vise à la satire.
De tous ces changements n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-pere si tendre!)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus cependant j'ai peine à m'expliquer:
Cela seroit fâcheux, cela peut ne pas être.

MELCOUR.

Vous m'alarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer qu'entre nous,
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur!

MELCOUR.

Eh mais! oui; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite; à cet âge! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raison.

VILMON.

Parée? on est plus mécontente.

MELCOUR.

On a raison. Faut-il que sa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle et la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours

Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,
Madame ne sort pas, et défend qu'elle sorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc?

VILMON.

S'il faut ne point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je sais dater)
Le jour où du couvent la petite est sortie;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'est me dire, et sans trop de détour,
Que vous soupçonneriez madame de Melcour...

(Il est interrompu, et dans la scene suivante il a l'air triste et pensif.)

SCENE II.

MADAME DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE NOZAN, de loin.

Je l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmene,
Qu'elle sorte avec moi; sa mere a la migraine;
Ma niece ne l'a point, et la prendroit aussi.
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

(Elle met des gants.)

Monsieur, à mon retour que votre femme gronde,
Cela m'est fort égal, je pars, et promptement.

(Avec joie, et d'un air de confidence.)

Je l'ai fait habiller très clandestinement;
Chez moi: vous m'entendez? J'ai même aidé Lisette.

(Une femme-de-chambre lui porte un éventail.)

Bon, j'avois oublié mon éventail. Rosette,

Est-elle descendue?

ROSETTE, à demi-voix.

Elle descend.

(Rosette sort.)

MADAME DE NOZAN.

Adieu,

Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu?

MADAME DE NOZAN.

Oh, si vous la voyiez! Elle est... dans sa parure,
Elle est d'une beauté! Mais j'entends ma voiture;
Adieu, je vous l'enleve.

VILMON.

Elle a, ma foi, raison.

SCENE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR, d'un air distrait et rêveur.

Madame de Melcour... le pensez-vous, Vilmon?
Jalouse... de sa fille!

VILMON.

A vous parler sans feinte,
Je n'en suis pas très sûr; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur?
Jalouse! de sa fille!.. allons donc, quelle erreur!
Vous voilà bien, au reste, avec votre finesse,
Le tic d'observer tout, de deviner sans cesse.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort;

Une mere jamais eût-elle un pareil tort,
Un foible si honteux? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit sa mere.

VILMON.

Cela doit être au moins, j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Savez-vous quand du sang on étouffe la voix,
Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille?
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mere, ivre de la beauté,
Punir dans son enfant sa laideur comme un crime,
D'un barbare amour-propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'ensevelir souvent
Dans le fond d'une terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mere?

VILMON.

Non; au public pourtant on ne la montre guere.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Respectés, je le sais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un siecle vain, dans un monde frivole
Où la beauté du sexe est la premiere idole;
Où les femmes de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,
Disputent le terrain à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défense;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, sans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'est qu'on sait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un secret?

VILMON.

Eh oui! pour l'arracher,
Peut-être assidûment faut-il voir une mere,
Idolâtre du monde, et coquette légere,
Que sa fille... importune, et déja suit de près,
Et dont un gendre, helas! va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, monsieur, n'aime donc point la sienne?

VILMON.

Elle l'aime beaucoup, il faut que j'en convienne;
Et, s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire?
Une mere en un mot, (je souffre de le dire),
Oui, peut aimer sa fille, et peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallele en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune et belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.
Ce sont-là, mon ami...

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme!

MELCOUR.

Oh!.. vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-pere;

Et vous craignez, monsieur, vous voulez qu'une mere..

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par ce joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR, vivement.

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon! une fille peinte à côté de sa mere:
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends là. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce peintre, obligez-moi; pardon,
Le peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON, à part.

C'étoit bien mon projet.

SCENE IV.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi! ma fille est sortie?
Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie

On sorte sans sa mere.

MELCOUR.

On sa tante.

MADAME DE MELCOUR.

Fort bien!
Elle est avec sa tante.

MELCOUR, d'un air de bonté.

Allons, ne dites rien;
Pour une demi-heure au plus je l'ai cédée.
Madame de Nozan qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

MADAME DE MELCOUR.

Pitié!

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,
C'est... changer de couvent.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,
Je me sens un peu mieux, et je fais avertir
Mademoiselle : mais elle vient de sortir!
Où l'aura-t-on menée? ah, quelle extravagance!
Une enfant... qui n'est rien, n'a point de contenance,
Vous le savez vous-même; un air timide, neuf,
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et sa tante! Julie est bien avec sa tante.
J'aime... ma belle sœur, elle a l'ame excellente;
Pour la tête! pensant après avoir parlé,
Ne dissimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aisée à confondre,
A trente questions ne saura que répondre;
Et l'autre, pour l'aider, haussant vîte la voix,
Glapira brusquement vingt choses à la fois.
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez sûre...

MADAME DE MELCOUR.

Oui, très sûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur;
Votre fille est aimable, et votre belle-sœur...

MADAME DE MELCOURT.

C'est fort peu.

MELCOUR.

Bonne et gaie, et plaît par-tout.

MADAME DE MELCOUR.

Peut-être,
Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante si bonne?

MELCOUR.

Où?

MADAME DE MELCOUR.

Puis-je le savoir?

MELCOUR.

Mais sans doute...à choisir des bouquets pour ce soir,
Porcelaines, bijoux; on pense à votre fête.

MADAME DE MELCOUR

Mon Dieu, ma chere sœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien! laissons la tante, et parlons sans humeur
D'un mari pour la niece.

MADAME DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie?..
Elle passe son temps à me gâter Julie.

MELCOUR, avec impatience.

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point?
Mariez-la bien vîte.

MADAME DE MELCOUR.

Eh! d'accord sur ce point,

Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiette,
Un peu triste? « Aurois-tu quelque peine secrette,
« Quelque chagrin? dis-moi : peut-être souffres-tu? »
Le visage un peu pâle? ah, Dieu! tout est perdu.
A table, où poliment près de mademoiselle
Elle ne sert, ne voit, et ne regarde qu'elle :
« Mais tu ne manges point! » Ailleurs : « Tu ne dis rien. »
Et la très chere sœur qui parle bien, très bien,
Jour et nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,
Qu'une enfant qui se taît n'a rien de mieux à faire.
Quel engoûment d'ailleurs! quelle ivresse! et pourquoi?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi;
La voilà qui déroule et parcourt chaque piece :
« Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma niece. »
Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,
Elle prend par la main une personne ou deux,
Et les mene en silence et tout droit devant elle :
« Eh mais! admirez-donc, voyez comme elle est belle! »
On regarde, on sourit : excellente leçon!

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison.
Votre fille est si bien!

MADAME DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge?

MELCOUR.

Quoi! les plus jolis traits, le plus joli visage!
D'abord vous m'avoûrez qu'elle est d'une fraîcheur!

MADAME DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de seize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur!

MADAME DE MELCOUR.

Un peu fade; son front...

MELCOUR.

Va bien à sa figure

Et quant aux yeux, ce sont les vôtres, je vous jure,
Oui, tirez-vous de là.

MADAME DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) sont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, osez le dire,
Un son de voix charmant, et le plus fin sourire.

MADAME DE MELCOUR.

Mais, elle sourit donc? je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Hé! c'est que devant vous elle a de l'embarras;
Elle ne sait comment s'y prendre pour vous plaire;
Pourquoi l'effaroucher?

MADAME DE MELCOUR.

Elle a peur de sa mere?
Point du tout: cet air gauche est l'effet des couvents.

MELCOUR, avec vivacité.

Et vous vouliez encor l'y laisser pour deux ans!

MADAME DE MELCOUR, du même ton.

Et j'avois des raisons que j'ose trouver bonnes.
Faut-il qu'elle ressemble à ces jeunes personnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout
Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous poursuit, et court après l'éloge.
Veut-on les établir? les regards sont usés,
Par des attraits plus neufs les leurs sont éclipsés;
Elles brillent encore, et n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finissons; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, sa tante l'aime aussi:
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,

L'une trop indulgente; et l'autre trop sévere.
Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.
Çà, reparlons du gendre; il en est temps.

MADAME DE MELCOUR.

Hé bien!

SCENE V.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, dans le fond du théâtre.
Ah, ciel! je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.

MELCOUR.

Quoi donc?

MADAME DE NOZAN.

Anéantie.

(Elle se jette dans un fauteuil.)

JULIE.

Et moi guere amusée.
Comment avons-nous fait pour nous tirer de là?

MADAME DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions encor sans monsieur de Terville.
Ah! comme il s'empressoit! et pour nous être utile.

MADAME DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

MADAME DE MELCOUR, s'approchant de Julie.
De quoi s'agit-il donc?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé?

MADAME DE MELCOUR, alarmée, et prenant la main de sa fille.
Je vous l'ai déja dit, monsieur; quelle folie!

MADAME DE NOZAN, se levant.

Quelle folie ! un jour... le plus beau de ma vie !
Un triomphe ! mon cœur, allons, repose-toi ;
Tu dois être excédée, et plus lasse que moi.

(Elle fait asseoir Julie.)

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon Dieu ! quelle assemblée !
Quel tumulte !

MADAME DE NOZAN, caressant sa niece.

Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaircissez-nous.

MADAME DE MELCOUR.

Mais vous m'alarmez fort.

MADAME DE NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

MADAME DE MELCOUR.

Où donc?

MADAME DE NOZAN.

Aux Tuileries ;
Un monde affreux...

MADAME DE MELCOUR, pâlissant.

Toujours quelques étourderies.

MADAME DE NOZAN.

J'ai peine à respirer : tout Paris étoit là,
Tout Paris en extase ! il falloit voir cela.
Si vous saviez combien je vous ai desirée !
Ah ! que vous auriez vu votre fille admirée !
D'abord un, et puis deux, et puis vingt, et puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant ;
Je ne l'embellis point, et je ne sais pas feindre ;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accouroient en foule, et pressés, coudoyés,

Se serroient, se heurtoient, s'élevoient sur leurs pieds;
Les uns causeurs bruyants : les autres plus honnêtes
Regardoient en silence, et pardessus les têtes.

MADAME DE MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher...
Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

MADAME DE NOZAN.

Etouffer est fort bon! Etouffer! je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle! ils se rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'aventure est charmante, et le récit m'en plaît.

JULIE, se levant.

Oh! moi, je n'étois pas tout-à-fait si contente.
Pour la premiere fois je sors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... ah! qu'il m'intimidoit!
Je ne savois d'abord pourquoi l'on regardoit;
Je regardois aussi; je me suis aperçue
Que c'étoit moi : jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai pensé qu'ils se... moquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne sais quoi,
Etoit peut-être mal; je l'ai dit à ma tante;
Elle s'est mise à rire. Enfin, toute tremblante,
Pour me débarrasser de ces gens curieux,
Je me détourne : bon! par-tout, par-tout des yeux;
Et des miens, à la fin, je ne savois que faire.

MELCOUR, à madame de Nozan.

Vous étiez moins timide?

MADAME DE NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur? Vous faisiez face à tout ce monde-là?

MADAME DE NOZAN.

J'étois au ciel.

MADAME DE MELCOUR, à part.

La folle!

MADAME DE NOZAN, en riant.

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte; et vous devez comprendre
Que même un seul instant je n'ai pu m'y méprendre.

MADAME DE MELCOUR, à part.

Je le crois.

MADAME DE NOZAN.

Mais c'étoit des regards, des souris,
Des....

MADAME DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris?

MADAME DE NOZAN.

La fable! En vérité vous êtes fort à plaindre.

Elle se place entre M. et madame de Melcour, les prend par la main et leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent et qui répondent.

« On disoit : elle est bien. — Mais elle est faite à peindre;
« Quelle taille! — Et ces yeux! — Elle sort du couvent;
« Nous ne l'avions pas vue. — On ne voit pas souvent
« De ces figures-là. — Quel air doux et modeste!
« Sa rougeur l'embellit. — Elle sera céleste.
« — Elle l'est. — Ce doit être un bon parti? — très bon.
« — Seize ans? — au plus. » Et puis on demandoit son nom,
Et quelqu'un vous nommoit. « — Cette dame? — est sa tante;
« Qui lui laissera bien dix mille écus de rente. »
Baise-moi, mon enfant, tu les auras.

(Elle la baise sur les deux joues.)

MADAME DE MELCOUR, à Julie.

Rentrez,

Et ne sortez jamais sans mon ordre.

(Julie rentre.)

SCENE VI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, à Melcour.

Admirez
De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

MADAME DE MELCOUR.

Moi, je le trouve sage,
Et je l'ai pris trop tard. Pensez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extase de sots,
Toute cette folie enfin... qu'on exagere?
Beau succès! beau début! Madame, soyez fiere!
Il ne tient pas à vous qu'en ce même moment
Ma fille n'ait sa part de cet enivrement;
Que son petit orgueil et sa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
A seize ans!

MADAME DE NOZAN.

Pourquoi non? Le compte est merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux?

MELCOUR, apercevant Terville.

Paix!

SCENE VII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

TERVILLE.

Mesdames, pardon; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard; mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre; et, pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger :
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour et la fille et la mere,
Je croyois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante!... comme vous,
Et vous saviez déja sans doute la nouvelle,
On s'est hâté, je pense?...

MADAME DE MELCOUR, sécnement.

Oui.

TERVILLE, cherchant des yeux Julie.

Mais, mademoiselle?

MADAME DE MELCOUR.

Je vous sais gré, monsieur, de vos soins obligeants;
Laissons cela, de grace.

MELCOUR, à part.

Il est de sottes gens!
Mon maudit peintre!

(Un laquais paroît dans le fond.)

Enfin le voici; je m'étonne.

MADAME DE MELCOUR, au laquais.

Ah! ne seroit-ce point ce monsieur de Bayonne?

MELCOUR.

(A part.)

Non. — Il vient à propos pour ma femme et pour nous.

SCENE VIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, TERVILLE, MADAME DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, précédé de deux laquais qui portent un tableau.

VILMON, prenant Julie par la main.
Venez, mademoiselle, on a besoin de vous.

MADAME DE MELCOUR, au peintre.
Qu'est-ce?

MELCOUR, avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la scene.
(A part.)
Votre bouquet. Observons.

MADAME DE NOZAN, étonnée.
Ciel! Julie!
Et sa mere près d'elle.

MADAME DE MELCOUR, à part.
Encore une folie!

TERVILLE, regardant Julie et le tableau, bas à Vilmont.
Quels traits! elle est parlante.

MADAME DE NOZAN, à Julie.
Oh! si je ne craignois
De gâter la peinture, oui, je te baiserois.
(Elle approche pour baiser le portrait, le peintre l'arrête.)

MADAME DE MELCOUR, à part.
Quelle tête!

MADAME DE NOZAN, au peintre.
Monsieur, j'en veux une copie.

MADAME DE MELCOUR.
Madame, cette idée est de vous, je parie.

MADAME DE NOZAN.
Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.
(Madame de Melcour se retourne vers son mari.)

MELCOUR.

Ni moi ; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON, à madame de Melcour, d'un air de bonhomie.

Mais je la crois heureuse.

MADAME DE MELCOUR, avec une colere retenue.

Heureuse! j'ose dire...
Oui, monsieur, qu'elle est folle! .... Hé mais, c'est un délire.

VILMON, à part.

(Pendant cette scene, Vilmon observe M. de Melcour qui écoute et regarde sa femme d'un air inquiet. Madame de Nozan contemple sa niece, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au peintre, etc.)

MELCOUR.

Mais voyez....

MADAME MELCOUR.

Mais je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les maîtres de dessin, de musique et de danse.

JULIE.

Je vous jure...

MADAME DE MELCOUR, l'interrompant.

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait! sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir ?...

MADAME DE NOZAN, la prenant par la main.

Grondeuse que vous êtes,
Regardez donc ; mais c'est à renverser les têtes.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux scenes en un jour! l'une folle, bruyante ;
L'autre (pardon, madame), un peu moins indécente,

Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,
Se sonrire, en secret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agréments pour vaincre ce modele.

VILMON, souriant malignement.

Madame, craignez-vous?...

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers? vous l'imaginez même,
Et dissimulez mal votre plaisir extrême,
Et modestement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE, avec transport.

Hé! c'en est un aussi.
(Sur un coup-d'œil de Vilmon, il se reprend.)
(Bas à Julie.)
Votre portrait... le vôtre.

MADAME DE MELCOUR.

Oh! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très agréable,
Votre ton est poli, votre propos flatteur...

TERVILLE, bas, regardant Julie.

Mais je ne flatte point...
(Vilmon l'arrête par un nouveau signe.)

MADAME DE MELCOUR, à Terville.

Je sais, je sais par cœur
Que tout portrait de femme est divin à votre âge:
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
Si le portrait ressemble, il est délicieux;
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
Cela se dit par-tout; à quoi bon le redire?

LE PEINTRE.

Oh! je ne prétends pas, madame, qu'on admire;
Mais pour la ressemblance...

MADAME DE MELCOUR, l'interrompant.
Il ressemble; charmant,
Sublime! Permettez un conseil seulement:
Ne nous peignez jamais de femme sur copie;
Et, pour peindre un enfant, attendez, je vous prie,
(A un laquais.)
L'agrément de sa mere. Allons, ôtez cela.
(On emporte le tableau.)

MADAME DE NOZAN, à M. de Melcour.
Mais concevez-vous rien à cet orage-là?
Mais à quel âge donc veut-elle que ma niece...
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc? Quoi! Qu'est-ce?
Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches et naturelles,
Et de ces beaux sourcils et de ces dents si belles,
De ce charmant visage enfin que je lui voi,
Elle soit bien ridée et laide... comme moi?
Eh fi! cela seroit peut-être pittoresque,
Mais, croyez-moi, fort triste.

MADAME DE MELCOUR, à part.
Oh! je le croirois presque.

MELCOUR, d'un ton honnête au peintre.
Vous avez fait, monsieur, un excellent tableau.

MADAME DE NOZAN.
Excellent.

LE PEINTRE, à M. de Melcour.
Je ne suis ni Latour, ni Vaulo,
Mais je crois ceci bon; souffrez que j'en dispose,
Et qu'au premier salon, madame, je l'expose.

MADAME DE MELCOUR.
Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.
Au premier salon!

VILMON.

Oui.

MADAME DE MELCOUR, très vîte.

Monsieur, ma fille et moi
Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécille
De portraits, qui, placés, pressés, rangés en file,
De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,
Et dès l'escalier même assiégent nos regards.
Eh! messieurs, voulez-vous une solide gloire?
Donnez dans vos salons de grands tableaux d'histoire,
Non des têtes de femmes et de marmots d'enfants.

LE PEINTRE, souriant d'un air malin.

Les hommes sont, madame, un peu plus indulgents.

MADAME DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y menerai Julie...

MADAME DE MELCOUR, à part.

Non.

MADAME DE NOZAN.

Vous serez vengé.

MELCOUR, au peintre.

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots;
Daignez me suivre.

(M. de Melcour sort avec le peintre.)

MADAME DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de repos,

(Regardant Julie.) (A part.)

Grand besoin; elle aussi; viens. Le sang me pétille.

(Bas à madame de Melcour.)

Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.

(Elle emmene sa niece.)

TERVILLE, à part, en regardant Julie et sa mere.

Ah dieux!

(Vilmon accompagne madame de Nozan, et Terville Julie).

MADAME DE MELCOUR.

Mademoiselle, arrêtez; un moment.

(Terville sort, Julie revient vers sa mere.)

SCENE IX.

MADAME DE MELCOUR, JULIE.

MADAME DE MELCOUR, après avoir regardé sa fille quelque temps en silence.

Je ne vous ai pas fait quitter votre couvent,
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des jardins publics donner vîte une scene,
Perdre à votre toilette un demi-jour au moins,
Eparpiller le temps en mille petits soins.
Comme vous voilà mise! et ce bel étalage,
Cet immense panier!... coiffée à triple étage!
Il faut, mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coiffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi seule, entendez-vous? je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...

(Julie fait deux pas.)

Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble;
C'est que tout est flatté, les détails et l'ensemble,
Tout.

JULIE, à part, et pleurant presque.

Terville du moins n'entend pas.

MADAME DE MELCOUR.

Ce regard!
Là, cet air!... Puis-je donc vous mener quelque part?

(Julie a le cœur gros, est prête à pleurer; sa mere attendrie lui prend la main, et dit d'un ton plus doux:)

Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage;

Dont on berce par-tout les filles de votre âge ;
(Appercevant son mari.)
Et... baisez-moi. Rentrez.
(Julie sort; M. de Melcour remarque son air abattu, et s'arrête un instant.)

SCENE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.
Je puis enfin parler,
Nous voilà seuls : j'ai cru devoir dissimuler;
Pour ne pas éclater j'ai gardé le silence.

MADAME DE MELCOUR.
Je me suis fait, monsieur, la même violence
Pour ne pas éclater : entre nous, ce portrait
N'a pas le sens commun; je le dis à regret.

MELCOUR, d'un ton sec.
Madame, j'avois cru vous plaire et vous surprendre;
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis...?

MADAME DE MELCOUR.
La liste!

MELCOUR.
Ils sont nombreux.

MADAME DE MELCOUR.
Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons; puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.
Le bruit de sa beauté commence à se répandre...

MADAME DE MELCOUR.
Vîte, voyons.

MELCOUR.
D'abord, monsieur de Bonrlevoix,

Riche, homme de finance, et...

MADAME DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en dispenserez. On le dit très aimable;
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

MADAME DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué,
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste et rangé.

MADAME DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; passons.

MELCOUR.

Monsieur de Norangé,
Jeune et brave officier, qui dans plusieurs affaires...

MADAME DE MELCOUR.

Oh! je respecte fort messieurs vos militaires;
Mais il s'agit d'un gendre, et j'ai su quelquefois
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.
Un héros... ne vit guere; ou, s'il revoit sa femme,
Monsieur arrive un jour au lever de Madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ses exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement!

MADAME DE MELCOUR.

Mais non; rien de plus sage.

MELCOUR.

Que la beauté du moins soit le prix du courage;
Et ne condamnez point, madame, au célibat
Les appuis généreux du trône et de l'état.

MADAME DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie:
Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR, d'un ton d'humeur très marqué.

Eh bien, ne tremblez pas;
Mais vous déchirerez ainsi tous les états.
Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la satire.

MADAME DE MELCOUR.

Après.

MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu, bien à la cour?

MADAME DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres.
Ma fille, un grand seigneur! Quels projets sont les vôtres?
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme; et vous m'allez nommer
Un homme de la cour?

MELCOUR, étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.

Enfin...

MADAME DE MELCOUR.

Mais cette liste
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triste...

MADAME DE MELCOUR.

Le président? sortir pour aller au palais,
Rentrer, dîner en poste, et ne souper jamais.
Un président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas souper!...

MADAME DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;
Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des lois,
Des tours et des détours, qu'ils plaident pere, mere,
Enfants, petits-enfants : si ma fille m'est chere,
Les procès me font peur.

MELCOUR, s'emportant.

Quel diable de travers!
Votre esprit est grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire:
Vous reculez de peur au nom du militaire;
L'homme de cour, titré, n'en a pas plus d'accès;
A tous les présidents vous faites le procès :
Il ne nous reste plus, madame, que l'église.

MADAME DE MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le dise,
Monsieur? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR, étonné.

Vous?

MADAME DE MELCOUR.

Moi; naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR, d'un air de joie.

Terville, sûrement?

MADAME DE MELCOUR, souriant.

Point. L'homme à qui je pense
N'ira pas dissiper un héritage immense,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même aimer sa femme, ses enfants,
Des querelles d'autrui ne se mêlera gueres,
Et donnera son temps à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

MADAME DE MELCOUR.

C'est là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

MADAME DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers; mais... souffrez qu'on respire;
Ma tête, et tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu?

MADAME DE MELCOUR.

Un peu; venez.

(Elle porte une main sur sa tête, et appuie l'autre sur le bras de M. de Melcour.)

MELCOUR, à part.

Vilmon, hélas! a trop bien vu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE, à elle-même.

Ciel!

TERVILLE, à lui-même.

J'en deviendrai fou.

VILMON, à lui-même.

Se peut-il?

TERVILLE, à Vilmon.

Une mere!

Enfin, vous entendez.

JULIE, à Vilmon.

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu mademoiselle.

Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent; et vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON, à lui-même.

Un homme de province!

JULIE.

Oui, ma mere est entrée
Avec un grand monsieur qui m'a désespérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en sais rien encor, mais... je ne le crois pas;
Mais je sais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah, dieux! mademoiselle,
Vous n'y consentez point? Jurez d'être fidele,
Et de le bien haïr, et de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage?

JULIE, d'un air timide.

Oh! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi!
Jugez de son courage à cette voix tremblante.

TERVILLE, impétueusement.

Si j'allois me jeter aux genoux de sa tante?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette niece si chere,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mere.
Oh! c'est un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.
Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.
Courtisan assidu... (d'une mere cruelle),
Je souffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,
Lui dis qu'elle est charmante; et, d'après ce beau plan,
J'ai su m'indisposer madame de Nozan;
Je brûle, et je me tais; le beau-pere l'ignore:
Présentement, monsieur, faut-il attendre encore,
Pour demander sa main, qu'un autre ait épousé?
Me le conseillez-vous?

VILMON, après avoir hésité en apparence.

Non; rien de plus aisé
Que d'avoir leur aveu; c'est celui de la mere
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que son beau mariage
N'a pas le sens commun.

JULIE.

Oui; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre avant une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu, je sais tout ce qu'il faut lui dire ;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parents
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfants.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE, s'enfuyant.

Elle vient.

JULIE, s'enfuyant.

Ciel !

(Ils sortent par deux côtés opposés ; Vilmon rit de leur fuite.)

SCENE II.

VILMON.

Mais elle est surprenante.
L'établir à l'insu de Melcour, de sa tante !

Ah ! j'entends : nous voulons l'éconduire au plutôt,
Nous voulons devenir grand'mere *incognito.*
Eh quoi ! Jersac !

SCENE III.

MADAME DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR, à Vilmon.
Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, et je vous dois mon gendre.

VILMON, à Jersac.
Quoi ! c'est vous ; c'est monsieur qui...

JERSAC, très content, et affectueux.
Moi-même, oui, vraiment,
Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plutôt ; madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître et madame et sa fille,
Et bientôt, grace à vous, je suis de la famille.

VILMON, à part.
Bientôt ! et grace à moi !

JERSAC.
Monsieur connoît mon bien.

MADAME DE MELCOUR.
Monsieur m'a fort vanté sa terre de Vaugien.

JERSAC.
Bon ! je l'y fis un jour souper avec des femmes ;
Même il y fut charmant, très goûté de nos dames.

MADAME DE MELCOUR.
Comme ici.

JERSAC.
Plus, ma charge, un assez bon effet ;

Entre les mains d'un homme on sait bien ce que c'est.
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue?

VILMON, distrait.

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois! elle vous est connue.

VILMON, à part.

Oh! dans quel maudit piége elle a su m'engager!

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaste potager,
(à madame de Melcour.)
Cinq cents arpents de bois mis en coupe réglée.
(à Vilmon.)
Plus, ma terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec?

JERSAC.

Très bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin; vous en boirez.

VILMON, toujours distrait.

Fort bon.

JERSAC, à madame de Melcour.

C'est un fief, et ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guere.
En attendant j'afferme; et puis, pour dernier lot,
Deux parents dont j'hérite... et qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaise,
L'un a quatre-vingts ans, l'autre soixante et seize.
(à madame de Melcour.)
La tante, sur son bien on peut compter?

MADAME DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus... très jeune.

VILMON.

Elle est très verte encor.

(à part.)

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

(à Jersac.)

Il faut, malgré son bien, lui permettre de vivre.

JERSAC, riant.

Il est vrai qu'aux parents on doit quelques égards.
J'ai vu deux fois la niece. Ah! les plus beaux regards!..

VILMON, à part.

Bon!

JERSAC.

Une taille!

VILMON, malignement.

Un teint.

JERSAC.

Les roses du bel âge.

MADAME DE MELCOUR.

Les roses? la beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne durera.

VILMON.

Croyez-vous?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit!

JERSAC.

Nos dames de Baionne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

MADAME DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC, d'un air de confidence.

Nous espérons dans peu vous appeler grand'mere.
De ses petits enfants on est, je crois, bien fiere!

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

MADAME DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC, à Vilmon.

Quel bonheur nous rassemble!
Qui m'eût dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je serois à Paris marié de ta main?

(Il lui serre tendrement la main et s'en va.)

VILMON, à part.

Marié de ma main; c'est moi qui le marie!

SCENE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Mais est-ce tout de bon? est-ce plaisanterie?
J'entends déja des cris sur cet enlèvement.
Sa tante qui l'adore...

MADAME DE MELCOUR.

Eh! c'est précisément
Sa tante qui l'adore et la gâte sans cesse,
Que je dois sensément séparer de sa niece.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choisissez dans Paris...

MADAME DE MELCOUR.

Dans Paris! pour y voir
Mille travers? des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer, pas même une maîtresse,
Des sottises de mode, un tas de jeunes fous,
Très prodigues amants, très volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses,
Des enfants renommés par cent extravagances,
En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leurs parents;
Avouez : cet air-ci pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?

MADAME DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, madame,
On n'est pas plus farouche.

MADAME DE MELCOUR.

Un fat est moins couru;
On y rougit du vice et non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes;
Au lieu de parler bals, soupers, proverbes, fêtes,
On pense à des devoirs, on vit chez soi, content;
Peut-être un agréable est là moins important;
En revanche on y voit des époux et des peres,
Plus de bonheur, et moins de riens et de miseres.

VILMON.

Mais...

MADAME DE MELCOUR.

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais...

MADAME DE MELCOUR.

Pardon, tous vos mais

Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

MADAME DE MELCOUR, après un silence.

Sauriez-vous un parti?

VILMON.

Peut-être.

MADAME DE MELCOUR.

Qui?

VILMON.

Terville.

Vous riez? moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux; bien né, jeune, riche.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, vraiment.

VILMON.

D'une figure...

MADAME DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

MADAME DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique,
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, par-tout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les graces de son âge et la raison du vôtre.

VILMON, souriant.

Hé bien! convenez-en, ce gendre éclipse l'autre.

MADAME DE MELCOUR, souriant aussi.

Il ne le sera point.

VILMON.

Il vous convient.

MADAME DE MELCOUR.

Très fort.

VILMON.

Vous le voyez souvent.

MADAME DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

MADAME DE MELCOUR, avec une impatience gaie.

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

MADAME DE MELCOUR, piquée.

Oh! point du tout.

VILMON.

Peut-être

Ses assiduités...

MADAME DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître;
Il aime ailleurs; adieu. Vous qui savez tout voir,
Vous auriez dû, monsieur, vous en apercevoir.
(en riant.)
Cette difficulté, je crois, n'est pas légere.

VILMON.

(à part.)
Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.
(haut.)
Il aime ailleurs?

MADAME DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute?

MADAME DE MELCOUR, souriant.

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris?

MADAME DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon;

Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne se dérange un peu ; mais...

VILMON.

Vous serez cruelle.

MADAME DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON.

(à part.)
Maudits conseils!

SCENE V.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON, apercevant Terville, à part.

Justement le voici.

Bon.

MADAME DE MELCOUR, à part.

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON, en sortant, à l'oreille de Terville.

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...

SCENE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

Madame de Melcour va pour sortir.

TERVILLE, timide et embarrassé.

Daignerez-vous m'entendre,
Madame?.. je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre

Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;
Si je differe encor...

MADAME DE MELCOUR, souriant.

Ce secret m'est connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire.
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire ;
Non, vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,
De graces? décidez du bonheur de ma vie ;
Mon sort dépend de vous.

MADAME DE MELCOUR, gaiement.

De moi? quelle folie !

(à part.)

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.

(haut.)

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.

O ciel !

MADAME DE MELCOUR, d'un air noble et presque sérieux.

Finissons ; à mon gré,
Tout ce petit roman a déjà trop duré,
Trop ; et puis, ce beau feu (que je crois très sincere,)
A monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.

Il l'ignore ; d'ailleurs il partage vos goûts ;
Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous !

MADAME DE MELCOUR, avec un éclat de rire.

Tant d'égards ! tant d'égards ! l'expression m'étonne,
Vous appelez égards !.. elle est neuve, très bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, madame, est cruelle pour moi ;

Décidez, prononcez.

MADAME DE MELCOUR.

Terville, je ne doi,
Ni ne puis vous entendre; il faut que je vous laisse.

TERVILLE.

Je connois mon rival; je sais votre promesse
Et vos engagements; vous me sacrifiez;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi! des engagements! un rival! mais quel style!
Je ne vous entends plus; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le suis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin est le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

MADAME DE MELCOUR, très étonnée.

Ma fille!

TERVILLE.

Je l'adore.
Faut-il vous le jurer, vous le redire encore?
Je l'ai vue au couvent, et l'aime pour jamais.
A son premier regard je sentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortense, d'Emilie;
Je repoussai cet oncle, et parlai de Julie:
Ne m'en sachez pas gré, c'est qu'elle éclipse tout.
Seule, seule à mes yeux, je la voyois par-tout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je pense.
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels;
Ne me supposez point des projets si cruels.
Près de vous trop heureux, dans Paris, l'un et l'autre,
Vos goûts seront nos goûts; votre maison, la nôtre.
(après une pause.)
Quoi! vous m'abandonnez à tout mon désespoir?

SCENE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, dans le fond, se tournant vers la coulisse.

Non, monsieur de Jersac, non. Je prétends la voir.

(Elle s'avance, et s'arrête voyant Terville qui s'est jeté une seconde fois aux pieds de madame de Melcour.)

TERVILLE.

Vous ne me dites rien! Il y va de ma vie.

MADAME DE NOZAN, très étonnée.

Fort bien!

TERVILLE, se relevant.

Parlez pour moi, madame, je vous prie.

MADAME DE NOZAN, avec indignation.

Perd-il la tête? allez.

TERVILLE.

Juste ciel! — Je ne voi
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi;
Courons.

(Il sort.)

MADAME DE NOZAN, le suivant de l'œil.

Mais en effet!

SCENE VIII.

MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN.

La découverte est bonne:
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.

On veut plaire, on s'expose; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenants, et de plus, enhardis.
Très pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux;
Les étourdis font bien; oui, le tort n'est pas d'eux;
On quête adroitement ces belles entreprises;
Je n'entendis jamais, moi, de telles sottises.

MADAME DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit?

MADAME DE NOZAN.

Ce bruit?

MADAME DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous?

MADAME DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux,
De ses souris flatteurs, de ses coups-d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous seule et d'oubli pour les autres;
Car on ne voit plus rien quand on a le cœur pris,
On ne voit qu'un objet. Ces tranquilles maris!
Non... que j'ose penser...

MADAME DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

MADAME DE NOZAN.

Le traître! et pas un mot, une douce parole
A ma charmante niece! entre ces deux portraits,
Monsieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits
Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire!

MADAME DE MELCOUR, très vivement.

Et vous aviez raison.

MADAME DE NOZAN, à demi-voix.

Vous qui seriez sa mere.

Le petit sot!

MADAME DE MELCOUR.

Sa mere!

MADAME DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Baionne, à Pékin ; mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici !

(Elle est interrompue par M. de Melcour.)

SCENE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MELCOUR, avec joie.

On se querelle encor? Quoi ! qu'est-ce que ceci?
Eh ! félicitez-vous ; excellente nouvelle !

MADAME DE NOZAN.

(à part.) (à Melcour.)
Ces maris sont plaisants ! Excellente, oui, fort belle !

MELCOUR.

Ecoutez, écoutez : Terville est amoureux.

MADAME DE MELCOUR, d'un air tranquille.

Monsieur, je le savois.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux ;
Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge.
Il presse, il sollicite, il veut en mariage...

MADAME DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

MADAME DE NOZAN.

Ah ! quelle erreur !
Quoi, Julie!

MADAME DE MELCOUR, avec un sourire forcé.

Oui, Julie.

MADAME DE NOZAN.

O ciel! pardon, ma sœur,
Pardon. J'ai pu penser (n'étiez-vous pas surprise?)
Que c'est vous qu'il aimoit! je me suis bien méprise.
Mais comme il étoit tendre! et moi, je vous ai dit!..
Me pardonnerez-vous? j'avois perdu l'esprit.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, madame.

MADAME DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, madame.

MADAME DE NOZAN.

Etourdie.

MADAME DE MELCOUR.

Eh! oui.

MADAME DE NOZAN.

Presque méchante,
Vous devez m'en vouloir.

MADAME DE MELCOUR.

Eh! non.

MADAME DE NOZAN.

J'ai des remords.

MADAME DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

MADAME DE NOZAN.

Oh! lorsque j'ai des torts,
Je sais les réparer et bien vîte.

MADAME DE MELCOUR.

Par d'autres.

MADAME DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR, très étonné.

Quels discours sont les vôtres?

Quelle énigme!

MADAME DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser
Jusqu'à croire Terville... occupé de madame.
(bas à M. de Melcour.)
Elle est bien ; mais ma niece.

MADAME DE MELCOUR, se rapproche et entend ; (à part.)

Impertinente femme!

MADAME DE NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma niece,
Et qu'on vous parle d'elle; adieu.

(Elle s'en va.)

MADAME DE MELCOUR, à part.

Cruelle espece!

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plutôt;
Mais vous qui le saviez, pourquoi n'en dire mot?

MADAME DE NOZAN, revenant et prenant madame de Melcour par la main.

Vous m'avez pardonné, ma sœur, cette méprise?
Point de rancune.

MADAME DE MELCOUR.

Encor?

MADAME DE NOZAN.

Mon Dieu! quelle sottise
Mille, mille pardons.

SCENE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MADAME DE MELCOUR, regardant au fond du théâtre.
Elle va revenir.

MELCOUR, de même.
Non. — Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fond. Oh ça! ce mariage...

MADAME DE MELCOUR.
Vous allez m'en parler?

MELCOUR.
N'eût-il que l'avantage
De fixer près de vous...

MADAME DE MELCOUR.
Bon! unir deux enfants!
A-t-on un caractere, une tête à vingt ans?
Le beau projet! Monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR, vivement.
C'est faire leur bonheur : Terville en est charmé;
Terville l'aime trop pour n'en pas être aimé.

MADAME DE MELCOUR, vivement.
J'entends: c'est pour cela que je la lui refuse.
Ces belles passions dont l'éloquence amuse
Feront bien réussir des contes, des romans,
Des mariages: non; je crains les engoùments.
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître?

MELCOUR.
Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer?

MADAME DE MELCOUR.
Peut-être,
Ces nœuds seroient plus sûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,

Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR, l'interrompant d'un air froid.

Et répondent-ils, *oui*, vîte les renvoyer.

MADAME DE MELCOUR.

Sans doute. — Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide?
(avec chaleur.)
Une telle union veut un esprit solide.
L'avenir, l'avenir : voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conserver, des enfants à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illustre,
Des postes importants et qui donnent du lustre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'est ce dont il s'agit; et de tendres amants
S'inquiettent fort peu de tout cela, je pense.

(Elle se détourne pour sortir; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête et paroît l'écouter avec impatience.)

MELCOUR.

Très bien! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, madame, et plus de sentiment,
Croyez-moi; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités et non pas aux affaires.
Eh! pourquoi n'est-il plus d'enfants, d'époux, de peres?
Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés,
C'est que, grace à l'orgueil, l'hymen même est avare;
C'est qu'on unit les biens: les cœurs, on les sépare.

MADAME DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défends d'aimer.
Et puis votre Terville a trop su m'alarmer.
Sa fievre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi, monsieur, vous l'aviez entendu!
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,

En mots entrecoupés exprimant son délire,
Criant, n'écoutant rien!

(à demi-voix.)

Puisqu'il faut vous le dire,
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir, et j'en étois ravi.

MADAME DE MELCOUR.

Ravi!

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste?

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractere reste;
Et de ces cœurs brûlants il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême;
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime:
Qu'il l'épouse, et demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité;
D'un autre objet, peut-être ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avoûrai pourtant,
D'un cœur sensible et chaud le mien est plus content;
Ces cœurs-là sont les bons. Eh! d'abord ils préviennent;
Ils peuvent s'égarer; mais bientôt ils reviennent;
Jusques dans leurs écarts estimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête et d'un ami fidele.
Bref, ce monsieur Jersac est ici peu connu;
Il arrive... d'hier! à peine l'ai-je vu,

Une charge, du bien; quels titres pour nous plaire?
Terville est estimé, madame; il vous révere,
Votre sœur est pour lui, je l'aime et je le dois:
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

MADAME DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

MADAME DE MELCOUR.

Terville...
Ne le sera jamais; enfin, vous dis-je,..

MELCOUR.

Enfin,
Vous voilà résolue?

MADAME DE MELCOUR.

Oui, tel est mon dessein...
Que rien ne peut changer, ni ma sœur, ni vous-même

(Elle veut sortir.)

MELCOUR, l'arrête, et après un silence:

Julie est votre fille, il est vrai; mais je l'aime;
Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins;
Elle est la mienne aussi: tendresses, maîtres, soins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, personne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'osai me présenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter?
Celle de voir un jour dans la même famille
Les fils d'un second lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens;
J'ai défendu ses droits, j'ai même accru ses biens,
Vous m'avez vu son pere, et non pas son beau-pere:
Je saurai l'être encor.

MADAME DE MELCOUR.

Ne suis-je point sa mere?
Et, si je peux souscrire à cet éloignement,

Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

MADAME DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, monsieur, je suis maîtresse,
Et maîtresse absolue.

(Elle veut sortir.)

MELCOUR, l'arrête encore.

Oui, mais pour son bonheur;
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on par-tout? que c'est là mon ouvrage;
Qu'une ame intéressée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, et ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse,
D'autres, plus indulgents, d'une lâche foiblesse.

MADAME DE MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous.

MADAME DE MELCOUR.

Je sais le mépriser, et m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mere,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps;
Que peut-être elle a tort d'avoir déja seize ans;
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh! que sais-je? madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentiments jaloux.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi, monsieur!

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue

Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue;
Vous avez tout-à-coup suspendu vos concerts;
Vos soupers, si brillants, sont aujourd'hui déserts;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La scene du tableau, celle des Tuileries,
Et Terville éconduit, et Jersac préféré :
Faut-il vous parler net, enfin? — Je les croirai,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

MADAME DE MELCOUR, prête à sortir.

S'il faut vous détromper en changeant de système,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A monsieur de Jersac faire un sot compliment,
Le chasser, accepter un étourdi pour gendre,
De vos soupçons, monsieur, rien ne peut me défendre,
Et j'ose m'y livrer.

(Madame de Nozan reparoît et s'arrête dans le fond.)

Au surplus, je vous voi,
Vous, madame, Vilmon, tous ligués contre moi:
Mais ma fille peut-être obéit à sa mere;
Je dispose des biens que m'a laissés son pere;
J'ai mon avis aussi, j'ai des droits, un pouvoir.

(d'un ton plus doux.)

Et je m'en vais songer à les faire valoir.

SCENE XI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

(Ils se regardent quelque temps d'un air triste sans se parler.)

MADAME DE NOZAN.

Quoi! je viens de donner une fausse espérance
A notre chere enfant!

MELCOUR.

Dieux, quelle préférence!

Quel hymen! comme vous, j'en gémis; mais hélas!
Madame, elle le veut.

MADAME DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas,
Cela ne sera pas. Monsieur gémit, soupire!

MELCOUR.

Eh! que n'ai-je pas dit?...

MADAME DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire!
Ces maris! ils ont tous l'orgueil de commander,
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.
(en se retournant.)
Mais c'est être à-la-fois ridicule et barbare,
Madame. — On nous l'enleve! ô ciel! ou nous sépare!
(à Melcour.)
Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. — Non, madame ma sœur.
Je cours chez nos parents, chez tous; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau provincial! Oh! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre! Ils seront effrayés
De cet enlèvement. A Baionne, son gendre!
Je voudrois, par plaisir, qu'il fût là pour m'entendre.
Si je ne réussis... mais je réussirai;
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vîte, le moment presse;
Allons. — Ma pauvre niece, hélas! ma pauvre niece!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE, s'avançant peu à peu, et regardant derriere elle.

Ah! Terville... monsieur, j'ai peine à respirer.
Je m'échappe un instant, je vais vîte rentrer.
C'est la premiere fois... je suis toute tremblante,
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc? votre tante?

JULIE, toujours l'air inquiet, regardant derrière elle à droite et à gauche; même jeu pendant toute la scene.

Ma tante? Elle est sortie, et tarde à revenir.
Mais ma mere! grand Dieu! que vais-je devenir?
Elle m'a dit encore, et même avec colere...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac?

JULIE.

Et puis, d'un ton sévere,
Très sec... m'a dit de vous... oh! bien du mal — hélas!
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, mademoiselle...

JULIE, toujours alarmée.

N'entendez-vous rien?

TERVILLE, écoutant.

Rien. Enfin, quoi, que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instants.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans!

Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractere,
A compté vingt défauts que je ne vous vois guere;
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée, et j'ai dit (devant elle)
Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE lui baise la main avec transport.

Est-ce tout?

JULIE.

Mon Dieu non,
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE, effrayé.

Et quel est-il?

JULIE, pleurant presque.

Je n'ose,
Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE, avec plus d'effroi.

Qu'est-ce donc? Ciel! d'abord ce n'est rien sur l'honneur.

JULIE.

Mon Dieu si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure;
L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je? elle m'assure
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bientôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE, souriant.

Non, elle veut par-là colorer ses refus...

JULIE, l'interrompant.

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, et qui sans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE, avec chaleur.

O Dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.
Ciel! plus cruellement peut-on me soupçonner?
Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... et la vie.
Je cesserois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi! — Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer?
Qui veut-elle que j'aime, ou que je puisse aimer?
Si jamais... je ne puis achever; la parole
Me manque à cette idée; elle est cruelle et folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux;
Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée,
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée:
Mais tout-à-coup... monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais?

JULIE.

Mais
Elle m'a défendu de vous parler jamais.
(elle fuit.)
Ne me retenez pas; elle peut nous surprendre.

TERVILLE, la retenant.

Un mot.

JULIE, tremblante.

Quittez ma main... O ciel! je crois l'entendre.
(elle fuit très vîte jusqu'au fond du théâtre; et apercevant sa tante, elle s'arrête et revient peu à peu.)

SCENE II.

JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

MADAME DE NOZAN, sans se montrer.

J'ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.
(elle entre.)
Ah! bon Dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!
Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre comtesse, à peine réveillée,
Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir,
« Qui! si matin! » Matin! à sept heures du soir:
Bâillant, frottant ses yeux. « La petite est jolie,
« Je l'aime, votre niece; eh bien, on la marie? »
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.

Je l'interromps, m'explique, et l'invite à courir,
A me suivre par-tout. « Moi! pour un mariage?
« M'en mêler! non, madame, il faut bien du courage
« Pour marier les gens. »

TERVILLE, qui l'écoute avec impatience.

Mais, votre magistrat?

JULIE.

Eh bien?

MADAME DE NOZAN.

Avoit encor sa robe et son rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

MADAME DE NOZAN.

Je vous en félicite.
Monsieur le président me pérore ; il me cite
Des lois! « La loi, madame, ordonne expressément..
« — Qu'une mere, monsieur, très ridiculement
« Dispose de sa fille? — Oui, telle est l'ordonnance.
« Que de se marier l'enfant eût la licence,
« Ce seroit pis encor.

TERVILLE, criant.

Mais, monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

MADAME DE NOZAN.

Eh, c'est ce que j'ai dit.
Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux! Je le hais. Et la jeune Cénie?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent.

JULIE.

Oh? celle-là d'abord
M'aime, et j'en suis bien sûre.

MADAME DE NOZAN.

Elle t'aime, hé oui, fort
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grace

Un domino. — « Pardon, je vais ce soir au bal,
« Madame, regardez; il ne me va point mal. »
Et je parlois de toi.

JULIE.

Quels parents!

TERVILLE.

Quelles ames!
Nul n'a pitié de nous?

MADAME DE NOSAN.

Nul.

JULIE, d'un air ingénu et plein de bonne foi.

Pas même les femmes?

MADAME DE NOSAN.

Bon, et le jeu! le bal!

TERVILLE.

Oh! bien, puisqu'en ce jour
Mere, parents, amis et monsieur de Melcour,
Et vous-même, madame, à qui Julie est chere,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mere),
Puisque rien ou ne veut ou ne peut nous servir,
(à lui-même.)
Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

MADAME DE NOZAN, à elle-même.

Il est temps d'être enfin et moins bête et moins bonne.

JULIE, à elle-même.

Que je le haïrai!

MADAME DE NOZAN.

Madame, j'abandonne
Vous, Melcour, cet hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi!

MADAME DE NOZAN.

Oui, ma niece, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah! ciel, me séparer pour jamais de ma mere,

De monsieur de Melcour que j'aime comme un pere;
Et vous, ma tante, aussi me séparer de vous,
Pour... suivre un étranger dont on fait mon époux.
(elle regarde Terville.)
Quitter enfin, quitter... Ah! je suis donc perdue!
(elle s'en va.)

MADAME DE NOZAN.

Désobéis, crois-moi, je t'ai bien défendue;
Défends-toi maintenant.

SCENE III.

M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

TERVILLE.

Mais n'est-il plus d'espoir?

MADAME DE NOZAN.

Je vais trouver Jersac, et lui dire : Homme noir,
Homme affreux, je sais bien, moi, ce qui t'intéresse;
Tu cherches mon argent encor plus que ma niece;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh! Julie est si belle! il la prendra pour rien.

MADAME DE NOZAN.

J'irai devant ma sœur et toute la famille
Brûler le testament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE.

Bon! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours?

MADAME DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans! C'en est fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas; vous êtes bonne.

MADAME DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

MADAME DE NOZAN.

Non, ma sœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

MADAME DE NOZAN, à elle-même en se jetant dans un fauteuil.

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe! — Ils devoient me ménager peut-être.
— Ma chere-belle sœur, vous allez me connoître...
Et me croire, j'espere; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE, à lui-même.

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.
(il sort.)

SCENE IV.

M. DE VILMON, MADAME DE NOZAN.

VILMON, à part.

Sachons ce qu'il a fait.

MADAME DE NOZAN, à part, après un silence.

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

MADAME DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps?
Eh bien?

MADAME DE NOZAN, se levant.

Eh bien, monsieur, je ne veux ni n'entends
Que votre Baïonnais, qu'un triste personnage,

Qui vient de faire en poste un sot et long voyage
Pour me ravir ma niece et pour me dépouiller,
(Service où votre zele a su se signaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi ; je ne suis point sa tante ;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON, souriant.

Eh quoi !...

MADAME DE NOZAN.

Monsieur rit; je suis vieille.

VILMON.

Oh ! non ; même je croi...

MADAME DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis ; oui, vieille, très majeure ;
Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout-à-l'heure;
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je entre nous
Vous demander ici ?...

MADAME DE NOZAN.

Qui j'épouse? Mais.... vous.
Je serai très paisible et très fidelle épouse,
Nullement exigeante, et moins encor jalouse.
Vous ferez, vous, monsieur, ce qui vous conviendra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangements sont tres bons ; mais Julie !
Votre niece, une enfant !...

MADAME DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne foi...

MADAME DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma nièce plus que moi ?

Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que sa mere?
Comment! un inconnu, quelle absurde chimere!
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
Prendra mon bien, ma niece, et puis repartira!
Mais vous êtes plaisant!.

VILMON.

Mais vous allez plus vîte;
Vous la déshéritez.

MADAME DE NOZAN, pleurant.

Oui, je la déshérite,
Et la mere et la fille, et son cruel époux;
J'ai tout vu, tout pesé.

(En essuyant ses larmes.)

Monsieur... me voulez-vous?
Ne me voulez-vous point?

VILMON.

Serai-je assez barbare?..

MADAME DE NOZAN.

Vous connoissez Dorнet, ennuyeux, gauche, avare,
Il est amoureux fou de huit cent mille francs;
Je ne le puis souffrir; balancez, je le prends;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. — On ne me répond pas?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON, à part.

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.

(Haut.)

Je suis tout décidé.

MADAME DE NOZAN.

Mais sans plaisanterie?

VILMON.

Oui, madame.

MADAME DE NOZAN.

Je puis y compter?

VILMON.

Sûrement.

MADAME DE NOZAN.

Aller chez le notaire! y courir. — Un moment.

(Elle tire un crayon et des tablettes.)

Votre nom de baptême ?

VILMON.

Alexandre.

MADAME DE NOZAN.

Votre âge ?

VILMON.

Hé, cinquante-deux ans sonnés.

MADAME DE NOZAN.

Pas davantage ?

Je vous en croyois plus; c'est neuf ans moins que moi.

Ni pere ni mere ?

VILMON.

Oui.

MADAME DE NOZAN.

Tant mieux; ma sœur, je croi,

Me les feroit haïr.

VILMON, à part.

Son idée est heureuse.

MADAME DE NOZAN, fermant ses tablettes.

Madame de Melcour, vous serez furieuse;

Je m'en flatte du moins.

(Elle veut sortir, et l'aperçoit.)

SCENE V.

MADAME DE NOZAN, MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR.
Eh bien, madame, eh bien?
Etes-vous décidée ?

MADAME DE NOZAN, d'un air froid.
Oui. Je donne mon bien
A monsieur... que j'épouse.
(Elle salue, et s'en va.)

SCENE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR, effrayée, se tait un instant.
Elle est folle, je pense.
Je n'entends rien, monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous ?

VILMON.
Mais elle veut, je croi...

MADAME DE MELCOUR.
Déshériter sa niece ?

VILMON.
Et m'épouser, oui, moi;
Madame, grace à vous.

SCENE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC, dans le fond.

Bon Dieu, l'étrange femme!
C'est votre belle-sœur dont je parle, madame.
J'approche; elle me fuit, me jette un mot ou deux;
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

MADAME DE MELCOUR, à Vilmon, d'un air indigné.

Je sors... (A Jersac.) (A part.)
Je vais... Jersac reculeroit, sans doute.
(Haut.)
Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute;
Ne vous effrayez pas.

(Elle sort.)

JERSAC.

De quoi donc m'effrayes?

SCENE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

Mais ils s'entendent tous pour me contrarier!
Une niece boudeuse, une tante revêche,
Une mere qui fuit, un beau-pere qui prêche,
Un ami des plus secs! un petit insensé
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé,
Qui me cherchoit par-tout! Que veut-on? quelle rage!

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage:

La petite boudeuse a peu de goût pour vous;
Le beau-pere qui l'aime appuie un autre époux;
Et la tante soustrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la dot?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Ho, ho!

VILMON.

Mais notre tante
Est folle de sa niece, et vous voit arriver
Du fond de la Biscaïe exprès pour l'enlever...

JERSAC, d'un air pensif.

Eh! que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,
Et...

VILMON, finement.

Rester à Paris? cela ne se peut guere.

JERSAC.

Pourquoi non?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après?

VILMON.

Et vos parents,
Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangements;
Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai ; j'enrage !

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC, très content.

Lumineuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne la suivrez point.

JERSAC, avec une impatience gaie.

Parbleu, je la suivrai.
De mon éloignement elle me fait un crime.
A cela près, monsieur, j'ai, je crois, son estime;
Eh bien ! je vends ma charge; elle en croira plutôt
Ce sacrifice là qu'une promesse, un mot ;
Et tout est aplani : la tante moins rebelle
Me paie en bons contrats ce que je fais pour elle ;
Le sensible Melcour à mon hymen souscrit ;
Pour la premiere fois la niece me sourit ;
Dans ce moment de joie (elle est jeune, elle est femme),
L'amour peut aisément se glisser dans son ame.
Mais la mere!... Vilmon, la mere! que d'heureux!
Notre hôtel près du sien, la fille sous ses yeux !
A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
On se voit, on se fête, on est inséparable.
L'une me garde l'autre, observez ce point-ci;
Une mere, au besoin, veille pour un mari ;
Adieu. Sans perdre temps, je vais chez dix notaires;
J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
Ami de ces messieurs, et qui dans peu de jours
Peut me débarrasser de ma charge ; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON, riant.

L'agréable surprise
Que vous nous ménagez!

JERSAC, riant aussi.

J'avoue avec franchise

(en s'en allant.)

Que je n'y pensois pas ; soit. Excellent moyen !

VILMON, seul.

Pour nous.

SCENE IX.

M. DE VILMON, MADAME DE MELCOUR.

MADAME DE MELCOUR, d'un air troublé.

Maudite sœur ! Elle va, n'entend rien ;
Monsieur de Melcour même, alarmé de sa fuite,
N'a pu me l'arrêter, et vole à sa poursuite.
Mais vous, monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu ;
Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu ;
Je le sais prêt encore à remplir votre attente.

MADAME DE MELCOUR, avec joie.

Quoi ? monsieur !...

VILMON, lentement.

Il fait plus ; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris ;
Il vient de m'en instruire, et ne m'a pas surpris.
Les mœurs de la Province avoient votre suffrage,
Et non pas le séjour ; on les garde à son âge.
L'heureux projet ! madame, il remédie à tout ;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût ;
Il laisse à votre fille une tante, une mere ;
Il ne vous prive point d'une fille si chere ;
Il me rend votre estime, et j'en suis très jaloux,
Madame : en la perdant, je perdois plus que vous.

SCENE X.

MADAME DE MELCOUR.

Avec quelle douceur cet homme m'assassine!
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant!
Et moi-même, après tout, j'ai peine à m'en défendre;
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. — Quoi qu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver;
J'ai peut-être un moyen.

SCENE XI.

M. DE TERVILLE, MADAME DE MELCOUR.

TERVILLE, de loin.

Ah! madame, qu'entends-je?
Est-il vrai? Sauriez-vous? Quel changement étrange!
Il vend, dit-on sa charge, et se fixe à Paris.

MADAME DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille est sans doute à ce prix.
C'en est fait!...

MADAME DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une scene,
Crier, gesticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, monsieur, n'est point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il ?

MADAME DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE, avec une joie excessive.

C'est me sauver la vie.
Quoi ! vous daignez enfin lui refuser Julie !
Il ne l'épouse point ? Madame, l'heureux jour !
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour ?
Eh bien ! je dois, je puis vous le dire à vous-même ;
Julie... il en est temps, vous savez si je l'aime ;
Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé ;
J'ai le bonheur... je suis... j'ose me croire aimé.

MADAME DE MELCOUR, d'un ton de dépit.

Que Julie à vos feux soit propice ou sévere ;
Qu'elle vous aime ou non ; monsieur, je suis sa mere ;
Je l'ai dit, le répete, et c'est un dessein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris ;
Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre.
(avec finesse.)
Par la même raison vous n'y pouvez prétendre ;
Par la même raison je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je ? Je pourrois !..

MADAME DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer ?

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,
Par-tout, dans un désert.

MADAME DE MELCOUR, à part, avec joie.

Sa démence est profonde.
(haut.)
La Province, monsieur, lorsqu'à Paris déja...

TERVILLE.

La Province, madame ! Eh ! l'on n'est bien que là

C'est là qu'on sait aimer, qu'on jouit de son ame,
Qu'on est heureux, je dis heureux, près de sa femme;
Point de distractions, les moments les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle aussi que pour vous;
Chaque jour, chaque instant, chaque lieu vous rassemble;
On ne se quitte pas, on dîne, on soupe ensemble;
Julie... ô la province est un divin séjour!

MADAME DE MELCOUR, toujours plus contente.

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.
Je puis... vous le savez; et je suis libre, et j'aime.

MADAME DE MELCOUR.

Bon! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur...

MADAME DE MELCOUR.

L'honneur, oui, mais pourtant il vous faudroit, monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge? Eh qu'à cela ne tienne;
(À part.)
Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la sienne;
O Ciel! Si je pouvois!... Je crois l'apercevoir.

MADAME DE MELCOUR (à part, très-gaie.)

Que de gens étonnés!

TERVILLE.

(À lui-même.)
Je reviens. Quel espoir!
Dieux!

SCENE XII.

MADAME DE MELCOUR, (et dans le fond du Théâtre) M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN, ayant chacun à la main un contrat.

MADAME DE NOZAN (à Melcour.)

Qu'elle cede enfin, que je la persuade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade,
Je veux me bien porter.—Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier ?

MADAME DE MELCOUR (d'un air riant.)

Madame, je le voi.

MADAME DE NOZAN.

Bon, ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dressé, tout prêt, et qui m'engage
A monsieur de Vilmon ; vous entendez ?

MADAME DE MELCOUR.

J'entends.

MADAME DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cent mille francs.

MELCOUR (à sa femme.)

Moi, je vous en propose un autre tout contraire
Où, grace à moi, Julie est nommée héritiere,
Et que madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter ?

MADAME DE MELCOUR (gaiement.)

Quoi ! deux contrats ?

MADAME DE NOZAN.

Oui, deux ; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

MADAME DE NOZAN (d'un ton dur.)
Ou ma niece.

MELCOUR.
Oui, Julie...

MADAME DE NOZAN.
Epouse non Jersac, mais Terville.

MADAME DE MELCOUR.
Fort bien.

MADAME DE NOZAN.
Signez, je donne tout.

MELCOUR.
Tout, sans excepter rien.

MADAME DE NOZAN.
Vous riez? mais ma sœur, mais je dois me connoître;
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très-inutilement; car ici dès ce jour
La chose sera faite, et faite sans retour.

MADAME DE MELCOUR.
C'est une tyrannie.

MADAME DE NOZAN (veut prendre une plume)
Allons.

MELCOUR. (l'arrêtant.)
Qu'allez vous faire?

SCENE XIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR (à Julie.)
Venez, venez tomber aux pieds de votre mère,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE (en pleurant.)

C'est à vous de m'aider ;
Et je n'ai qu'une grace, hélas ! à demander...

MADAME DE NOZAN. (pleurant aussi.)

Tais-toi, petite sotte, imbécille pleureuse ;
Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.

(A Madame de Melcour d'un ton très ferme.)

Ou signez, ou je signe.

SCENE XIV.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE (accourant à madame de Melcour; il se place entre elle et sa fille.)

Enfin, je suis heureux.

JERSAC (accourant, à Madame de Nozan.)

Enfin je suis, madame, au comble de mes vœux,
Plus de charge.

TERVILLE (à Madame de Melcour.)

Je l'ai ; je me fixe à Baionne.

JERSAC (à Madame de Nozan.)

Je me fixe à Paris.

MADAME DE MELCOUR.

Mais, monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter.

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et monsieur d'acheter.

TERVILLE (à Madame de Melcour.)

Nous venons de signer un écrit l'un à l'autre.

JERSAC (à Madame de Nozan.)

Chez vous-même, un dédit.

(Il le montre.)

TERVILLE (à Julie.)

Quel bonheur est le nôtre !

JERSAC (à Julie.)

Il veut dire le mien.

VILMON (étonné.)

Qu'ai-je donc fait ici?

MELCOUR.

Terville, y pensez vous?

MADAME DE NOZAN (à Terville.)

Quoi! monstre, vous aussi.

(Terville va se placer à côté de madame de Nozan, et Jersac à côté de madame de Melcour.)

TERVILLE.

(A Melcour. A Vilmon.)

O madame, monsieur, monsieur, mademoiselle!
Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle?

(A Madame de Nozan.)

Pardon, que voulez-vous? que faut-il, son bonheur?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes soins. Il n'est rien dont je ne réponde;

(A Melcour.)

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je serai son ami, son époux, son amant;
Eh! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne disposez point de moi malgré moi-même.

MADAME DE NOZAN (à Madame de Melcour.)

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! j'ai trop désuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord sans doute en mon absence,
J'aime mieux m'éloigner et pleurer en silence ;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.
(En se jetant aux pieds de sa mère.)
C'est votre fille, hélas! c'est moi qui vous conjure.

MADAME DE MELCOUR (attendrie.)

Je ne résiste plus au cri de la Nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune ; en un jour, je faisois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime ;
Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même.
Reste auprès de ta mère, et soyons tous heureux :
Je t'unis à Terville. (Elle signe.)

TERVILLE.

O Ciel!

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR (avec joie.)

Dieux!

MADAME DE NOZAN (avec joie.)

Ma sœur!

MADAME DE MELCOUR (à Jersac.)

Vous ne veniez, monsieur, dans ma famille...

MADAME DE NOZAN.

Que pour compter des sacs, et marchander sa fille.

MADAME DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal ;
Je viens en poste exprès marier mon rival!
On me trompe à plaisir ; et par un tour d'adresse
On m'enleve à la fois ma charge et ma maîtresse ;

Et je pairois encor ce dédit ! Non morbleu,
Non, fallût-il plaider pendant vingt ans. Adieu.
(Il sort.)

MADAME DE MELCOUR (à Jersac.)
Je pairai le dédit.

SCENE XV.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE MELCOUR.
Embrassez-moi, ma fille.

MELCOUR.
Nous ne ferons donc plus qu'une même famille ?

TERVILLE.
Nous allons vivre ensemble !

JULIE.
O jour heureux pour moi !

MADAME DE NOZAN (à Vilmon.)
Vous étiez peu tenté de m'épouser, je croi ?
Ah, ma sœur ! pour jamais comptez sur ma tendresse.
(aux autres acteurs.)
Vous voyez : rien ne peut résister à ma niece.

FIN DE LA MERE JALOUSE.

ÉPITRES.

I.

A M. THOMAS,

AUTEUR DE L'ÉLOGE DE DU-GUAY-TROUIN.

Sur le génie considéré par rapport aux beaux-arts.

Les Grecs et les Romains, ces peuples de héros,
Honoroient leurs guerriers d'un marbre périssable.
La France éleve aux siens un monument durable;
Ils revivent sous tes pinceaux.
J'ai parcouru les mers à ta voix éloquente,
Oui, j'ai vu les débris et le choc des vaisseaux,
L'homme, jouet des vents, des écueils et des flots,
De sa propre fureur victime renaissante,
Le feu, le sang mêlés à l'écume des eaux,
Et de vingt monarques rivaux
Sur le vaste océan la dépouille flottante.
Du Guay m'inspire; écoute-moi.
Mon ame dès long-temps à la tienne est unie;
Tu viens de m'embraser des flammes du Génie;
J'ose le chanter près de toi.

Ce don brillant, ce don suprême,
Sur la terre émané des rayons éternels,
Nous approche de Dieu lui-même,
Et d'un feu créateur échauffe des mortels.

Hélas ! de ce beau feu la nature est avare ;
Le temps avec effort l'arrache de ses mains.
Mais ceux qu'animent un feu si rare
Suffisent pour guider les fragiles humains
Dans cette nuit profonde où leur foule s'égare.
Tels sont ces globes enflammés,
Dans l'espace infini confusément semés ;
Leurs clartés vives et fécondes
Touchent aux derniers points de ce vaste univers,
Dévoilent à nos yeux l'immensité des airs,
Et fertilisent tous les mondes.

Sur ce globe sauvage arrêtons nos regards :
Tout change à la voix du Génie.
Il communique à tout la chaleur et la vie ;
Il crée, en se jouant, les prodiges des arts.
Des maisons vastes et mobiles
Flottent sur l'abîme des eaux.
Les citoyens zélés, les Dieux et les héros,
Respirent sur le marbre et sur l'airain dociles.
L'effet magique des pinceaux
Me donnent des erreurs et des plaisirs utiles.
Le bois harmonieux, une touchante voix,
Peignent des sentiments, ou tracent des images ;
Et des sons, asservis à de brillantes lois,
Célebrent les guerriers, et captivent les sages.

Mille cris font retentir l'air.
Où vole en frémissant cette troupe rebelle?
Dans leurs yeux la rage étincelle.
Ils portent dans leurs mains et la flamme et le fer.
Un seul homme éloquent s'oppose à leur furie.
Un seul a pu calmer ces flots tumultueux.
O prodige ! Déja tous les cœurs vertueux
Aiment la paix et la patrie.

Autour d'un théâtre pompeux
Je vois une foule innombrable.
Voltaire, aux fiers accents de sa voix redoutable,
Fait sortir du tombeau d'illustres malheureux.
Tout un peuple, agité de crainte et d'espérance,
Frémit dans un sombre silence.
Il craint de respirer : une agréable horreur
Le fait palpiter de terreur.
Souvent cette muette ivresse
S'exhale par des cris tout-à-coup élancés.
Des pleurs délicieux soulagent la tristesse
Dont tous les cœurs sont oppressés.
Chacun quitte à regret cette scene sanglante.
Dans un effroi qu'il aime il reste enseveli,
Et conserve long-temps une image effrayante
Des malheurs dont il a pâli.

Chargés de chaînes éternelles,
Esclaves des besoins et des plaisirs des sens,
Combien d'hommes obscurs se délivrent du temps
Par de pénibles bagatelles!
Au sein des cours et des cités
Quel soin charme un esprit sublime?
Au milieu d'un vain bruit et des frivolités,
Il lit au cœur de l'homme, il sonde cet abîme.

C'est là qu'on voit les mœurs, les préjugés, les lois.
Le choc des plaisirs et des peines,
Le flux des passions humaines,
Ce flux qui, salutaire et funeste à la fois,
Nous conduit à de beaux rivages,
Et nous entraîne quelquefois
Vers de sanglants écueils, entourés de naufrages.

Fuyant le luxe et le chaos,

Revole-t-il au sein des champêtres asiles?
Actif, même dans le repos,
Ses sens deviennent plus agiles.
Son esprit plus fécond, touché de mille attraits,
S'étonne et s'attendrit du charme qui l'inspire.
Les ruisseaux des vallons, les grottes des forêts,
Les épis ondoyants sous l'aile du zéphire,
Les amours des oiseaux, leurs chants mélodieux,
Les feux du jour, l'azur des cieux
Reproduits dans une onde pure,
Tout l'émeut, tout lui parle : ah! c'étoit pour ses yeux
Que l'Eternel fit la nature.

Un gland qui, détaché tombe au bord d'un ruisseau,
Qu'on foule avec mépris, ce gland frappe sa vue;
Il y voit tout un chêne, il le voit arbrisseau,
Ou déja caché dans la nue.
Ce chêne d'un bois sombre augmente les horreurs,
Ou, penché sur un fleuve, embellit son rivage;
Oppose aux brûlantes chaleurs
La voûte d'un épais feuillage;
Ou, flétri par l'hiver sauvage,
Etend de longs rameaux sans verdure et sans fleurs;
Il prête un solitaire ombrage
Aux plaisirs des amants, aux repas des buveurs;
Abattu par le fer, déchiré par l'orage,
Il céde en longs éclats à des coups destructeurs,
Ou périt, sillonné par les traits du tonnerre;
Aliment d'un feu salutaire,
Il ranime à-la-fois mon sang et mes esprits;
Il s'éleve en colonne et soutient des lambris;
Il brave sur les eaux, jusque dans ses débris,
Les aquilons fougueux qu'il bravoit sur la terre.

Et le monde entier et ses lois,

Que sont-ils sans l'être qui pense?
Que l'homme disparoisse, et tout change à la fois;
Tout n'a qu'une vaine existence.
Son regard manque aux cieux, aux montagnes, aux bois;
Les astres, loin de sa présence,
Se meuvent sourdement dans un morne silence;
Et l'auguste univers, sans témoin et sans voix,
Est une solitude immense.

O charme inexprimable! ô que j'aime à sentir
Les mutuels rapports, l'invisible harmonie
Qui soumet la nature à l'homme de génie!
De son cœur dans le mien il la fait retenir.

Toutes les passions que nourrit la jeunesse,
Qui prouvent ma grandeur non moins que ma foiblesse,
Il les imite et je les sens.
Il perce les replis de l'ame des tyrans,
Peint les horreurs de l'esclavage,
Les tempêtes du cœur, les scenes du carnage,
De cent peuples armés les glaives menaçants,
Sous de nombreux fléaux les humains gémissants!
Et lui-même, effrayé, pâlit de son ouvrage.

Souvent pour ces mortels choisis
Les plus petits objets sont des traits de lumiere.
Par eux mille rapports tout-à-coup sont saisis.
Un seul point leur découvre une immense carriere.

C'est leur esprit qui voit, qui remplit tous les lieux.
Lui seul a tous les tons, et parle à tous les âges:
Sombre, léger, naïf, sublime, gracieux,
Il fait jouir du calme et trembler des orages,

Voltige sur les fleurs et plane vers les cieux.
    C'est l'aigle dont l'essor rapide
    Frappe l'Olympe radieux,
    Et qui, d'un regard intrépide,
Va fixer le soleil réfléchi dans ses yeux.
    C'est une colombe légere
Qui fait voler un char peint de riches couleurs,
    Parcourt les bosquets de Cithere,
Et promene Vénus sur des routes de fleurs.
Ou tel un rossignol, au milieu des ténèbres,
    Fait retentir ses chants funebres
    Dans le calme effrayant des bois.
De la nuit sur mes sens il accroît la puissance.
    Il gémit; sa touchante voix
Remplit la solitude et charme le silence.

Depuis que la pensée anime l'univers,
Le Génie étincelle et fermente sans cesse.
Des prodiges des cieux, de la terre et des mers,
    Il forme une immense richesse.
Ce trésor sous sa main s'éleve lentement.
Vingt siecles entassés le grossissent à peine.
    C'est là que la raison humaine
De ses travaux actifs vient puiser l'aliment.
Elle y boit à longs traits les sources de la vie,
Et par de longs efforts mûrit utilement
    Ces vérités dont le Génie
    Trouva le germe en un moment.
Du pouvoir du Génie, esclave que nous sommes!
Un seul homme a souvent fait penser tous les hommes.
Aristote, Descarte, et Leibnitz, et Newton,
    Ont maîtrisé par leur grand nom
    Le troupeau des esprits vulgaires.
Le monde est attiré dans leurs cours lumineux,
Et des peuples entiers, emportés dans leurs spheres,

Y roulent encore avec eux.
Si l'homme éprouve enfin le charme impérieux
Qui de son sein fécond fait jaillir la lumiere,
C'est alors qu'appelant sa force toute entiere,
L'homme invente, émule des Dieux.
Soudain à ses regards qu'un feu céleste anime,
Mille objets, tirés du chaos,
Remplissent la terre et les eaux;
Des êtres inconnus sortent du noir abîme,
Les cieux ont des astres nouveaux.
Je le vois forcer des barrieres,
Instruire et devancer les siecles à venir,
Chercher de nouvelles carrieres,
Les mesurer, les aplanir.

O Rameau! Dieu de l'harmonie!
Dans le bruit des cités et dans les champs déserts,
De tes sons mon ame est ravie.
Les cachots éternels par toi me sont ouverts.
J'entends mugir au loin les flammes dévorantes;
Dieux! que de victimes tremblantes
Hurlent sous ces voûtes ardentes!...
N'ajouterois-tu pas aux horreurs des enfers?
Du séjour affreux des supplices
Tu m'as transporté dans les cieux.
Que d'éclat, de grandeur, d'immortelles délices!
Quoi! tes accords victorieux
Résonnent dans l'Olympe, et l'ont surpris sans doute.
Rameau! le mortel qui t'écoute
Partage les plaisirs des Dieux.

Heureux qui, comme toi, sent une ardeur divine!
Il nous étonne sans efforts;
Il ne peut résister à de nobles transports:
Un Dieu le presse et le domine.
Où donc ce jeune Anglais va-t-il porter ses pas?

Il s'arrache du sein d'une mere attendrie,
Il abandonne sa patrie,
Et vole sur les mers à de lointains climats.
Il cherche des tombeaux, des temples, des portiques;
Ces monuments des arts enflamment ses esprits.
Il traverse à pas lents des ruines antiques,
Et s'éclaire par les débris.

Est-ce dans les cours, dans les villes,
Qu'un mortel généreux remplit ses grands desseins?
Captif au milieu des humains,
Les monts et les déserts sont pour lui plus fertiles.
Il lui faut des lieux hérissés;
Il s'arrête, il se plaît sur des roches affreuses
Où l'œil découvre au loin des forêts ténébreuses,
Des volcans, des torrents glacés,
Où de sombres objets, des beautés étrangeres,
Par le désordre et la grandeur,
Font penser son esprit et palpiter son cœur;
Où des lions ardents sortent de leurs repaires,
Tandis que des aigles charmés,
D'un vol dont frémit l'air, dans leurs serres sanglantes,
Portent aux aiglons affamés
Des dépouilles encor vivantes.
Le globe du soleil, et des remparts fumants,
Les montagnes du Nord, et les champs d'Italie,
Le sublime et le beau dans les lieux, dans les temps,
Voilà les maîtres du Génie.
Mais sur-tout il nourrit sa fiere activité
Chez ces peuples altiers, ennemis des couronnes,
Où, foulant à ses pieds les tyrans et leurs trônes,
Regne l'auguste liberté.

Lorsque l'ambition, l'intérêt et la haine
De notre sang versent les flots;

Lorsque le fanatisme agite ses flambeaux,
Que les poignards, les échafauds
Font de tout un empire une sanglante arene;
Qu'un peuple audacieux, fatigué de sa chaîne,
Brise un sceptre de fer par la main des bourreaux,
Ou sert un criminel qui l'abuse et l'entraîne;
Alors, du même choc poussés,
Parmi tant de malheurs, de talents et de crimes,
Fermentent les cœurs magnanimes;
Transmis à l'avenir par des peintres sublimes,
De hardis objets sont tracés.
Après des jours de sang, Corneille, ce grand homme,
Né sujet, des Romains respiroit la fierté.
Du second des Césars le siecle respecté
Naquit des orages de Rome.
Peut-être sans Cromwel Milton n'eût pas été.
Tout passe, tout s'éteint, hors les dons du Génie.
Ce globe est un champ vaste où triomphe la mort.
Les plus fiers conquérants ont terminé leur vie.
Le temps a consumé leur tombe et leur patrie.
Les états et les mers sont les jouets du sort.
Celui qu'un feu sacré dévore
Des Dieux partage les autels.
C'est un roi que son peuple adore,
Et dont les jours sont immortels.
J'entends la voix puissante et du Tasse et d'Homere,
A travers la nuit des tombeaux;
C'est elle qui féconde et forme leurs rivaux.
Paris doit être un jour une vaine poussière;
De la Fontaine et de Moliere,
Pour les derniers humains les jeux seront nouveaux.

O toi, dont l'ame active, aux grands objets nourrie,
Embrasse l'amitié, les arts et la patrie;
Que de fois je t'ai vu, tout rempli des leçons

Des Bossuets et des Miltons,
T'élancer avec eux dans leur course infinie!
Ah! tes honneurs seront les miens.
Ah! je sens par tes entretiens
L'accord trop peu connu des esprits et des ames.
Mes goûts se forment sur les tiens;
Oui, je pense avec toi, je brûle de tes flammes.

Quand tous les êtres de nos jours
Seront anéantis par un destin suprême,
Quand nous ne vivrons plus, et que nos cendres même
Des torrents de la mort auront suivi le cours,
Puis-je espérer qu'un peu de gloire
M'unisse encore à ta mémoire,
Qu'à l'aide de ton nom, et le mien et ces vers,
Par la tendre amitié consacrés au Génie,
Triomphent comme toi du temps et de l'envie,
Et soient chéris de l'univers?

II.

A M. LE BARON D'AIGUINES.

Sur les beautés de l'art et de la nature dans les campagnes.

O toi, que j'aime et que j'envie,
Toi, né pour les vertus, la gloire et le plaisir,
Sous le beau ciel de ma patrie,
Quels soins occupent ton loisir?
A la toilette de ces belles

Qui pourroit lire les Platons,
Comme les vers des Fontenelles;
Parles-tu maintenant de rouge et de dentelles;
Fais-tu, près d'un miroir, de sublimes sermons?
Dans ton antique solitude,
Epris des douceurs du repos,
Mêles-tu le plaisir des rustiques travaux
Aux nobles transports de l'étude?
Peut-être dans un beau vallon,
Méditant avec Locke ou le sage Adisson,
De l'esprit tu goûtes les charmes.
De quelques malheureux qui bénissent ton nom
Peut-être en ce moment ta main seche les larmes.
Moi, j'ai quitté tous ces festins,
Ces spectacles, ces bals; j'ai fui loin de la ville.
Pour une ame qui sent, les bois et les jardins
Sont un délicieux asile.
C'est Marly que j'habite: oui, je parcours des bois
Qu'a plantés ce Louis dont le nom nous enflamme.
La grandeur et le goût s'allioient dans son ame.
Je reconnois celui qui fit trembler les rois,
Et soupirer plus d'une femme.
Dieux! que d'objets toujours nouveaux!
Les pins touchent les cieux de leurs cimes sauvages.
Les tilleuls, les jeunes ormeaux
Courbent leurs dociles feuillages,
Forment des murs vivants, s'unissent en berceaux,
S'élevent en amphithéâtre;
A la verdure des rameaux
Les marbres animés ont mêlé leur albâtre.
Non loin d'une Vénus au séduisant regard,
A ce souris vainqueur qui mérita la pomme,
Le farouche Caton est armé du poignard
Dont périt avec lui la liberté de Rome.
Que de héros fameux dont je sens la grandeur,
Que de beautés pour qui je brûle!

Sur le front de Bellone éclate la fureur;
Flore badine auprès d'Hercule.
Mais l'eau sort en grondant d'un séjour souterrain,
Et, sous l'œil charmé des Naïades,
Vient baigner le gazon, et le marbre et l'airain,
Et se précipite en cascades.
Le soleil, qui se brise à travers les rameaux,
Colore des nappes liquides.
L'or des rayons se mêle à l'écume des eaux,
Et fait étinceler leurs diamants fluides.
Ailleurs, comme des traits perçants,
L'onde jaillit dans l'air, avec force élancée,
Va mouiller le sommet des arbres frémissants,
Se recourbe en ovale, et retombe en rosée
Dans les bassins retentissants.

Je vois la richesse et les graces;
J'applaudis à l'adresse, aux efforts des humains.
Les Colberts, les Condés, ont connu ces jardins.
Louis les habitoit; j'y marche sur ses traces.
Je peux jouir de ses travaux,
Sans l'éclat importun de sa grandeur suprême.
Je me plais à penser que sous un diadême
On ne sait pas jouir comme au sein du repos.

L'art étonne mes yeux par cent beautés magiques;
Mais faut-il admirer toujours?
J'aperçois à regret son faste et son secours.
Je m'arrête enchanté dans ces lieux magnifiques;
Mais je n'y veux point fixer mes jours.
L'ame veut être délassée.
Ici je retrouve les rois.
Je sens que sous leur main la nature est forcée.
Je me sens averti qu'ils me donnent des lois.
Tant d'uniformité m'ennuie.
Que de sueurs les ont baignés,

Ces arbres, sous leurs yeux placés en symmétrie,
En pyramide, en vase, en globe façonnés!
Des grands je plains les destinées.
Dans leurs pénibles jeux l'orgueil les suit encor.
Pour transporter dans l'air ces ondes enchaînées,
Ils ont tari des fleuves d'or.

C'est vous que j'aimerai, c'est vous que je préfere,
Vergers, fontaines, clairs ruisseaux,
Bois épais, verdoyants côteaux;
Vous n'éblouissez pas, mais vous savez me plaire.
Des sables mélangés l'ennuyeux coloris
Ne dépare point les vallées;
Je n'y mesure point des terres nivelées,
J'y foule des gazons fleuris,
Et ne m'attriste pas dans de longues allées.
Dans les champs naissent les beaux jours.
Jardins des rois, cédez à leurs beautés touchantes.
Jardins, vous ressemblez aux princesses des cours,
Orgueilleuses de mille atours,
D'or, de rubis, de fard tristement éclatantes.
Je cherche la volupté
Dans les bras d'une bergere
Qui ne songe point à plaire,
Qui, belle de sa beauté,
Danse et rit sur la fougere.

Que les simples appas d'un champêtre séjour
Emeuvent puissamment nos ames!
Le jeune homme, brûlant d'amour,
Y puise de nouvelles flammes.
D'une absence cruelle il sent moins les rigueurs.
Il trouve plus de pompe à l'aurore naissante,
De fraîcheur aux zéphirs, d'émail aux tendres fleurs.
Que dis-je? il croit voir son amante.
Il parcourt d'une main tremblante;

Il dévore des yeux ses attraits enchanteurs;
Il lit dans ses regards tout l'amour qu'elle inspire;
Il la conduit dans les forêts,
L'invite à s'arrêter sous un ombrage frais,
Y tombe à ses genoux, et l'entend qui soupire.
Si l'homme est accablé sous le poids des malheurs,
S'il pleure son ami, son epouse, son pere,
Une campagne solitaire
Réveille, et cependant console ses douleurs.
Il aime à s'écarter dans des retraites sombres.
Il y porte des pas errants.
Le silence des bois et l'épaisseur des ombres,
Du flambeau de la nuit les rayons expirants,
Des chênes abattus qu'ont brisés les orages,
Le bruit éloigné des torrents,
Un oiseau qui gémit au travers des feuillages,
Chaque objet l'intéresse et flatte son ennui.
Son cœur dans les plaisirs trouveroit moins de charmes.
Il s'arrête. Il se plaît à répandre des larmes.
Il place la nature entre le monde et lui.

Quels sont ces rapports invisibles
De mille objets divers l'un pour l'autre formés!
Quel est donc ce pouvoir des êtres insensibles
Sur tous les êtres animés?
Qui me dévoilera l'influence secrette
Des bois, des ruisseaux, d'un verger,
Sur l'ame active du poete,
Sur l'ame oisive du berger?
Enfants du Dieu de l'harmonie,
Amants de la nature, ô vous qui la chantez,
Vous ne l'observez pas dans le bruit des cités:
Ces prisons des humains sont celles du genie.
Vous fuyez dans les champs: l'imagination
Y déploie, y nourrit ses flammes invisibles.

C'est là que sous des traits aimables ou terribles
S'offre à vos yeux la Fiction.

Tantôt, jeune déesse, elle a le teint de Flore,
La beauté de Vénus à l'instant du réveil,
Toutes les graces de l'Aurore,
Et des yeux plus perçants que les traits du soleil.
Les couleurs de l'Iris composent sa couronne.
Sa robe éclate au loin de perles, de saphirs.
Un nuage d'or est son trône,
Et ses coursiers sont les zéphyrs.
Elle badine et rit sans cesse,
Par-tout sa main seme des fleurs,
Et sa baguette enchanteresse
Embellit les objets des plus vives couleurs.
Tantôt, c'est un géant dont l'aspect épouvante;
Il presse de son poids tout l'océan des airs.
Ses regards lancent les éclairs.
Du son de sa voix effrayante
Il ébranle la terre, et souleve les mers.
Il déchaîne les vents de leurs cavernes sombres.
Il vole sur un char d'airain.
Il fait gronder la foudre. Il ouvre de sa main
Et les palais des dieux et les cachots des ombres.

Plaisirs de la retraite! ô plaisirs des beaux-arts!
O que ne puis-je errer sur les pas de Virgile,
Lorsqu'il va reposer son ame et ses regards
Sur un séjour pur et tranquille?
Heureux de quitter Rome et la cour des Césars,
Il contemple de loin un fertile rivage,
L'or flottant des moissons, la pourpre des côteaux,
L'ombre qui s'épaissit sur les toits des hameaux,
Ou le soleil naissant que l'horizon partage.
Quand les feux du midi dessechent les ruisseaux,
Mollement étendu sous de riants berceaux,

Il goûte le frais du feuillage.
Quelquefois il sommeille au murmure des eaux.
Il entend, du fond d'un bocage,
Les mugissements des taureaux,
Les doux accords des chalumeaux,
Et les voix des bergers qui chantent sous l'ombrage.
Souvent au milieu de la nuit
Il n'a point fermé la paupiere.
Tout se tait; la lune poursuit
Dans les cieux étoilés sa brillante carriere.
Il voit ses paisibles clartés
Tomber en se jouant sur des lacs argentés,
Et former dans les bois, foiblement agités,
Un mélange mobile et d'ombre et de lumiere.
Il fixe tout pensif ces globes lumineux
Que dans l'ombre des nuits la nature déploie,
Ces mondes suspendus à la voûte des cieux,
Et frémit de respect, de surprise et de joie.
Mais si l'enthousiasme a subjugué ses sens,
Il court à travers les campagnes,
Franchit les bois et les montagnes,
S'assied sur des rocs menaçants,
A sa bouillante ardeur s'y livre sans mesure,
Porte des yeux étincelants
Sur le tableau de la nature.
Ce spectacle enchanteur excite ses transports.
Tout-à-coup il se leve, il vole dans la plaine,
Et là, frémissant, hors d'haleine,
Exhale son ivresse en célestes accords.

Une variété brillante
De la riche nature anime les tableaux.
Je vole à des climats nouveaux;
Quelle scene effroyable à mes yeux se présente!
Il s'égare sur des déserts,
Des fleuves, des forêts, et des cités lointaines,

De mousse et de gazon ces rochers sont couverts,
Ceux-là courbés en voûte, et d'autres entr'ouverts;
Quelques-uns ont roulé, vieillis par les hivers.
J'écoute le bruit sourd de ces eaux souterraines.
J'observe de ces monts l'auguste antiquité,
Leurs contours, leur immensité,
Les masses de glaçons qui couronnent leurs cimes;
Je mesure à loisir d'un œil épouvanté
La profondeur de ces abîmes.
Que ces antres obscurs plaisent à mes regards!
Ces chênes, ces cyprès confusément épars
Penchent leur tête altiere, et montrent leurs racines.
Un lierre tortueux embrasse leurs rameaux.
Ce lac est parsemé de joncs et de roseaux.
Plus loin, de jeunes arbrisseaux
S'élevent parmi des ruines,
Sous quelques toits de chaume on voit briller les feux
Qui dans l'horreur des nuits, sous ces objets funebres
Portent l'éclat d'un jour affreux,
Et font voir d'épaisses ténebres.
Un charme redoutable enchaîne ici mes pas.
Je m'étonne et frémis de trouver des appas
A des lieux tristes et sauvages.
Echappés au torrent des âges,
Ces lieux ont vu tomber des trônes, des états;
Ils périront un jour dans les débris du monde.
Ces gouffres à mes pieds me présentent la mort.
Mon ame, en méditant sa foiblesse et son sort,
S'enfonce par degrés dans une horreur profonde.
Je nourris dans mon sein un agréable effroi.
J'admire la nature et puissante et féconde.
Je sens dans ces déserts les hommes loin de moi.

Ah! c'est au bord de ces abîmes
Que Lucrece ou Buffon couleroient de beaux jours.
C'est ici que, perçant des mysteres sublimes,

Ils sauroient dédaigner et la gloire et les cours.
Quand les neiges éblouissantes
Couvrent au loin les champs glacés,
Qu'au sein des forêts gémissantes
Les cedres tombent fracassés;
Que les fleuves, cent fois poussés et repoussés,
Précipitent le cours de leurs eaux écumantes,
Que la fureur des vents sur les mers mugissantes
Emporte des vaisseaux les débris dispersés,
Et frappe de terreur les villes chancelantes,
Le sage, en ces affreux moments,
Contemple sans pâlir ces terribles images;
Il sait jouir, tranquille au milieu des ravages,
Du désordre des éléments.
Il sent l'ordre éternel au-dessus de nos têtes;
Il voit avec plaisir les horreurs des hivers,
Et l'équilibre heureux, soutien de l'univers,
Qui rend utiles les tempêtes.
Il veut saisir tous ces trésors
Que des siecles d'étude ont effleurés à peine,
Les nœuds de l'immuable chaîne
Qui lie et suspend tous les corps,
Tant de propriétés, d'especes, de ressorts.
Il embrasse, il parcourt l'immensité des choses,
Des sels, des eaux, des feux combine les rapports,
Discute les effets, approfondit les causes,
S'élance vers le Dieu de tant d'êtres divers,
Admire autant ses mains fécondes
Dans l'aile d'un insecte ou le sable des mers,
Que dans l'éclat des cieux et la foule des mondes.

Tu sais le prix de ces instants;
Tu goûtes ces plaisirs inconnus au vulgaire,
O mon ami! le don de plaire
N'énerve pas toujours les sublimes talents.
Je t'ai vu regarder d'un œil philosophique

Le superbe et sombre tableau
Tracé par la nature au pied de ton château.
Pour en peindre l'image effrayante et rustique,
D'Homere ou de Rembrant que n'ai-je le pinceau?
O souvenir mêlé de joie et de tristesse!
Parmi les fêtes et les jeux
Que poursuit dans Paris la riante jeunesse,
Je regrette les jours, si chers à tous les deux,
Qu'à l'envi remplissoient les arts et ta tendresse.
Dans ces jardins si beaux qui délassoient un roi,
Où Racine touchoit la lyre,
Je regrette ces lieux où mon ami respire,
Mon cœur y vole auprès de toi.

III.

A THEMIRE.

SUR L'ENNUI.

Toi, qui dans l'âge où l'on sait rire,
Goûtes les charmes du printemps,
Loin de Paris qui te desire,
Te voit-on, aimable Thémire,
Animer par des sons brillants
Le clavecin, l'orgue et la lyre;
Formes-tu ces divins accents
Dont l'accord me touche et m'enflamme,
Qui retentissent dans mon ame,
Lorsqu'ils ne charment plus mes sens?
Je ne puis te croire infidelle
Au Dieu des arts qui te chérit;

Tu sais cultiver ton esprit,
Quoique naïve, jeune et belle.
Je crois te voir, sous des berceaux
Que rafraîchit l'amant de Flore,
Ecouter le chant des oiseaux,
Ou contempler les feux nouveaux
Dont l'azur des cieux se colore.
Pour moi, j'éprouve les langueurs
D'un misanthrope qui s'ennuie;
A mes yeux couverts des vapeurs
De la sombre mélancolie,
La nature n'a point de fleurs.
Dans Paris je suis solitaire;
De Rameau les accords puissants,
La muse même de Voltaire,
Vive et folâtre en cheveux blancs,
Ne font qu'une atteinte légere
Et sur mon ame et sur mes sens.
Cependant, me créant des peines,
Vais-je quêter le froid accueil
Des protecteurs, des faux Mécenes,
Qui daigneroient m'offrir des chaînes,
Et me sourire avec orgueil?
Vil par nature ou par systême,
Vais-je enivrer d'un fade encens
Ce peuple qu'on nomme les grands,
Et par de pénibles accents
Etonner leur vanité même
Du long récit de leurs talents?
Vais-je dans des coupes vermeilles,
Boire un bon vin parmi des sots,
Les défrayer par de bons mots,
M'endormir dans leurs tristes veilles,
Et, peu fait pour un noble essor,
D'un Midas couché sur son or,
Caresser les longues oreilles?

Je hais le ton fier ou soumis,
Je dédaigne l'art des grimaces,
Je ne chante que mes amis,
Et ne fais point de dédicaces.
Du cœur de l'homme affreux vautour,
Ennui, quels seroient donc mes crimes?
Crains-tu de manquer de victimes?
Tant de rois composent ta cour!
Faut-il, hélas! que tu m'opprimes
Au sein des jeux et de l'amour?
Faut-il que ton souffle empoisonne
Les plaisirs de mes premiers ans?
Verrai-je les nuits de l'automne
Dans les beaux jours de mon printemps?
Ah! pour signaler ta puissance,
Cherches-tu de nombreux vassaux:
Je vois une recrue immense
Digne de suivre tes drapeaux.
Endors au sein de leur ivresse
Ces fous brillants, héros du jour,
Enfants vieillis par la mollesse,
Qui des travers de leur jeunesse
Amusent la ville et la cour,
Sont au-dessous d'une foiblesse,
Ont une Laïs pour maîtresse,
Et font un bail avec l'amour
Qui les avilit, les caresse,
Et qui les trompe tour-à-tour.
Assoupis ces menteurs célebres
Dans la chaire de vérité,
Ces faiseurs d'oraisons funebres,
Dont l'éloquente vanité
Des princes flatte la poussiere;
Saints prélats qui, chargés d'honneurs,
Parlent du néant des grandeurs,
Etalent d'augustes douleurs,

Et des cieux ouvrent la barriere
A des ames de grands seigneurs.
O Dieu puissant, place ton trône
Dans ce beau monde si vanté,
Où regne avec l'oisiveté
Une élégance monotone,
Un air poli, froid, concerté;
Où l'homme rampe aux pieds des belles,
Où, changeant de sexe pour elles,
Sans force et sans vivacité,
Il se lasse même à médire:
Où par l'esprit meurt la gaîté;
Où la jeunesse et la beauté
Bâillent dans l'effort du sourire.
Va couronner de tes pavots
Les lecteurs oisifs de gazettes,
Les pedants à doubles lunettes,
Les faux plaisants, les faux dévots,
La none au maintien séraphique,
La prude au modeste souris,
L'algébriste au front méthodique,
Le robin à l'air symmétrique,
Et même assez de beaux-esprits.
Mais sur-tout, la reconnoissance
Doit te parler pour les maris.
(Ennui chez eux a pris naissance.)
Qu'ils soient tes plus chers favoris!
Que dis-je? à de nouveaux supplices
Devrois-je inviter ton courroux?
Ah! tu n'as que trop parmi nous
Et de sujets et de complices.
C'est toi dont les sombres vapeurs,
Sous le nom de philosophie,
Ont enfanté ces novateurs
De qui la main appesantie
Desseche les brillantes fleurs

De la sublime poésie;
Qui, froids censeurs des fictions,
Glacent par des calculs arides
Le langage des passions;
Et qui, législateurs timides,
Mesurent le vol des Miltons
Avec le compas des Euclides.
Tu conduis le peuple chagrin
De ces modernes moralistes,
Subtils et secs anatomistes
Des plis nombreux du cœur humain;
Sages, dont la raison suprême
Défend au cœur de s'attendrir,
Qui pensent quand il faut sentir,
Font de la nature un problême,
M'enlevent jusqu'à l'amitié,
Parlent de tout avec pitié,
Et tristement du bonheur même.
Ta main défigure les traits
D'une muse ton ennemie.
Ennui, tu fais pleurer Thalie;
Son masque est chargé de cyprès:
C'est une bourgeoise ennoblie
Qui vient déclamer des regrets
Sur la scene de la folie,
Ou s'épuise en vagues portraits,
Sans peindre l'homme qu'elle oublie.
Jouant l'héroïsme et les pleurs,
Melpomene au langage épique
Se plaint aussi de tes rigueurs.
N'inspires-tu pas ces rimeurs
Qui, pleins d'un délire emphatique,
Dans un accès mélancolique
Prêtant leur ame à des Césars,
Offrent en vain à mes regards,
Glacés par leur ton léthargique,

Des feux, des poisons, des poignards,
Dans une parade tragique?
Sans doute, Ennui, tu t'en souviens ;
Tes langueurs couloient dans leurs veines ;
Tu leur dictas de longues scenes:
Leurs vers ne sont-ils pas les tiens?
En faveur de tant de soutiens,
Epargne-moi, je t'en conjure.
D'un philosophe ai-je l'allure?
Suis-je aussi sage qu'un Mentor?
Me trouverois-tu la figure
Ou d'un savant ou d'un Nestor?
Des préceptes de la vieillesse
Je fuis la morne austérité;
Je préfere à sa gravité
L'enjoûment, la légèreté,
Et les écarts de la jeunesse.
Partisan de la volupté,
Des arts, et de la liberté,
Dois-je connoître la tristesse?
Ennui, Thémire est ma déesse,
Et ma devise, la gaîté.

IV.

CONSEILS

A UNE JEUNE PERSONNE QUI ENTRE DANS LE MONDE.

Vous êtes dans l'âge de plaire,
Iris, vous touchez à quinze ans :
Le plaisir, d'une aile légere,

Vient faire briller sur vos sens
Un rayon de cette lumiere
Qui rend les jours intéressants.
Je vois une foule d'amants
Ouvrir la brillante carriere
Offerte à vos attraits naissants;
Je vois leurs regards caressants
Briguer l'honneur de vous soustraire
A cette importante chimere,
Qu'on nomme pudeur aux couvents.
Mais le moyen de leur complaire,
Si de vos charmes innocents
Vous ignorez quel usage on doit faire?
Laissez-moi donc guider vos pas encor tremblants:
De l'aurore qui vous éclaire
Je vais *tracer l'itinéraire.*

D'abord défaites-vous de ces grands yeux baissés,
Dont la timide retenue
Décele une fille ingénue:
Cela ne pique point assez.
On a des yeux pour être vue,
Non pour les tenir éclipsés
Sous une paupiere abattue.
Un jeune abbé vous lorgne; est-ce un mal pour rougir?
On vous le passeroit, Iris, à la bavette.
Quand on est un peu grandelette,
Rougir est d'un fade à périr.
Loin de vous dérober à la tendre lorgnette,
Cherchez en minaudant à fixer ce zéphyr
Qui tout en tapinois vous guette.
Feignez de rajuster le pli d'une manchette,
Pour montrer à ses yeux un bras fait à ravir,
Et, par distraction, de l'air d'une Nicette,
Laissez égarer un soupir.

Vous souriez comme une Grace,
Mais ce sourire est enfantin;
Point de finesse, de dessein;
La modestie en vous efface
La vivacité de l'instinct.
Je vous aimerois mieux ce petit air lutin
Qui contredit, réveille, agace,
Contre qui la pudeur mal-à-propos grimace;
Car, après tout, les choses vont leur train;
L'amant paroît, la pudeur embarrasse,
Et l'on s'en défait à la fin.
Au surplus, dites-moi, d'où tenez-vous ce teint?
Savez-vous que cela me passe,
De trouver un minois de rose et de jasmin
Dès les six heures du matin?
Que voulez-vous donc que l'on fasse
De la céruse et du carmin?
Mais c'est votre fureur d'être trop naturelle.
Vous ne connoissez pas tout le piquant de l'art:
Croyez-moi, consultez une glace fidelle,
Donnez à vos appas une couleur nouvelle;
Qu'une mouche, mise au hasard
Près de votre œil, se montre en sentinelle.
La, convenez que pour être plus belle
La nature a besoin de fard.
Je ris, quand j'apperçois dans vos mains Labruyere,
Quand je vous vois avec un Fénélon,
Un Bossuet, un Massillon.
Hé! vous voilà tout-à-fait singuliere;
Vous voulez donc faire quelque sermon?
Ignorez-vous qu'en nos romans modernes
On puise plus de sentiments
Que dans ces doctes balivernes,
Où l'on ne voit que le bon sens
Fait pour ennuyer à quinze ans.
C'est là qu'un cœur simple et novice,

Sent développer ses desirs,
Sur la délicieuse esquisse
D'un tableau crayonné par la main des plaisirs.
C'est là qu'un coloris aimable
Sait, sous une couche de fleurs,
Gazer l'indécence des mœurs,
Et rendre la vertu traitable.
Souvent chez nos docteurs le monde est peint en laid;
Au lieu qu'en nos romans, d'un ton plus agréable,
La douce volupté brille dans son portrait.
Peut-être aussi sans moi vous aviez la marotte
De penser bonnement à Dieu;
Vous voulez donc afficher la dévote?
Vous passerez pour une sotte,
Réduite à fréquenter le vicaire du lieu.
Affectez d'être un peu plus philosophe:
Du bel esprit prenez l'essor,
Il en est tant de votre étoffe
Qui n'ont pas dans les yeux d'argument aussi fort,
Pour nous prouver que la morale a tort.
Et puis seriez-vous assez bonne
D'avoir peur de jaser à votre âge en oison
Sur tant de bons ecrits, fondés par la Sorbonne,
Ou condamnés par la raison?
Ce servile respect n'arrête plus personne.
On écrit et l'on parle aujourd'hui sans façon:
La liberté donne le ton;
Qu'importe que l'on déraisonne,
Pourvu que l'on se fasse un nom!

Si l'on en croit encor madame votre mere,
Vous n'avez qu'un seul caractere.
L'insipide Doris en a bien tout autant.
Sachez que le moyen de plaire
Est d'être inégale, légere,
De varier à chaque instant

Ce que l'on pense, ce qu'on sent.
Dans l'uniformité on languit, l'on s'enterre:
Se ressembler est un tourment:
Regardez la nature entiere;
Diversité fait tout son agrément.
Sans cet éternel changement
Qui regne sous notre hémisphere,
Qui voudroit habiter la terre?
Les froids ennuis en seroient l'élément:
On n'y respireroit qu'un poison somnifere;
Dans l'indolence et la misere,
On végéteroit tristement,
Et l'on ne s'uniroit avec une bergere
Que par instinct, et non par sentiment.
Laissez à la femme à ménage
Un air modeste, un caractere uni;
Elle est faite pour être sage;
Mais pour vous, le caprice est bien mieux de votre âge.
Songez qu'il est le charme et la fleur de l'esprit;
Qu'une belle s'en embellit.
Sans les grelots de la Folie.
Rien en effet d'amusant dans la vie;
Le plaisir même s'y flétrit.

Pour vous faire une cour brillante,
Soyez donc vive, inconséquente;
Annoncez des prétentions,
Effleurez des tentations:
Car une fille un peu prudente,
Doit, depuis quinze ans jusqu'à trente,
Avoir son cours de passions.

Quand on vous parle, un rien vous effarouche;
Vous-même vous tremblez de risquer le propos;
Apprenez qu'une belle bouche
Met de l'esprit à tous ses mots.

Tout écouter sans paroître l'entendre,
Juger de tout sans le comprendre;
Avoir des vapeurs, du jargon;
Rire ou bâiller par contenance,
Dans le public jouer la résistance,
Etre en secret comme un mouton;
De nos mœurs voilà la science
Et l'étiquette du bon ton.

En vain le scrupule incommode
D'antiques préjugés nous retrace l'erreur:
En dépit de ce froid censeur,
Ne faut-il pas qu'on s'accommode
Aux tendres foiblesses du cœur?
Un travers ne l'est plus quand on est à la mode.

Gardez-vous bien encor de ces vertus d'éclat
Qui ridiculisent le monde:
Avec un mérite si plat,
Dans un ennuyeux célibat,
Il est très dangereux que l'on ne se morfonde.
La sagesse jadis pouvoit être un état
Dont ne rougissoit point un mérite suprême;
Mais dans ce siecle délicat,
Pour plaire il faut masquer jusqu'à la vertu même.
Enfin, pour completter ces importants avis,
Devenez petite-maîtresse,
Modelez-vous sur nos marquis;
Badinez la raison, des sens flattez l'ivresse:
Sur un trône entouré des Amours et des Ris,
Donnez des lois à la mollesse.
Quel triomphe pour mon Iris!
J'en aurai fait une déesse.

Si j'ai tenté d'égayer ce tableau
Par le moyen de l'ironie;

Dans les couleurs de la Folie
Si l'on m'a vu detremper mon pinceau,
Ai-je à craindre que l'on oublie
Que montrer le vice tout nu
C'est par contraste encenser la vertu ?

V.

A UN AMANT TRAHI.

Le temps affaisse les montagnes ;
Le temps change le lit des mers ;
Les saisons changent les campagnes ;
Les siecles changent l'univers ;
Les temples et les palais tombent ;
Les empires même succombent ;
Et monsieur mon frere prétend
Qu'un cœur de femme soit constant :
On le trahit, il s'en étonne.
Où mon frere a-t-il donc vécu ?
Pauvre Crispin, ignorois-tu
Que toute Lisette est friponne ?
Jeune, Français, guerrier, charmant,
Peux-tu m'écrire une élégie ?
Toi jaloux ! mais quelle folie ?
L'amour est-il un sacrement ?
Exigeois-tu que l'infidelle
N'eût jamais de robe nouvelle,
Ne respirât qu'au même lieu,
Lût sans cesse le même livre,
Jouât sans cesse au même jeu ?..

Mon très cher frere, apprends à vivre :
Tu l'adorois, je le conçois;
Et je l'adorerois de même;
Mais faut-il n'aimer que pour soi :
Il faut aimer pour ce qu'on aime.
Or, de l'amour faire une loi,
Dire aux femmes d'être fidelles,
Est-ce les adorer, dis-moi,
Ou régner en tyran sur elles?
L'amour inspireroit l'effroi,
Il feroit fuir toutes nos belles.
Te le peins-tu, ce dieu frippon,
Dans ses yeux portant la menace,
Et sous un casque de dragon,
Ayant ta fierté, ton audace?
Ce dieu folâtre est un enfant :
Toujours paré de fleurs nouvelles,
Son air est doux, son œil riant;
Il court le monde en se jouant;
Il a sur-tout, il a des ailes.
Heureux qui vole comme lui!
On a besoin d'ailes en France.
La triste chose que l'ennui!
Et que d'ennui dans la constance!
Elle ressemble à l'eau qui dort
Dans un bassin qui la resserre;
Rien ne fleurit, tout semble mort
Autour de cette eau solitaire.
Mais ce ruisseau qui, dans son cours,
Joue autour des fleurs qu'il arrose,
Qui s'égare en mille détours,
Vers la jonquille ou vers la rose
Jamais deux fois ne se repose,
Bondit, gazouille, fuit toujours;
Ce ruisseau brillant et volage
D'une femme dans ses beaux jours

Te peint la séduisante image.
Toutes suivent les mêmes lois;
Fille ou femme, reine ou bergère,
Toutes s'accordent à-la-fois
Pour nous trahir et pour nous plaire :
Trahissons-les à notre tour :
Oui, je n'y sais que la vengeance;
La vengeance vaut bien l'amour.
Ton sort est heureux, quand j'y pense;
Tu peux enfin à d'autres cœurs
Porter ce cœur rempli de flammes;
Voltige aussi de fleurs en fleurs;
Aime, trompe toutes les femmes.
Ah! tu te gâtes dans ces lieux
Où Pétrarque touchoit la lyre,
Où Laure avoit de si beaux yeux :
Dans ce sejour délicieux
L'ombre de ces amants respire.
Sous notre ciel chéri des Dieux
Le cœur s'attendrit et soupire.
Va, fuis ces bords contagieux;
Vole au séjour des parodies.
Mœurs de Paris! aimables mœurs!
On y guérit de mille erreurs :
Tu verrois de bonnes noirceurs
Par les amants même applaudies;
Des époux trompés et trompeurs;
Point de larmes, point de fureurs,
Mais de charmantes perfidies :
On joue à l'infidélité,
On plait, on quitte, on est quitté.
Certains amours n'ont qu'une aurore,
Les plus âgés n'ont pas un mois;
Et parmi des fous qu'on adore,
Parmi les plus fripons minois,
On se retrouve quelquefois,

On se prend, on se quitte encore.
Ou bien, au lieu de t'affliger,
De te plaindre et de voyager
Pour le caprice d'une belle,
Des défauts de ton infidelle
Occupe-toi, c'est te venger.
Le calcul n'est pas difficile,
Quoiqu'assez long; n'en passe aucun:
Long-temps elle n'en eut pas un,
Aujourd'hui l'ingrate en a mille;
Et ne crains pas d'exagérer:
Tourne en défauts ses grâces même.
Elle sait se faire adorer:
Dis qu'elle ignore comme on aime;
La gaîté brille dans ses yeux:
Ils ne peignent point la tendresse;
Son esprit amuse, intéresse:
Ah! le sentiment vaut bien mieux.
Mais ne dis point: mon cœur l'abhorre,
Je lui permets de me trahir.
Garde-toi bien de la haïr;
Haïr, c'est adorer encore.
Ose en parler sans t'émouvoir;
Souvent même ose la revoir;
Montre à ses yeux une ame forte;
Sur-tout sans t'en apercevoir
Passe deux fois devant sa porte.
Réfléchis: la fidélité,
Vertu pour ton cœur fanatique,
Seroit un vice politique,
Mortel pour la société.
Qu'à ton gré ce sexe volage
Se corrige, aime constamment;
Que l'amour devienne un ménage;
Qu'une femme n'ait qu'un amant:
Qu'arrive-t-il? plus de folie;

Adieu cette coquetterie,
Charme de tant de cœurs trompés;
Adieu nos cercles, nos soupés,
Dont elle étoit l'ame et la vie.
Bientôt, hélas! moins de bijoux,
Moins de parure et d'élégance:
Avec nos modes et nos goûts
Nos arts tombent en décadence;
L'Europe ne vient plus à nous;
L'or ne circule plus en France:
L'état n'est plus. Juge combien
Ton beau systême est salutaire:
Abjure, mauvais citoyen,
Abjure vîte, ou cache bien
Que j'ai l'honneur d'être ton frere.

VI.

LE DÉCLIN DE LA JEUNESSE.

A M. BORÉLI.

Toi qui ne perds pas un instant
Pour tes amis et pour toi-même,
Toi que je respecte et que j'aime,
Eh bien! que fais-tu maintenant?
Non loin de notre ville antique,
Près de la mer, acheves-tu
Ce château, ce louvre rustique
Que doit habiter la vertu?
Dis-moi, philosophe champêtre,

Alignes-tu pour ton plaisir,
Et pour le mien aussi peut-être,
Des arbres que ton œil voit naître,
Mais que d'autres verront mourir?
Déja sans doute, à leur ombrage,
Tu crois goûter quelque repos;
Tu vois sous un ciel sans nuage
S'élancer leurs jeunes rameaux,
Et la cime de leur feuillage
Pour toi s'arrondir en berceaux.
Qui sait si de plus doux tableaux
N'amusent pas ta rêverie?
Peut-être vois-tu des marmots
Auprès d'une épouse chérie,
(Car, quoique sage, on se marie)
Errer sur tes gazons nouveaux,
Fouler tes fleurs et ta prairie,
Et croître avec tes arbrisseaux.
Ainsi d'une double existence
Tu te plais à t'entretenir;
Tu sais jouir par l'espérance,
Tu sais vivre dans l'avenir.
Pour moi qu'une si douce attente
Ne berce point, qui vis en paix,
Qui ne forme point de projets,
Moi qui ne bâtis, ni ne plante,
A qui dans leurs jeux caressants
Jamais un groupe heureux d'enfants
Ne donnera le nom de pere;
Moi qui sais peu comme on espere,
De tout, hélas! presque lassé,
Sur l'avenir je suis glacé.
Le présent ne m'importe guere;
Je ne vis que dans le passé.
Premiers objets, premiere ivresse,
Fraîcheur brillante du plaisir!

J'ai besoin, pour vous ressaisir,
De reculer vers ma jeunesse.
Ami, quand les objets divers,
Frappant nos yeux à peine ouverts,
Viennent éveiller la pensée,
La main d'une riante fée
Enchante pour nous l'univers.
Grace à son heureuse magie!
Tout vit, tout plaît, tout rit alors,
Et la séduisante folie,
L'amour à nos premiers transports
Offrant la coupe de la vie,
Verse la douceur sur ses bords.
Eh quoi! sitôt faut-il se plaindre?
Quoi! mes beaux jours sont-ils passés?
A peine ils étoient commencés:
Sont-ils déja prêts à s'éteindre?
Je ne veux pas, en m'effrayant,
Te calomnier ma jeunesse;
A mes côtés l'enchanteresse
Se tient encore en souriant;
Pour un moment elle s'arrête:
Mais, le dirai-je? je la vois
Qui déja détourne la tête,
Et veut s'échapper loin de moi.
Que nos differentes années
Ont un partage différent!
Eh! qui de nous n'en est garant?
Qui n'a quatre ou cinq destinées?
De quinze à vingt tout est erreur;
Tout est plaisir de vingt à trente:
A trente on parle du bonheur,
On en désespere à quarante.
Le Temps, dans ses mobiles mains,
Tient la balance de la vie;
Sous un poids qui toujours varie

Il fait flotter les deux bassins;
Dans l'un est la triste sagesse,
Et dans l'autre le doux plaisir.
Au gré du Temps, non du desir,
Quand l'un s'éleve, l'autre baisse.
Hélas! je touche à la saison
Où le plaisir monte et s'envole,
Et le bassin de ma raison
Acquiert un poids qui me désole.
Comme j'adorois la beauté!
Comme ce sexe si flatté,
Qui nous tourmente et nous console,
Tournoit ma tête! que d'amour!
Pétri des feux de la Provence,
Je pétillois d'impatience;
Mon cœur brûloit vingt fois le jour.
Dieux! que les femmes étoient belles!
Je méprisois ces gens glacés,
Ces ames froides et cruelles
Qui venoient de propos sensés
M'étourdir, parler d'infidelles;
Dont le méthodique desir
Savoit et juger et choisir,
Et qui trouvoient, le beau plaisir!
Quelques défauts à l'une d'elles.
Le temps est bien changé pour moi:
(La confidence m'humilie,
Et je ne la ferai qu'à toi;)
J'en soupçonne à la plus jolie.
Je suis bien plus à plaindre, hélas!
J'ai découvert, et j'en enrage,
Que toutes n'ont pas le même âge,
Et que le temps qui nous ravage
A pris aussi sur leurs appas.
Divinités, Graces mortelles,
Ah! je suis toujours à vos pieds:

Mais, pardon, pour me sembler belles,
Il faudra que vous le soyez.
Et les hommes!.. en conscience,
Pour être encor trompé sur eux,
Je me prête, et fais de mon mieux.
Je voudrois, dans ma vieille enfance,
Croire toujours à leur candeur,
Toujours croire à leur bienfaisance,
Croire sur-tout à leur honneur.
Mais le puis-je? Ils ont la fureur,
Ils ont la malheureuse adresse
De m'avertir de leur foiblesse,
Et de m'arracher mon erreur.
Passe encor pour les ridicules!
Je n'en suis pas trop mécontent,
Et je n'ai point de sots scrupules;
On peut s'y faire; on en voit tant!
Les vices, j'y croyois à peine,
Et sais enfin les redouter:
Mais, vivant chez l'espece humaine,
Je vois qu'il faut les supporter
Comme la fievre ou la migraine.
Mais tant de sages méconnus!
Tant de vertus, presque inutiles!
Mais des talents rendus stériles,
Et des talents joints aux vertus!..
Ami, lorsqu'au sein des richesses
Que tu me fais presque envier,
Je vois ta main multiplier
Ces dons secrets et ces largesses
Que tu te hâtes d'oublier;
Quand je me rappelle ce frère,
Comme toi bienfaiteur du mien,
Comme toi l'ami, le soutien
De l'infortune qui t'est chere,
Et que je vous vois relégués

Dans un coin obscur de la France,
Loin de ces grands emplois brigués
Par le crédit et l'opulence,
A la bassesse prodigués ;
Je perds alors mon stoïcisme;
Alors j'ai des accès d'humeur :
Malgré Candide et son docteur,
Je ne puis croire à l'optimisme.
C'en est donc fait, je ne suis plus
Au pays des douces chimeres ;
Peut-être ai-je acquis des lumieres :
Mais que de plaisirs j'ai perdus !
Il ne faut pas que je me flatte :
Les plaisirs même de l'esprit,
Plaisirs d'une ame délicate,
Un goût sévere me les gâte,
Un goût importun les flétrit.
Dans nos cercles de gens aimables,
Et quelquefois de gens d'esprit,
Je vois des juges très capables
Dont rarement l'orgueil sourit,
Troupe qui, de louange avare,
Est toujours prompte à censurer;
D'une sagacité si rare,
Qu'ils se dispensent d'admirer;
Se croyant le coup-d'œil d'Horace,
Le tact de Pope; ames de glace,
Mais esprits fins, et qui sur-tout,
S'il faut compromettre leur goût
A donner un demi-suffrage,
N'ont pas du moins un pareil tort
Sans la précaution très sage
De s'informer si l'homme est mort.
En sont-ils plus heureux? j'en doute.
Eh bien! peut-être me voilà.
Je n'en suis point tout-à-fait là,

Mais je crains d'être sur la route.
Mon goût s'épure tristement :
On ne me plaît pas aisément.
Ici je veux du sentiment,
Ailleurs je veux de l'harmonie,
Là, plus de nerf, de mouvement,
Là, moins d'écarts, là, du génie ;
Enfin, ami, j'ai quelquefois
Pour mes écrits, quoique poëte,
Une sévérité secrete ;
Et c'est la pousser loin, je crois.
Las du monde que j'apprécie,
De ce qu'on nomme amusement,
Je voudrois lire : un bâillement
Vient m'avertir que je m'ennuie.
Plus de piquante nouveauté ;
Tout est dit, tout est répété ;
Le plaisir s'use pour les ames,
Il s'use encor pour les esprits :
Il vient un temps, même à Paris,
Où l'on a lu tous les écrits,
Où l'on a vu toutes les femmes.
O souvenirs ! tableaux riants,
Qui reproduisez dans vos songes
Ce qui n'est plus ! heureux mensonges !
Ah ! rendez-moi mes dix-huit ans ;
Rendez-moi la premiere fête
Qui m'inspira mes premiers vers ;
Le charme des premiers concerts
Pour des soupers à vingt couverts ;
Mes premiers soupers tête-à-tête ;
Tant de moments presque effacés :
Des ris, au lieu d'un froid sourire,
Et mes tourments, et mon délire,
Et tous les pleurs que j'ai versés.
Ami, lorsque dans ta retraite,

Entre les arts et l'amitié,
Couloient des jours que je regrette,
Heureux d'être ailleurs oublié,
J'errois souvent sur ce rivage
Que blanchit l'écume des mers.
Je parcourois des bords déserts,
J'écoutois le calme ou l'orage.
Là!, disois-je, à travers les eaux,
Des Grecs, pour fonder ma patrie,
Vinrent du fond de l'Ionie
Fixer l'ancre de leurs vaisseaux.
Ici, ce peuple redoutable,
Ces fiers Romains ont respiré;
Ici Milon a soupiré;
César fouloit ce même sable.
De ces grands noms, de ces héros,
J'occupois mon ame attendrie,
Et cependant le bruit des flots
Interrompoit ma rêverie.
Bientôt je détournois les yeux
Vers ta solitude paisible;
J'allois à toi : pour être mieux
J'avois besoin d'un cœur sensible.
Nous causions de sujets divers,
Et des vertus et des travers,
Peu des vains martyrs de la gloire,
Peu de romans qu'on nomme histoire,
Beaucoup des arts, trop de mes vers,
Trop de ces femmes adorées;
Et je passois, je m'en souviens,
Dans le plus doux des entretiens,
La plus heureuse des soirées.

VII.

A MADAME DU BOCCAGE.

Sur l'influence des femmes sur les mœurs.

Loin de ces villes musulmanes
Où le beau sexe infortuné,
A la sagesse condamné,
Gémit sous des tyrans profanes,
Il est sur des bords plus heureux
Une ville immense et polie,
Séjour des beaux arts et des jeux,
Ouvrage bizarre et pompeux
De Minerve et de la Folie.
C'est là qu'arbitre souverain,
Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin
Décider le sort incertain
D'un monde dont il est l'idole,
Et gouverner le genre humain.
O toi, qu'on redoute et qu'on aime,
Beauté! l'éclat du diadême
Cede à l'éclat de tes attraits.
Les rois ont un pouvoir suprême :
O beauté! tu n'as que toi-même ;
Les rois sont tes premiers sujets.
Des rubans forment sa couronne,
Des sophas lui servent de trône ;
Elle a pour sceptre un éventail,

Pour trésor son cœur et ses charmes,
Pour faste des magots d'émail,
Et des regards pour seules armes.
Ces fiers vengeurs de nos états,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide,
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent, pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractere
Aux caprices de la beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone,
Venus à leurs derniers moments,
Ils feignent des empressements
Même au-delà de leur automne;
Ils adoucissent leur regard
A travers leurs doubles lunettes,
Applaudissent des ariettes,
Et pour Chaulieu quittant Folard,
Changés en héros de toilettes,
Ils expirent sous l'étendard
Et des prudes et des coquettes.
Nos magistrats impérieux,
De qui les ames peu communes
Partageant le pouvoir des Dieux,
Reglent d'un ton sentencieux
Et nos destins et nos fortunes;
Ces sénateurs facétieux
Mêlent, pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du code
Les propos fins, les jolis traits,

Et le ton léger de la mode,
Au ton empesé des arrêts.
Aux dames, par eux encensées,
Ils offrent les tributs flatteurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelacées
De leurs cheveux longs et flottants,
Et de leurs phrases compassées
Les insipides agréments,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger, mais occupé,
Ils vont, ils parlent en cadence,
Ils plaisantent à l'audience,
Ils opinent dans un soupé.
Que dis-je? un Crésus imbécille,
Qui ne sait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel somptueux,
De ses grands laquais dédaigneux,
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux,
Ne daigne point toucher la terre;
Ce dieu des avides mortels
Descend de ses riches autels:
Il s'empresse à soumettre aux belles,
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'a vernissés Martin,
Ses gros galons et ses dentelles,
Les bijoux qu'étale sa main,
Ses précieuses bagatelles,
Ses architectes, ses brodeurs,
Son faste, ses fausses grandeurs,
Toutes ses risibles hauteurs,
Ses amis que son or éveille,
Les dédicaces des auteurs,
Et ses ancêtres de la veille.
Ainsi, maître absolu des cœurs

Le beau sexe, avec un sourire,
Commande tout ce qu'il desire;
Par des danses, des chants vainqueurs,
Par des caprices séducteurs,
Il sait régler, il sait proscrire
Les modes, les goûts et les mœurs;
Pour des lois donne des erreurs,
N'aime, ne répand que les fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole et le faux,
Reçoit l'encens des madrigaux,
Et soumet tout à son empire,
Les grands, les sages et les sots.
Mais je vois des maisons riantes,
Temples de ces divinités;
Que leurs douces voix sont puissantes!
On vole aux ordres respectés
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or qui le cede à la peinture,
Une élégante architecture,
Arrêtent mes premiers regards.
Plus loin, sur la toile docile,
Dans un salon voluptueux,
De *Boucher* le pinceau facile
A des amours tracé les jeux;
De la moire l'onde incertaine,
Les riches tapis des Persans,
Les marbres et la porcelaine,
Décorent ces appartements;
Et le crystal poli des glaces
Des belles répete les graces
Et l'éclat de mille ornements.
Tout respire ici l'abondance,
La parure, le doux loisir.
Ah! sans doute on ne voit qu'en France

Les dieux du goût et du plaisir
Amis du dieu de l'opulence.
L'espoir de la félicité,
A l'aspect de tant de merveilles,
A saisi mon cœur enchanté :
J'ouvre les yeux et les oreilles.
Observer l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractere;
Applaudir un joli sermon,
Et réformer le ministere;
Rire d'un projet salutaire,
Et s'occuper d'une chanson;
Immoler les mœurs aux manieres,
Et le bon-sens à de bons mots;
Dire gravement des miseres,
Et plaisanter sur des fléaux;
Siffler l'air simple d'un héros,
Et chérir les têtes légeres;
Se flétrir dans la volupté,
S'ennuyer d'un air de gaîté,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie;
Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie;
Généreux sans humanité;
Sans être aimé, se voir goûté;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par desir d'être flatté;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté,
Plus souvent par coquetterie;
Quitter Cléon par fantaisie,
Aimer un duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie :
Tel est ce monde tant fêté;
Telle est la bonne compagnie.
Quoi! faut-il chercher le bonheur

Sans cesse éloigné de nous-même,
Ignorer le plaisir extrême
De s'éclairer, d'avoir un cœur?
Quoi! sur le théâtre bizarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un sage aimable est-il si rare?
Et l'art, le don de l'agrément,
Ce don futile, mais charmant,
Du Français premier apanage,
Seroit-il l'unique avantage
D'un sexe enchanteur et puissant?
Non : Paris voit une mortelle
Simple par goût, belle sans fard,
Fine sans air, vive sans art,
Et toujours égale et nouvelle.
Comme Vénus elle sourit,
Comme l'Amour elle nous blesse :
De Minerve elle a tout l'esprit,
Hélas! et toute la sagesse.
Mais elle unit à des appas
Une ame sensible et sublime,
L'art difficile de la rime
Aux traits saillants ou délicats.
C'est elle dont la voix touchante
A fait retentir sur nos bords
Les sons nombreux, les fiers accords
De ce Milton que l'Anglais vante;
Elle qui, dans de nouveaux airs,
A chanté, rivale d'Homere,
Ce Génois, ce vainqueur des mers,
Qui, d'un vaste et riche hémisphere,
Agrandit pour nous l'univers.
Aussi dans les champs d'Italie,
Pour le chantre de son héros,
Gênes, des lauriers de Délos,
Mêlés aux myrtes d'Idalie,

A formé des festons nouveaux;
A son aspect, des cardinaux
L'ame altiere s'est adoucie;
Enfin le pape l'a bénie.
Mais vingt siecles auparavant
Le doux Tibulle, en la voyant,
Eût, je pense, alarmé Délie;
Virgile eût mieux peint Lavinie,
Et son Auguste assurément
N'eût jamais couronné Livie.
Chere aux savants, chere à Cypris,
Illustre et belle Du Boccage,
L'honneur et l'amour de Paris,
Jouissez du plus beau partage;
Goûtez la gloire au sein des ris.
Les grands poëtes et les belles
De l'envie excitent les cris.
Vous étonnez les beaux esprits,
Vous faites mille amants fideles;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre sexe qui vous envie,
En faveur de votre génie,
Pardonne vos charmes brillants;
Tandis qu'en faveur de ces charmes,
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talents.

VIII.

SUR L'AMITIÉ DES FEMMES.

NON, vous dis-je, mademoiselle,
Non, je ne change pas d'avis.
A-t-on le malheur d'être belle,
Il faut renoncer aux amis.
Sexe adoré qui nous occupes,
En amour nous sommes tes dupes;
Mais l'être encore en amitié,
Oh! ce seroit trop de moitié.
Belle Ninon, il a peut-être
L'art de tromper bien finement:
Quoique perfide, il est charmant.
Est-il ami; sans compliment,
Il ne l'est point, ni ne peut l'être.
En doutez-vous? faut-il prouver?
Du vieux temps perçons les ténebres:
Je cherche à vos beautés célebres
Des amis, et n'en puis trouver.
Je sais bien qu'Omphale eut Alcide;
Sapho, Phaon; Julie, Ovide;
Qu'Hélene brûla pour Pâris;
Que Renaud fut goûté d'Armide;
Que Vénus eut Mars, Adonis,
Et cætera. Ce qui m'attriste,
C'est que je vois dans cette liste
Beaucoup d'amants, et point d'amis.
D'une autre part les belles ames

De Castor, de Pirithoüs,
Et de Pylade et de Nisus,
De l'amitié sentoient les flammes;
Oui; mais parmi ces noms connus
Je ne vois point de nom de femmes.
Haïssez-moi si je vous mens.
L'amitié veut des sacrifices:
Vous autres, dans vos bons caprices,
Vous n'en faites qu'à vos amants:
L'amitié veut des confidences:
Et, si j'en crois nos médisances,
Nous devons craindre vos caquets;
Vos cœurs, peu semblables aux nôtres,
Ne sont pas, dit-on, fort discrets:
Vous gardez très bien vos secrets,
Mais pas aussi bien ceux des autres.
Enfin l'amitié veut des soins;
Et, lorsqu'on est jeune et jolie,
Où les placer? Tant de besoins!
Tant de plaisirs!... Voyez Julie,
Voyez Eglé, Flore, Célie:
Quand le soleil a fait le tour
De la moitié de l'hémisphere,
On ouvre une longue paupiere;
On tire un cordon, il est jour.
D'abord billet doux et lecture:
Il en est un dont l'écriture
Est reconnue, et qu'on relit.
Prompte réponse faite au lit.
On court à sa glace, on sourit;
Puis le café, puis la toilette,
Quelques visites du matin:
Un colonel, un médecin,
Un jeune abbé. Sur quelque emplette,
Et sur ses yeux, et sur son teint,
On les consulte. L'heure sonne;

Il faut voler à l'opéra :
Il le faut : Arnoud chantera.
On cause, on rit, Moreau détonne ;
On dit : mais Guimard n'est pas mal ;
J'attends Vestris à la chaconne :
Quelle jambe a ce d'Auberval !
Vient le souper. Très grande chere,
Très jolis vins ; il faut y plaire ;
Il faut paroître tour-à-tour
Sensible, folâtre, ingénue ;
Des mots que chacun s'attribue,
Des souris agaçant l'amour,
Et des regards qu'on distribue
Aux élégants qui font leur cour :
Enfin le wisk.... mais les bougies
Baissent déja ; plus de parties,
Et chacun sort. Monsieur un tel,
Par la plus étrange aventure,
N'a ni ses gens, ni sa voiture.
Attendre seul est trop cruel :
Aussi Madame, très honnête,
Pour charmer cet ennui mortel,
Veut bien rester en tête-à-tête.
Lisette rentre.... une heure après.
On va reprendre un teint plus frais ;
On se couche, en grondant ses femmes.
Voilà le jour bien employé !
Dans tout cela, pardon, mesdames,
Je n'ai rien vu pour l'amitié.
  Belle Ninon, quelle existence !
Ce n'est pas tout-à-fait ainsi
Que vos jours coulent en Provence :
Mais pour l'amitié, quand j'y pense,
Avez-vous plus de temps qu'ici ?
Après tout, ce plaisir du sage
Trop tôt peut-être aura son tour ;

Consolez-vous : dans le bel âge,
L'amitié ne vaut point l'amour.
Eh ! croyez-moi : soyez moins belle,
Cachez ces roses et ces lis,
Cette bouche au tendre souris,
Ces yeux où l'esprit étincelle,
Si vous voulez, Ninon cruelle,
N'avoir jamais que des amis.
Mais je me prête à vos chimeres ;
Je suis votre ami, je le veux.
Que nous nous abusions tous deux!
Cette amitié ne dure gueres :
Il n'est point d'homme apparemment
Assez heureux dans ma patrie
Pour être jamais votre amant;
Mais (passez-moi cette folie)
J'en suppose un pour le moment;
Dès-lors l'amitié languissante
N'a que des entretiens glacés,
De froids plaisirs, des ris forcés.
L'amant paroît, l'ami tourmente.
Je l'abhorre, j'en suis jaloux;
Il l'est aussi de moi peut-être.
De moi ! sans doute il peut bien l'être.
Les amants ne sont-ils pas fous ?
La guerre enfin devient trop forte :
C'est un procès bientôt jugé,
Bientôt perdu ; l'amant l'emporte :
Je suis l'ami, j'ai mon congé.
Et si l'amant est infidele?
(Ne trompent-ils pas la plus belle?)
On daigne alors me rappeler.
Qu'une jeune amie est touchante,
Lorsqu'on voit ses larmes couler!
Que sa douceur est pénétrante!

Par degrés je me sens troubler.
Vous avez vingt ans, j'en ai trente:
Dieux! quel plaisir... de consoler!...
  Entre notre sexe et le vôtre,
Il est donc vrai, chere Ninon,
Que l'amitié n'est qu'un vain nom,
Et par sa faute et par la nôtre.
Mais quel vacarme dans Paris!
Que dis-je? dans toute la France!
Nos tendres beautés que j'offense
Ont des fureurs, poussent des cris:
« Eh! mais, voyez l'impertinence!
« On permet de pareils écrits!
« Nous refuser.... quelle insolence!...
« Vous verrez qu'on n'a point d'amis. »
Ah! mesdames, de la méprise
Mille pardons: vous en avez;
Pardon, madame la marquise.
Ce jeune duc que vous savez,
Qu'on reçoit en petite loge,
Que l'on ramene en vis-à-vis,
Oh! je le crois de vos amis,
Et j'en conviens à votre éloge.
Le chevalier vif et charmant
Qui, sans hériter de sa tante,
Vient de payer son régiment,
De madame la présidente
Est l'ami très certainement.
Pour vous, madame la duchesse,
Vous eûtes, dit-on, tour-à-tour
Quinze amis: quel fonds de tendresse!
Quinze! c'est assez à la cour;
Et même on disoit l'autre jour
Qu'un d'eux encor vous intéresse.
Ah! quel crime ai-je donc commis?

Comme on se trompe sur les femmes!
Vous eûtes, vous avez, mesdames,
Vous aurez toujours des amis.

IX.

A MESDAMES SEYMANDI.

Sur l'enjouement.

L'ANGLAIS, de la philosophie
Perçant les augustes secrets,
Dans le silence des forêts
Promene sa mélancolie.
Célebre dans l'art de jouir,
Le peuple qui vit naître Ovide,
Sous un myrte où l'amour le guide
Respire et chaute le plaisir.
L'Ibere qui, des bords du Tage
Franchissant l'abîme des flots,
Nous donna des mondes nouveaux,
Dans ses yeux et dans son langage
Peint la majesté des héros.
O Français! une aimable chaîne
T'unit au Dieu de l'agrément.
J'habite les bords de la Seine:
Je dois mes vers à l'enjoûment.
Oui, sans ce Dieu qui nous caresse,
Pour nous la vie est un fardeau:
Avec lui l'heureuse vieillesse
Badine encor près du tombeau;

Il donne à la belle jeunesse
La piquante vivacité,
Et de l'univers enchanté
Il bannit, par sa douce ivresse,
L'ennui de l'uniformité.
Ah ! sans lui, d'un talent sublime
Nous sommes foiblement émus ;
A peine d'utiles vertus
Obtiennent une froide estime.
Mon cœur est bien mieux occupé
Par son badinage folâtre.
Corneille est roi sur le théâtre,
Chapelle est dieu dans un soupé.
L'éclat d'une superbe fête,
Les palais somptueux des rois,
S'il n'y fait entendre sa voix,
N'offrent qu'une pompe muette.
Cédez à ce Dieu séducteur,
Vains philosophes de la Grèce :
Vous raisonniez sur la sagesse,
Mais par lui je sens le bonheur.
Il embellit la beauté même ;
La laideur lui doit des attraits :
Il répand des charmes secrets
Sur le chaume et le diadême.
De Mars le glaive ensanglanté,
La balance de la justice,
Le sceptre de l'autorité,
Sont les jouets de son caprice.
Souvent l'Europe a vu ses mains
Des états diriger les rênes ;
Plus puissant que les Mazarins,
Que les Louvois, que les Turennes,
Il régloit le sort des humains.
Aimable dieu, dans ma patrie
Fixe à jamais tes étendards ;

Sans toi, que m'importe la vie,
Les dignités et l'industrie,
Et les trésors et tous les arts?
L'ame d'un grand peu satisfaite
Gémit dans de brillants festins :
Son œil sur les plus beaux jardins
Promene une vue inquiette;
Il ne jouit point de ces eaux
Que la jeune main des Naïades
Sur le gazon verse en cascades,
Ou fait jaillir sous des berceaux.
L'airain, le marbre qui respire,
Ne retracent pas pour ses yeux
Les traits des belles ou des dieux.
Son maître a daigné lui sourire;
Il marche entouré de flatteurs,
Il sait gouverner un empire.
Hélas ! au faîte des honneurs,
Malheureux ! il ne sait pas rire.
L'hiver flétrit notre séjour:
L'air est troublé par les orages ;
Le ciel est couvert de nuages;
L'œil cherche en vain l'astre du jour;
La neige blanchit les montagnes ;
Les eaux inondent les vallons ;
Le vent mugit dans les campagnes ;
Les fleuves roulent des glaçons.
Un disciple heureux d'Epicure
S'amuse environné d'horreurs.
Au sein d'une retraite obscure,
Et dans le deuil de la nature,
L'enjoûment fait naître des fleurs.
Quel est ce temple où la richesse
Et le goût fixent mes regards?
Un Crésus, ivre de mollesse,
Y dort au milieu des beaux arts.

Sa jeune et perfide maîtresse,
Par ses chansons et ses appas,
Réveille en vain cette ame épaisse:
Le plaisir ne s'achete pas.
Sur une toile enchanteresse
Les ris et les jeux sont tracés :
Sur son front, dans ses yeux glacés,
Je n'aperçois que la tristesse.
 Quittons Plutus et ces bosquets
Pour une fête de village :
Sous des tavernes de feuillage
On peut oublier des palais.
Là, des rayons de l'alégresse
Les visages sont colorés ;
On n'y voit point les flots dorés
Des bons vins d'Espagne ou de Grèce:
Un jus sans parfum, sans finesse,
Gratte les gosiers altérés.
Là, sous des ombrages antiques,
Sautent de vigoureux danseurs ;
Là, je vois les vieillards grondeurs
Déridés par des airs bachiques;
Je compte ces groupes rustiques,
Et j'entends trinquer les buveurs.
Là, parmi des concerts barbares,
Des pots brisés, des cris perçants,
Les amantes et les amants
Forment mille courses bizarres :
Le pere anime ses enfants.
Vous triomphez dans ces orgies,
Bonheur grossier, facile et doux.
Princes fameux, puissants génies,
Ont-ils moins de plaisirs que vous?
 Je sais que l'enjoûment préfere
Une douce et vive gaîté,
Naïve sans être grossiere.

Toujours noblement familiere,
Piquante avec simplicité.
Heureux le mortel plein de graces
Qui n'eut jamais l'air apprêté,
Qui rit sans art et sans grimaces,
Me raille sans méchanceté,
Sans qu'il me flatte, sait me plaire,
Travestit en jeune beauté
Cette raison vieille et sévere
Qui des belles se fait chérir,
En les amusant les enflamme,
Et sans les voir jamais rougir,
Excite souvent dans leur ame
La douce image du plaisir !

Non loin de la reine des villes,
Au centre d'un bocage épais,
Dans des lieux en roses fertiles,
L'Enjoûment plaça son palais.
Il en a banni l'opulence ;
Sur-tout l'or n'y brilla jamais.
De la triste magnificence
Ce dieu fuit les pompeux apprêts.
Des myrtes souples qui s'unissent
Forment des voûtes en berceaux ;
Des rangs de jeunes arbrisseaux
Sont des colonnes qui fleurissent ;
L'air est charmé du bruit des eaux
Qui serpentent ou qui jaillissent,
Et toujours ces bois retentissent
Des accords brillants des oiseaux.
Là, sur le marbre ou le porphire,
On ne voit point ces fiers vainqueurs,
Ces héros fameux qu'on admire :
Les héros font couler des pleurs.
Mais dans ces riantes retraites
Les Jeux ont peint de leurs crayons

Les traits chéris des Lafayettes,
Des Sévignés et des Ninons.
Les mâles et sombres peintures
Des Lebruns et des Parrocels
N'y retracent point aux mortels
Le sang, le meurtre, les blessures.
L'Albane y peint la volupté
D'une touche vive et légère;
Le pinceau naïf de Teniere,
Des hameaux la grosse gaîté;
Dans sa bouffonne liberté
Calot lui-même sait y plaire.
L'autel n'est paré que de fleurs,
Que de festons et de guirlandes.
Le dieu, maître aimable des cœurs,
N'exige point d'autres offrandes :
Qui peut rire, obtient ses faveurs.
Par les respects ou le silence
On n'adore pas en ce lieu;
On ne rend son hommage au dieu
Que par le chant ou par la danse.
Sa main joue avec complaisance
Sur un luth monté par Chaulieu :
Il a composé sa couronne
Des dons de Flore et de Bacchus,
La troupe des jeux l'environne.
Ses traits sont fins, quoique ingénus.
Oh ! combien de reines altieres
N'ont pu voir cet heureux séjour,
Tandis que les Jeux, dans sa cour,
Appeloient de simples bergeres.
S'il y reçut des majestés,
Elles quittoient du rang suprême
Tous les ornements respectés,
Et le sceptre, et le diadème,
Et tout l'ennui des dignités.

Moi, je rends grace aux destinée
De n'être point au rang des rois.
Ce dieu, dont j'adore les lois,
Gouverne mes jeunes années;
Du sein de mon riant loisir
Il écarte l'inquiétude:
Dans le silence de l'étnde
Il m'apprend l'art de le saisir,
Et sous l'amorce du plaisir
Il me déguise l'habitude
De veiller et de réfléchir.
Tantôt, dans les jeux de Thalie,
J'aime à le voir, utile aux mœurs,
Crayonner l'humaine folie,
Et nos vices, et nos erreurs;
Tantôt, dans ces lieux où la danse
Et le folâtre incognito
Donnent une heureuse licence
Aux Jeux qui sautent en cadence,
Et s'agacent en domino;
Je le vois au sortir de table,
Tenant un archet à la main,
Faire mouvoir le genre humain:
Il a l'air un peu libertin,
Mais il n'en est que plus aimable.
Mais quel soupé délicieux!
Que de nectar et d'ambroisie;
Que de plaisirs et de beaux yeux!
Non, vous n'avez rien que j'envie,
Buffet d'Hébé, table des dieux.
Dans ce salon je vois les cieux,
Je vois des amis et Julie.
La nuit regne sur l'univers:
Tout dort dans un profond silence;
Les champs, les villes et les mers
Sont cachés sous un voile immense;

Les projets, les soins dévorants,
Font veiller de pâles ministres;
Les ailes des songes sinistres
Pressent la couche des tyrans;
Et moi je regarde Julie.
L'éclat des flambeaux allumés
Rend ses attraits plus animés:
Sa parure en est embellie;
Sa main, par Vénus arrondie,
D'un vin d'Aï verse les flots;
La mousse féconde en saillie
Fait pétiller tous les cerveaux.
Loin de nous tout mortel qui pense:
Le bon vin s'exhale en bons mots;
J'applaudis à ceux qu'on me lance.
  Je ne vois point à mon côté,
Je n'entends pas ici Valere,
Qui, fier d'un nom jadis vanté,
Mais jaloux du talent de plaire,
Daigne se montrer populaire,
D'une pénible aménité
Voile son triste caractere,
Applaudit d'un air concerté
Au sel d'une joie étrangere,
Se croit aimable et respecté,
Veut qu'on l'envie et le regrette,
Rit le premier par vanité
De ses bons mots qu'il me répete,
M'amuse par sa dignité,
Et m'attriste par sa gaîté.
Je ne vois point cette Delphire,
Triste, coquette à quarante ans,
Maussade avec des diamants,
Qui s'étudie à bien sourire,
Lance un regard qu'elle croit fin;
Tour-à-tour vive et languissante,

Même avec art s'impatiente,
Cherche le ton, l'air enfantin,
Et pour m'ennuyer se tourmente.
  Vous qui brillez sans ornement,
Vous, rivales sans jalousie,
Filles du dieu de l'Enjoûment,
Nymphes qu'adore ma patrie,
Ce dieu vous offre ses faveurs,
Il tient le fil de vos journées,
Et vous ne cherchez point les fleurs
Dont vos têtes sont couronnées.
  Ah ! que n'ai-je, sous d'autres cieux,
Chanté celui qui vous inspire?
Vous présidez à son empire;
J'eusse consulté vos beaux yeux,
Ces yeux dont un regard déploie
L'esprit, la douceur et la joie,
Ce souris malin, mais flatteur,
Ces graces nobles, mais légeres,
Des cours des rois l'art enchanteur,
Et le ton naïf des bergeres.
Si, dans les jours d'Anacréon,
Et sous le ciel brillant d'Homere,
Vos yeux eussent vu la lumiere
Que vit l'amante de Phaon,
La Grece eût placé votre nom
Au Parnasse comme à Cythere ;
Tous ses poëtes renommés
Eussent recueilli sur vos traces
Ces fleurs dont nous sommes charmés :
Vénus eût compté quatre Graces.
  Uvaune, tes flots orgueilleux
N'arrosent point d'illustres villes,
Mais tes flots, dans un cours heureux,
Baignent de champêtres asiles.
Ton nom si cher n'eut pas l'honneur

D'être célébré par Virgile,
Ou d'être gravé par Delille ;
Mais il est écrit dans mon cœur.
Le Rhin a vu César vainqueur,
Follement épris des conquêtes,
Porter la foudre et la terreur;
Mais tu fus témoin de nos fêtes.
O vous que j'aime, ô dignes sœurs !
Vous, que, malgré tant de rigueurs,
Un peuple de rivaux encense:
Ne couronnez point leurs desirs,
D'une barbare indifférence
N'allez point payer mes soupirs.
Dira-t-on toujours qu'une belle
Ne sait pas aimer un absent ?
Quoique Français, je suis constant,
Et dans Paris je suis fidele.

X.

A MADAME P***.

Sur le malheur d'aimer une femme gaie.

Vous me grondez de mon absence:
Que peut-on faire dans les champs.
Dans une solitude immense,
Loin du séjour des agréments,
Loin de Paris ? Cette existence
A ses douceurs ; car, entre nous,
Pardonnez-moi la confidence,

Je suis, madame, loin de vous;
C'est vous, vous seule que j'évite.
Dieux! que j'ai craint de m'enflammer!
Très prudemment j'ai pris la fuite.
Il est permis de s'alarmer
Pour son repos et pour soi-même;
C'est pour être heureux que l'on aime:
Le seroit-on de vous aimer?
Votre gaîté me désespere,
Cette gaîté vive et légere
Qui sans cesse rit et sourit,
Qui fait étinceler l'esprit,
Electrise toutes les ames,
Vous fait aimer presque des femmes.
Oui, je la hais!.... Dans mon dépit....
Il est trop juste, elle est coupable.
Avec ce charme redoutable
On peut bien inspirer l'amour,
Etre adorée, être adorable:
Mais être sensible à son tour!
Le sentiment n'est point folâtre,
N'a point ce feu, ce ton saillant,
Tout cet esprit si pétillant;
Il ne lui faut point un théâtre;
Il fuit le monde, il est rêveur,
Quelquefois même un peu boudeur.
La solitude, si touchante
Pour lui, pour moi, vous l'évitez:
Ce monde que vous enchantez,
Ne faut-il pas qu'il vous enchante.
Et comme il faudroit quereller,
Presque sur tout se contredire!
Je lis l'affiche, et vois Zaire;
Sur vos pas je veux y voler:
Le Tableau parlant vous attire,
Voilà qu'il faut sans murmurer

Vite vous suivre; quel martyre!
Je m'étois promis de pleurer,
Et j'ai le désespoir de rire.
Autre procès, si je veux lire.
J'ouvre un roman, vous les aimez;
Roman anglais, vous me blâmez.
C'est un chef-d'œuvre, c'est Clarisse:
Je lis d'un ton passionné,
Du ton que l'amour m'a donné:
Il vous endort. Nouveau caprice,
Quand je dis beau, vous dites laid,
Et nous nous disputons sans cesse;
C'est Clarisse qui m'intéresse,
Et c'est miss Howe qui vous plaît.
Au clavecin, à vous entendre,
On peut passer plus d'un moment,
Ou plus d'un jour; mais, comme amant,
Je suis pour la musique tendre,
Celle qui peint le sentiment:
Le sentiment peut-il vous plaire?
Votre main rapide et légere
Parcourt les plus brillants accords;
C'est la gaîté qui les inspire,
On applaudit, et je soupire.
Vous me grondez; j'écoute alors,
Et, malgré moi.... je vous admire.
Non, je ne puis y résister,
Non, madame, il faut éclater:
(N'oubliez pas que je vous aime,
Que je le suppose du moins.)
Las de l'amour et de moi-même,
Je veux me plaindre sans témoins.
Dès le matin je me présente;
La nuit je n'ai pas fermé l'œil;
J'entre à midi: quel doux accueil!
Et quelle fraîcheur séduisante!

Mais cette fraîcheur du matin,
Et ce bel œil, et ce beau teint,
Et ce négligé plein de grace,
Rien, rien ne sauroit m'adoucir:
Pour tant d'attraits je suis de glace;
Je suis de feu pour m'affranchir.
Enfin je commence ma scene.
Prêt à finir tout ce roman,
Je parle de briser ma chaîne:
On m'interrompt pour un ruban.
Vous riez, mon humeur redouble;
Je détaille mon désespoir.
Vous, sans vous en apercevoir,
Paisible au milieu de mon trouble,
Vous consultez votre miroir,
Et puis du rouge: quel supplice!...
C'est trop gémir, trop endurer;
Il est temps que je me punisse
Du crime de vous adorer.
Je fuis Paris, je m'en exile;
Je vais, désormais plus tranquille,
A la campagne m'enterrer,
Et très loin de vous respirer.
Là, berger plaintif, solitaire,
Je rêve au moins à mes malheurs;
Près d'un ruisseau, sur la fougere,
Je le grossis de quelques pleurs,
Ou je vais contant mes douleurs
Aux bois qui ne m'entendent guere.
Lassé de les entretenir,
Plus amoureux par leur silence,
Enfin je songe à revenir;
Par là toujours il faut finir:
Qui ne le sait? Un mois d'absence,
La solitude, la constance,
Me donnent un air de langueur,

Et je rapporte une pâleur
Qui doit intéresser, je pense.
J'arrive, j'entre à pas tremblants :
Quoi ! belle encor ; encor la même !
Toujours ces charmes de vingt ans,
Toujours ces yeux étincelants,
Ce teint.... Est-ce ainsi que l'on aime?
En vain je cherche à me flatter
D'une foible métamorphose :
L'absence n'a pu vous coûter
Pas même un lis, pas une rose....
Eh bien, madame, à tant d'attraits
Quand je veux être inaccessible,
Quand je le jure et le promets,
Ai-je donc tort ? Un cœur sensible,
Oui, doit ne vous aimer jamais.
A vingt autres vous pouvez plaire,
Vingt autres perdent la raison
A cette gaîté meurtriere :
Moi, grace au ciel, je tiendrai bon.
Qu'ils parlent tous d'un caractere
Charmant d'ailleurs, et de vertus,
Et de talents ; dangers de plus :
Moi, je les fuis pour m'y soustraire.
Bref, point d'amour, et sans regrets ;
Et comme il n'est pas si facile
De tenir ces serments de près,
Que le cœur est, dit-on, fragile,
Souffrez qu'à l'abri de vos traits,
Bien cantonné dans mon asile,
Je reste au fond de mes forêts.

XI.

SUR LE COU.

A MADEMOISELLE **.

Mon dieu ! que vous êtes cruelle
De me rappeler votre cou !
Vous savez bien que j'en suis fou,
Et que mon cœur me le rappelle.
Cou charmant, trop peu caressé....
On vante votre humeur badine,
Et votre séduisante mine,
Et ce joli nez retroussé ;
Mais moi, sur votre cou que j'aime,
Je préfere de m'arrêter.
Pour lui je saurois tout quitter,
Et j'oublierois votre esprit même.
N'est-ce pas un objet divin
Qu'un cou d'une aimable tournure?
Quelle blancheur! quel doux satin!
De quels charmes il est voisin!
C'est entre la bouche et le sein
Qu'il fut placé par la nature.
On peut se donner des yeux doux,
Se faire une petite bouche ;
Toutes n'ont pas, ainsi que vous,
Ces roses dont l'éclat me touche ;
Telle chez Dulac va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes ;

Telle, au besoin, chez Laudinier,
A de belles dents toutes prêtes;
Le sein.... mais je n'ose appuyer:
Passons plus bas; pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule,
Pour nous paroître un pied léger:
Mais pour le cou, ma foi, mesdames,
Je défie un sénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.
Aussi, sans entendre finesse,
Jeunes filles ont le cou nu
Dans l'âge heureux de la tendresse;
Mais quand la main de la sagesse
Vient tristement mettre un fichu,
Hélas! hélas! tout est perdu:
Adieu plaisir, adieu jeunesse.
Que de beaux jours, je m'en souviens,
Près de vous passés à Marseille!
Votre mère à nos entretiens
Venoit souvent prêter l'oreille;
Souvent elle me vit oser
Baiser vos mains en sa présence,
Jamais le cou.... tant ce baiser
Est un baiser de conséquence.
Trouvez un confesseur en France
Qui ne soit de mon sentiment:
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous.
Ah! les barbares sont jaloux.
Par ces messieurs-là, quand j'y pense,
Que de charmes nous sont ravis!
Lorsqu'on écoute leurs avis,
C'est nous qui faisons pénitence.
Les tourterelles, nous dit-on,
Aux amants servent de modeles:

J'en ai découvert la raison ;
C'est que les cous des tourterelles
Sont nuancés comme l'Iris :
Tous les amants seroient fideles,
Si tous les cous étoient jolis.
C'est la blancheur éblouissante
D'un cou superbement dressé
Qui rend Léda plus caressante :
Alors le dieu qu'elle a blessé
De ses faveurs lui paroît digne;
Elle baise le cou du cygne,
Autour du sien entrelacé.
Avec quelle grace touchante
Erre la main d'un jeune amant
Sur le cou de sa jeune amante!
Le cou renversé mollement
Rend la volupté plus piquante,
Le cou penché languissamment
Rend la douleur plus éloquente.
Ah! le vôtre, sans le flatter,
N'a pas besoin, pour enchanter,
De diamants, de pierreries;
A d'autres je ferois porter
Ces bagatelles si chéries :
J'aimerois mieux vous les ôter.
Oui, votre cou que j'idolâtre,
Me poursuit par-tout dans Paris;
Je le trouve même au théâtre,
Où tant de cous sont réunis.
On en voit là de tous pays,
Et de tout rang, et de tout âge:
Cou voilé de prude sauvage,
Cou de coquette bien paré,
Cou de marquise pétillante,
Cou de financiere brillante,
Cou d'actrice peu révéré,

Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de présidente,
Cou de jeune épouse adoré ;
Tous ces cous, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'est trop m'en occuper enfin ;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,
Ou je prends la poste un matin;
Et nuit et jour risquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,
Même en dépit de votre main,
Baiser le plus beau cou de France.

XII.

A MADAME LA MARQUISE DE **.

Vous l'avez donc bien arrêté !
Il faudroit mourir pour vous plaire !
Ah ! sous les traits de la beauté
Peut-on cacher ce caractere ?
Pardon, madame, il est affreux :
Vos triomphes seroient des crimes.
Que nos femmes pensent bien mieux !
Toutes font ici des heureux ;
Il vous faut, à vous, des victimes.
Quel cœur ! ô ciel ! et quels desirs !
L'Amour est un dieu que j'encense :
Mais qu'il se borne à mes soupirs.
Faut-il, pour vos menus plaisirs,

Qu'en un siecle de tolérance,
Ce dieu si doux ait des martyrs?
Eh! des vivants soyez aimée;
Plus de ces homicides vœux.
Mais je devine : un meurtre ou deux
Font une belle renommée.
Au milieu d'un cercle brillant,
La vieille Iris, demi-bâillant,
Demande : eh bien! quelle nouvelle?
Monsieur un tel, dit un plaisant,
Est mort pour madame une telle:
Chacun se regarde à ce mot.
Un petit-maître dit : le sot!
Un autre s'écrie : ah, quel conte!
Un jeune abbé : je l'aimois fort,
Et j'en ai pour lui quelque honte :
Je lui conseille d'être mort.
Et telle est l'oraison funebre
Qu'on fait à notre infortuné.
Le pauvre amant est bien berné,
Mais la dame devient célebre.
Se montre-t-elle aux boulevards;
Au même instant tous les regards
Vont au carrosse de la belle;
Tous les cœurs en sont occupés;
Dans tous les bals on dit : C'est elle;
On la cite dans les soupés,
Et la voilà presque immortelle.
Vraiment un tel éclat séduit;
Il peut flatter : il est si rare!
Mais vous, pourquoi ce goût bizarre?
Madame, pour faire du bruit,
N'a pas besoin d'être barbare.
Voulez-vous un plus beau succès,
Et d'ailleurs un succès utile?
Fixez-moi le cœur d'un François,

Au lieu d'en faire mourir mille :
La chose, à regarder de près,
Est peut-être plus difficile.
Vous, qui n'en manquez point déja,
Combien vous feriez de jalouses!
Les amantes et les épouses
Vous enviroient ce secret-là.
Que leur exemple vous guérisse !
Un amant mort en votre honneur
Peut bien satisfaire un caprice,
Mais ne porte jamais bonheur.
Jadis, pour les beaux yeux d'Hélene,
Lorsque vingt rois eurent péri,
Le ciel punit cette inhumaine
En la rendant à son mari.
Mais la Vénus qui fut si bonne
Obtint un culte et des autels ;
Elle écoutoit dieux et mortels :
Vénus ne fit mourir personne.
Si vous tuez tous vos amants,
Par cette belle découverte,
Je vais gager qu'en peu de temps,
Notre France sera déserte.
De Versailles et de Paris,
Toutes nos femmes debonnaires,
Vous enverront leurs chers maris,
Certains cadets, messieurs leurs freres,
Nos courtisans, les favoris,
Et nos généraux, leurs confreres.
Si cependant tant de raisons
N'ébranlent pas votre systême,
S'il faut mourir quand on vous aime,
Je me décide : eh bien! mourons;
Mourir pour vous, est-ce un supplice?
Mais on meurt de mille façons :
Vous permettrez que je choisisse.

C'est bien le moins, car tout ceci
N'est pas, madame, un jeu frivole;
D'autres vous promettront aussi :
Moi, je fais mieux, je tiens parole.
Mon choix dépend un peu de vous :
Ayez enfin la complaisance
De m'honorer d'un rendez-vous.
Dans un voluptueux silence,
Je tomberois à vos genoux :
Un mourant est sans conséquence;
Vous aimez tant à voir mourir!
Vous en passeriez votre envie;
Moi, j'expirerois de plaisir,
Et vingt rivaux de jalousie.

XIII.

A M. DULARD,

DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES DE MARSEILLE.

Sur les mœurs de Paris.

Ce n'est pas toi que l'on refuse,
Damis; tu veux que mon pinceau
Te crayonne un léger tableau
De cette ville qui m'amuse.
L'amitié m'en fait une loi,
Mais je fuis le ton d'un ouvrage.
Songe que je parle avec toi,
Sans art comme sans verbiage;

Et de tant d'êtres si divers
Peins-toi le bizarre assemblage
Dans le désordre de mes vers.
  Grands talents, spectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt sifflés,
Seigneurs vils, Midas boursoufflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe fastueux,
Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeunes guides,
Moines vermeils, riches prélats,
Abbés, Adonis en rabats,
Savants au teint pâle et livide,
Populace de beaux esprits,
Magistrats aux discours fleuris;
Marquis bruyants à tête vide,
Amants volages, bons maris:
De tous les objets dans Paris
J'admire la source féconde;
Et cette reine des cités
A mes yeux toujours enchantés
Présente un abrégé du monde.
  De l'enjoûment chaque mortel
Y reçoit et donne l'exemple;
On court sans cesse à son autel,
Et tout Paris lui sert de temple.
La tristesse, le froid bon sens,
Sont les victimes qu'on immole;
Les ris sont prêtres de l'idole,
Et la saillie est son encens.
Dans les cercles chacun déploie
L'art profond de tout effleurer.
Un nœud léger d'or et de soie
Unit les cœurs sans les serrer.
Vous pâlissez, les fronts pâlissent,
Et vos plaisirs, et vos douleurs,

Dans les regards se réfléchissent,
Mais sans pénétrer jusqu'aux cœurs.
Telle est une brillante glace,
Tels ces marbres durs et polis,
Où les objets sont reproduits,
Mais s'arrêtent à la surface.
On y disserte des chansons,
Et du savoir des philosophes,
Des brochures et des sermons,
Des ministres et des étoffes,
Des caillettes et des guerriers,
Du jansénisme et des actrices,
Des champs de Mars et des coulisses,
Et des pompons et des lauriers.
Ce peuple, favori des graces,
Mais redouté des fiers Anglois,
Par de bons mots et des couplets
Se console de ses disgraces,
Et préfere les jeux badins
Aux nobles transports du génie,
Son art de plaire et sa folie,
Aux vœux outrés de ses voisins.
Il aime avec idolâtrie
Les bons danseurs, les airs nouveaux,
Et vante peu ses généraux
S'ils n'ont que sauvé la patrie.
Je vois les travers consacrés,
Les ridicules effroyables,
Les défauts souvent adorés,
Les vices mêmes agréables.
Le bon ton fait les bonnes mœurs,
Ses oracles, ce sont les belles,
Reines des esprits et des cœurs,
Au rouge, à la mode fidelles,
Et Pénélopes comme ailleurs.
O déesse de cet empire,

Mode, ce n'est que dans Paris
Que de tes lois on peut s'instruire :
Ton caprice, qui nous inspire,
Regle nos mœurs et nos écrits,
Donne à l'Europe nos habits,
Dicte l'éloge et la satire.
Les goûts, les destins sont divers :
Le Germain brille par le code ;
L'Anglois tient le trident des mers ;
Le François regne par la mode.
Mais ce peuple de fous charmants,
Offre en tous genres des modeles ;
Il réunit aux agréments
Des connoissances immortelles,
Aux colifichets des talents,
Et le génie aux bagatelles.
Tandis qu'à des soupés brillants
Que les ris françois assaisonnent,
Les flots du Champagne bouillonnent
Dans des cristaux étincelants ;
Tandis que les jetons résonnent
Sous l'avide main des joueurs ;
Que des airs, du sommeil vainqueurs,
Animent les danses légeres,
Et que les amants séducteurs
Trompent les époux et les meres,
L'astronome observe les cieux,
Attentif au sein des ténebres ;
Le poëte, des rois fameux
Evoque les ombres funebres ;
Des empires changeant le sort,
Le guerrier trace des batailles,
Et prépare les funérailles
D'une foule immense qui dort.
On parle ici philosophie ;
Pour philosophe on ne l'est pas.

Le masque de la modestie
Sert l'orgueil de tous les états ;
On y censure par envie,
On raille, on médit par manie,
On ne brille que par éclats,
Et par air on est même impie.
Mais grace aux sages délicats
Qui savent abréger la vie,
Longue sans un peu de folie,
Ici, mieux que dans nos climats,
On chante, on rit, on boit, on aime,
On sait être heureux sans système ;
Tous les arts aux jeux, aux repas,
Unissent leur charme suprême ;
Chaque saison a des appas,
Et dans le sein de l'hiver même
Les fleurs y naissent sous les pas.
C'est sur ces rives fortunées,
Damis, que les arts, les plaisirs,
Arbitres de mes destinées,
Vont remplir mes jeunes années
Et la foule de mes desirs.
Majestueuse architecture,
De Paris superbe ornement ;
Chefs-d'œuvre d'un pinceau brillant,
Rival heureux de la nature ;
Marbres qu'un ciseau createur
Façonne, amollit, vivifie ;
Théâtre dont l'art enchanteur
Unit Melpomene à Thalie,
Où me fait frémir Athalie,
Où m'amuse un dévot trompeur ;
Fameux temple de l'harmonie,
Qui captives par ta magie
Mes yeux, mes oreilles, mon cœur ;
Vous tous, divins fruits du génie,

Je vous vois enfin, je vous sens :
Vos charmes ont rempli mon ame,
Et vous versez dans tous mes sens
Ces transports, cette active flamme,
Mere féconde des talents.
Mais toi, plaisir, plaisir aimable,
Que défend la triste raison,
Toi, qui dans les yeux de **
Me peins le bonheur véritable,
Embellis ma jeune saison.
Oui, je badine avec Chapelle,
Je vole aux cieux avec Newton,
Je m'attendris avec **.
Il est doux pour l'ame immortelle,
Sublime et tendre tour-à-tour,
D'allier l'étude et l'amour,
D'unir à Pascal une belle.
Damis, par de vains arguments
Ne fane point la fleur brillante
Du plaisir, ce dieu de mes sens :
Peut-on être sage à vingt ans?
Socrate ne le fut qu'à trente.
Eucharis, aux yeux de Mentor,
Charmoit le jeune Télémaque,
Qui, dans son amoureux essor,
Oublioit son pere et l'Ithaque;
Et s'il faut mieux citer encor,
Aux champs de Mars, le fier Hector
Songeoit à sa belle Andromaque.
Mais de la sombre antiquité,
A quoi bon, perçant les ténebres,
Chercher des exemples célebres?
Ai-je besoin d'autorité?
Ces vers, enfants de ta jeunesse
Et d'une lyre enchanteresse,
Où ta muse, d'Anacréon

Prêche la morale commode
Et fait sourire à ce sermon;
Ces vers sont aujourd'hui mon code.
O des neuf sœurs amant chéri,
Je ne puis donc plus que le lire!
J'étois trop heureux de m'instruire
Près d'un philosophe poli,
Qui sait penser et qui sait rire!
Amitié, doux enchantement,
Que d'autres en des vers sublimes
Nous tracent ton portrait charmant:
Sans te définir par maximes,
Je te connois par sentiment.

XIV.

A MON MÉDECIN.

Sur le régime.

Docteur, avez-vous résolu
De prendre un ami pour victime?
D'un ton poliment absolu
Vous me commandez le régime:
Le régime! à moi, juste ciel!
Cet ordre est un peu dur à suivre;
Tout médecin est donc cruel
Lors même qu'il nous laisse vivre!
Mais, que dis-je? si pour guérir
Je dois contrister ma jeunesse,
Me brouiller avec le plaisir,

Et, redoutant jusqu'au desir,
Avec respect voir ma maîtresse,
Voir des roses sans les cueillir,
Ah! vivre ainsi pour la sagesse,
Est-ce donc vivre? c'est mourir.
  Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi! dormir la nuit tristement
Comme un mari près de sa femme!
Quoi! poëte, convive, amant,
Dormir à mon âge! comment?
Le sommeil est la mort de l'ame.
Cependant, s'il faut déroger,
Et dormir comme un automate:
Ecoute, moderne Hippocrate,
Avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de miseres,
De protégés, de protecteurs;
De sots flattés, des sots flatteurs,
De petits Crésus éphémeres,
Des femmes à petits mysteres,
Des fats aux petits airs de cour,
De petits valets mercenaires!..
Docteur, je dormirai le jour.
  Ce qui te coûte une parole,
Me coûte à moi mille regrets;
Il faut, dis-tu, que désormais,
Tandis que la faim me désole,
A la table de nos gourmets
Je ne juge des meilleurs mets
Que par l'odeur. Le joli rôle!
Il faut qu'étalant sa gaîté,
Son teint fleuri, son opulence,
Monsieur l'abbé, toujours fêté,
Décide en maître à mon côté
Sur les vins d'Espagne ou de France;
Et, me prêchant fort l'abstinence,

Les boive encore à ma santé.
Par respect pour la médecine,
Il faut enfin voir de beaux yeux,
Teint de rose, piquante mine,
Disons plus, il faut voir Corine,
Lui plaire... et trembler d'être heureux;
C'est là le coup qui m'assassine.
Barbare! ôte-moi donc mes sens,
Ces sens qui portent dans mon ame
Des desirs toujours renaissants,
Des plaisirs toujours ravissants;
Fais que la beauté qui m'enflamme
Cesse enfin de remplir mon cœur;
Sa voix, son organe enchanteur,
Qui peint quelquefois l'amour tendre,
Et quelquefois l'amour boudeur,
Que je ne puisse plus l'entendre;
Que je ne puisse dans ma main,
En palpitant, serrer la sienne,
Fixer ma bouche sur son sein,
Sur sa bouche fixer la mienne.
On a de tout temps établi
Que nous n'avons qu'une seule ame;
Contre ce dogme je réclame;
Moi, j'en ai cinq, et les voici:
Une aux oreilles pour Racine,
Ou pour ce Rameau si divin:
Une pour la rose et le thym,
Ou pour l'haleine de Corine;
Une sans doute à chaque main,
Celle-là pour Corine encore;
Une au palais pour le bon vin,
Et dans les yeux une autre enfin
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames font tout mon bonheur;
Ah! je ne veux en perdre aucune:

Au lieu de m'en priver, docteur,
Si tu pouvois m'en donner une!
  Tu ne sais pas à quels tourments
Ta funeste amitié me livre;
Laisse-là, pour quelques instants,
Paris, ton deuil et tes mourants :
Allons en Perse; ose me suivre
Dans un serrail. Dieux! quel essaim
De jeunes et belles captives,
Voluptueuses, tendres, vives,
Au corps d'albâtre, au plus beau sein!
Plusieurs sur des sofas penchées,
Sortant du lit, entrant au bain,
Quelques-unes demi-couchées :
Que ne sommes-nous des sultans?
Mais vois-tu ces eunuques blancs,
Noirs, olivâtres, effrayants?
Infortunés, comme ils gémissent!
Près du plaisir ils ne l'ont pas;
Ils touchent des yeux tant d'appas,
Hélas! et jamais ne jouissent!
Voilà pourtant le sort heureux
Auquel tu voudrois, ce me semble,
Me condamner; docteur affreux!
Acheve, acheve, et si tu veux
Me forcer à vivre comme eux,
Bourreau! fais que je leur ressemble.
  Mets au régime, tu le peux;
Mets au régime, à plus d'un titre,
Ce prélat jeune, mais goutteux,
Qui va, sortant de son chapitre,
Sur un sofa poser sa mitre,
Et catéchise avec ferveur
Une beauté très peu chrétienne
Qui, distraite sur son bonheur,
Voit jouer sa petite chienne

Avec la croix de monseigneur.
Au régime, encore au régime,
Ce duc, ce vieillard de vingt ans,
Le moins renommé des amants,
Indigne à jamais de l'estime
De toute femme à sentiments;
Un régime bien plus sévere
A ce jeune objet né pour plaire,
Qui, trop caressé des amours,
Se livre à leur douceur perfide,
Et, de voluptés trop avide,
Flétrit la fleur de ses beaux jours.
Deux mots enfin sur tes tablettes
Pour un docteur frais et vermeil
Admis à l'instant du réveil,
Admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
De telle femme qu'il guérit
La reconnoissance est extrême,
Et du régime qu'il prescrit,
Il a, je crois, besoin lui même.
   Mais quel soupçon vient m'alarmer?
Je t'ai fait connoître Corine;
Voir ma Corine, c'est l'aimer;
Ta main sur cette main divine
Erra long-temps; j'en fus jaloux,
Et je fus près de te le dire;
Je te vis lui tâter le pouls,
Je te vis même lui sourire.
Depuis ce jour j'ai remarqué
Que tu viens me parler sans cesse
Et d'air natal et de sagesse...
Traître! te voilà démasqué:
Adieu, je cours chez ma maîtresse.

XV.

A UN AMI.

Sur son mariage.

Fort bien : te voilà donc lié !
Te voilà pris tout comme un autre !
Du célibat le grand apôtre,
Mon philosophe est marié.
Que ce prodige m'intéresse !
Irréprochable dès vingt ans,
Et sans dettes et sans maîtresse,
Tu riois des égarements
Et des plaisirs de ma jeunesse ;
Tu riois : ton cœur est changé ;
Il aime enfin ; une foiblesse
Te rend heureux : je suis vengé.
Oh, que ta femme doit te plaire !
Ce doit être un objet charmant :
Sur la beauté, sur l'agrément,
Tout poëte est juge sévere :
Il faut, pour captiver nos cœurs,
Bien plus de charmes qu'on ne pense.
Accoutumés dès notre enfance
Aux objets les plus séducteurs,
En commerce avec les Corines,
Les Amadis et les Didons,
De bonne foi nous ne pouvons
Aimer que des beautés divines :

Quant à l'esprit, sans compliment,
Elle en pétille assurément.
Nourris dans les bois du Parnasse,
Près d'Anacréon qui sourit,
Près d'Ovide qui s'attendrit,
Et gâtés par les vers d'Horace,
Il nous faut des femmes d'esprit.
Ce n'est pas tout : on veut encore,
Dans une épouse qu'on adore,
De la constance; qu'en dis-tu?
Ah! ta moitié sera fidelle;
Je te connois ; sans la vertu,
Tu ne saurois la trouver belle.
Que de titres pour te charmer!
Ne rougis point de ta tendresse;
Goûte bien le plaisir d'aimer,
Ta femme sera ta maîtresse.
Si tu nous chantois ton bonheur?
Les meilleurs vers viennent de l'ame;
L'esprit est sur-tout dans le cœur,
Et je voudrois, pour mon bonheur,
Voir mon ami chanter sa femme.
Mais peut-être quand je t'écris,
De sublimes objets épris,
Dans ton cabinet solitaire,
Tu médites avec Platon
Sur l'esprit et sur la matiere:
Jusqu'au foyer de la lumiere,
Tu t'élances avec Newton;
Tu crois jouir de ta raison
Et de ton ame tout entiere;
Ta porte s'ouvre : quel revers!
Ton front se ride; il faut descendre
De l'empirée où tu te perds...
Une mortelle, au regard tendre,
Vole vers toi les bras ouverts;

On sourit alors, on s'empresse,
On prend sa main, on la caresse;
Adieu l'ordre de l'univers;
Adieu, Newton... Volupté pure!
Eh! que sont tous nos vains desirs,
Nos jeux brillants, nos froids plaisirs,
Près des plaisirs de la nature?
Je t'attends, ami, je t'attends
A ces délicieux instants
Où, pressés autour de leur mere,
Tu verras de jolis enfants,
Avec des organes naissants,
Te bégayer le nom de pere;
Elever leurs bras innocents
Vers celle qui les a fait naître;
Répondre à vos regards touchants,
Essayer leur ame et leurs sens
Par le plaisir de vous connoître:
Ta mere alors, en cheveux blancs,
Verse des larmes de tendresse
Sur ces rejetons caressants;
Les doux rayons de leur printemps
La réchauffent dans sa vieillesse.
Courage, philosophe heureux,
Oublions la triste décence;
Mêle des fleurs à leurs cheveux;
Préside toi-même à leurs jeux;
Ris de leur aimable ignorance,
Et redeviens enfant pour eux.
Mais tandis qu'auprès d'une amante
Tu sais, sans sortir de chez toi,
Goûter en paix, goûter sans moi,
Une félicité touchante,
Ton ami, loin de vos regards
Et du soleil de la Provence,

Parmi le bruit et les brouillards,
Vers mille objets en vain s'élance ;
Oui, ni le charme des beaux arts,
Ni l'amitié, ce bien suprême,
Rien ne peut, sur ces bords que j'aime,
Remplir le vide de moi-même ;
Cent fois mon cœur s'est rappelé
Notre beau ciel que je regrette ;
Vers ma patrie et ta retraite
Ce cœur cent fois a revolé.
Mais, hélas ! dois-je te le dire?
Si je puis voir jouer demain
L'Avare, Castor ou Zaire ;
Si cet ami, chantre divin,
Pour ce Russe que l'on admire,
Va de Milton toucher la lyre,
Plus de projets d'obscurité,
De retraite, de liberté ;
Talents, plaisirs, je vous adore ;
Et toi, Paris, séjour des arts,
Séjour brillant à mes regards,
Je me trompois : je t'aime encore.

XVI.

A MADAME DE ***,

Jouant le rôle de Constance dans la comédie de l'Amateur.

Vous enchantez donc ma patrie !
Et, grace à votre heureux talent,
De *** l'hôtel brillant,
Devient le temple de Thalie !
Je vois nos graves commerçants
Interrompre, pour vous entendre,
De longs calculs très importants ;
Et nos dames de cinquante ans,
O prodige ! daignent suspendre
La médisance et les brelans.
Dites-moi, par quelle magie
Avez-vous pu si bien saisir
Cette enfantine rêverie,
Cet instinct naissant du desir,
Ces tons dont l'ame est attendrie,
Ces tons naïfs du sentiment ?
Je les cherche ici vainement
Chez nos histrions d'Italie,
Chez les Français, à l'Opéra ;
La nature vous les donna :
Une actrice les étudie.
Pour l'honneur de ma comédie
J'ose pourtant être jaloux ;

Chacun disoit : qu'elle est jolie!
Mais, hélas! on parloit de vous.
Céliante, qui veut médire,
Dit quelque mal de vos appas :
Mais je ne m'en étonne pas,
Car toute femme doit en dire;
Le moyen de s'y refuser!
J'ai tort pourtant de l'excuser :
Celiante, avec son sourire,
Ses propos fins, ses traits saillants,
Ses yeux à qui tout rend les armes,
Ses yeux d'esprit étincelants,
Devroit pardonner bien des charmes.
Valere est un peu fou, dit-on,
Mais je ne serois pas plus sage.
Quel philosophe, ou quel Caton,
En voyant ce joli visage
Sur le marbre bien exprimé,
Ne prendroit congé de nos belles,
Et, pour un marbre inanimé,
N'oubliroit vingt beautés réelles?
Croyez-moi : ce n'est que par elles
Que ce Caton seroit blâmé;
Et d'ailleurs mon jeune Valere,
Dès qu'il renonce, pour vous plaire,
A son antique, à ses beaux arts,
Ne mérite plus qu'on le fronde :
Auprès d'un seul de vos regards
Que sont tous les marbres du monde?
Peut-il encore être pressé
D'aller courir en Italie?
Il me paroît bien plus sensé,
Dès qu'il vous aime à la folie.
Quant à Damon, en vérité,
Son rôle ici ne me plaît guere;
Auprès d'une telle beauté

Il est si triste d'être pere !
Mon rôle à moi n'est pas plus doux :
Mes vers sont embellis par vous,
Et je ne saurois les entendre ;
Valere vous donne sa foi,
Vous lui souriez d'un air tendre,
Et ce Valere n'est pas moi.
Si j'eusse été dans vos coulisses,
En regardant mes deux actrices,
Du moins je me serois claqué ;
J'aurois eu le rare avantage,
Sans que personne en fût choqué,
D'applaudir à mon propre ouvrage...
Le beau moment qne j'ai manqué !

FIN DES ÉPÎTRES.

POÉSIES DIVERSES.

LETTRE
DE L'ABBÉ DE RANCÉ
A UN AMI,
ÉCRITE DE SON ABBAYE DE LA TRAPPE.

ARGUMENT.

L'abbé de Rancé venoit de passer plusieurs jours à la campagne, et il ignoroit que madame la duchesse de Montbazon, qu'il aimoit, fût morte. Il entre chez elle, dans la nuit, par un escalier dérobé. Le premier objet qu'il aperçoit est un cercueil qui renfermoit le corps de son amante. Elle étoit morte, en trois jours, de la petite vérole. Comme on devoit la transporter dans le tombeau de ses peres, on avoit fait faire un cercueil de plomb; mais ce cercueil s'étant trouvé trop court, il avoit fallu séparer la tête du reste du corps. Frappé d'un événement si terrible, l'abbé de Rancé renonça dès ce moment au monde. Il se retira à la Trappe, où il fit la réforme la plus austere. C'est de là qu'il écrit à un ami qui voyage en Italie, et qui ignore son aventure.

TON cœur va se glacer de surprise et d'effroi.
Mon ami, c'en est fait; tout est changé pour moi.
Tu me crois égaré dans cette ville immense
Qu'habitent les plaisirs, les arts et l'opulence;
Je vis dans un désert conforme à mon malheur;

Le deuil de la nature y flatte ma douleur.
Sous les regards d'un dieu, sous sa main menaçante,
Je pleure mes erreurs.... et celle d'une amante.
Ecoute. Tu connus cette jeune beauté
Qu'embellissoient l'esprit, les graces, la gaîté,
Qui, dans l'âge bouillant des passions humaines,
Sentoit leurs premiers feux circuler dans ses veines,
D'une illustre famille et l'orgueil et l'espoir;
Eh bien! mon cœur charmé brûloit de la revoir.
Je devançois une heure au plaisir consacrée;
Je volois dans les bras d'une femme adorée;
Même elle avoit fixé l'heure, le lieu, le jour.
Hélas! je me croyois attendu par l'amour.
J'arrive: il étoit nuit. Tout palpitant de joie,
Je retrouve dans l'ombre une secrette voie.
J'entre; tout se taisoit: je la cherche de l'œil:
Soudain, près de son lit, j'apercois un cercueil.
Je m'arrête.... j'y cours, et d'un regard avide....
Dieux! je vois un corps pâle, inanimé, livide;
Ce corps étoit sans tête, et mon œil égaré
Ne trouve en la cherchant qu'un tronc défiguré.
Tout-à-coup sur un marbre une toile étendue,
Nouvel objet d'horreur, se présente à ma vue.
Je quitte le cercueil; j'approche épouvanté,
Je souleve en tremblant ce voile ensanglanté....
Ah! puis-je retracer cette image effrayante?
C'étoit sa tête, ami, la tête d'une amante!...

O toi, toi que j'aimai dès nos plus jeunes ans,
Qui vis naître des feux sur mon cœur trop puissants,
Toi, dont l'œil ébloui m'envioit tant de charmes,
N'entends-tu pas mes cris? ne vois-tu point mes larmes?
Me vois-tu tour-à-tour enflammé, sans couleur,
Frémissant d'épouvante et muet de douleur?
Je la reconnaissois cette beauté flétrie:
J'ignorois si le fer avoit tranché sa vie.

J'allois, j'errois tantôt sur sa tête penché,
Tantôt près du cercueil en silence attaché.
Que de fois j'embrassai ce déplorable reste!
Je voulus me plonger dans ce cercueil funeste,
Et, près d'elle vivant, la suivre chez les morts.
J'entends du bruit; ce bruit arrête mes efforts.
Je crus qu'on s'avançoit vers ce toit solitaire;
A des yeux indiscrets je songe à me soustraire,
Et la crainte et l'honneur précipitent mes pas.
Je conservois sa gloire en pleurant son trépas.
Tremblant je m'échappai d'un lieu plein de son ombre.
Les étoiles encor brilloient dans la nuit sombre;
Je fuis vers ma demeure, éperdu, tourmenté:
La tête et le cercueil erroient à mon côté.
Là, tombant à genoux devant l'Etre suprême,
Je m'écriai cent fois: pardonne à ce que j'aime;
Par mes cris, par mes pleurs laisse-toi désarmer.
Ce cœur sensible, ô Dieu, fut digne de t'aimer.
Par-tout il me poursuit: dès lors d'un voile horrible
(Cher ami, conçois-tu ce doute si terrible?)
Les plus riants objets pour moi furent couverts:
Sa mort d'un crêpe épais m'obscurcit l'univers.
S'il existoit un lieu hors du globe où nous sommes,
Où, séparé de tout et du bruit et des hommes,
Un mortel malheureux pût, seul et sans secours,
Traîner obscurément la chaîne de ses jours:
Oui, c'est là qu'échappé loin des bornes du monde,
J'aurais porté mes cris et ma douleur profonde.
Dieu, tu me réservois pour un autre destin:
Bientôt, à ce grand coup, je reconnus ta main;
Tu daignas m'éclairer d'une céleste flamme.
Je n'aperçus alors que mon Dieu, que mon ame,
Et de l'éternité les tristes profondeurs:
Je vis dans les mortels, jouets de mille erreurs,
Des enfants amusés par de vaines délices,

Qui tomboient, en jouant, au fond des précipices :
Je reculai, saisi des frayeurs de la mort ;
Je retombai sur moi. Je contemplai mon sort ;
Je voulus désarmer la céleste vengeance,
De ce cœur sans appui remplir le vide immense,
Dire aux miens, à la terre, un éternel adieu.
Je n'avois plus d'amante, il me fallut un Dieu.

Je vins chercher de loin cette retraite obscure ;
Et moi qui, dans Paris évitant la nature,
De l'ennui dans les champs redoutois les langueurs,
De ce désert alors j'embrassai les horreurs.
Des charmes inconnus ici me consolerent :
Ces arbres, ces rochers, ces étangs me parlerent.

Là vivoient des mortels confiés à mes soins ;
Là, de nouveaux excès mes yeux furent témoins.
Egarés comme moi, tous ces mortels coupables
Oublioient des serments et des lois redoutables.
L'asile des autels, de vices infecté,
Redemandoit en vain l'austere piété.
Que l'exemple est puissant ! mon zele dans leurs ames
Ralluma des vertus les dévorantes flammes.

Pour nous la pénitence étale ses rigueurs.
J'ai domté la nature et fait de nouveaux cœurs ;
Un pain noir et grossier, de sauvages racines,
De nos corps fatigués soutiennent les ruines.
Le jour, la bêche en main, nous cultivons les champs :
Dans le temple, la nuit, nous unissons nos chants.
Oh ! si tu viens jamais nous voir et nous entendre,
Ton cœur d'un doux transport ne pourra se défendre.
Qui ne s'attendriroit aux chants harmonieux
Du sein de l'ombre épaisse élancés vers les cieux ;
Au spectacle touchant de mes saints solitaires,
Avec crainte et respect baissant leurs fronts austeres ?
D'une lampe de bois le temple est éclairé.
L'or n'étincele pas dans ce séjour sacré,
Mais il réside un Dieu sous ces voûtes antiques,

Les saints gémissements, les célestes cantiques,
Et de l'airain sacré le son religieux,
Se font entendre seuls dans ces sauvages lieux.
Tandis qu'autour de nous les rois troublent le monde,
Nous vivons, nous mourons dans une paix profonde.
Mais, que dis-je? est-ce à moi d'oser nommer la paix,
Moi que poursuit ici l'horreur de mes forfaits,
Moi qui crains mon amante, et qu'un feu lent dévore,
Moi que même souvent Paris séduit encore?
Son bruit tumultueux retentit dans mes bois.
Dans ce vaste Paris c'est elle que je vois;
C'est elle que j'entends; je lui parle, l'appelle,
Ces jardins si connus, j'y revole auprès d'elle.
Elle embellit encor les fêtes et les jeux
Où brilloit sa beauté, charme de tous les yeux.
Jusqu'au sein du repos sa beauté me tourmente:
Des songes imposteurs me peignent mon amante;
Ma courageuse main ose la repousser.
Elle, d'un œil riant, revient me caresser.
Je m'éveille en sursaut. A travers les ténébres,
Pour l'éviter, je cours dans nos réduits funebres;
Je descends dans nos bois, j'y brave les frimas;
Les glaçons endurcis résonnent sous mes pas.
Ciel! parmi ces horreurs je la revois encore.
Alors, n'espérant plus qu'en ce ciel que j'implore,
Je perce du saint lieu la sombre profondeur;
Du Dieu qui le remplit je ressens la grandeur.
Seul dans l'obscurité que son regard éclaire,
Je m'avance à pas lents jusques au sanctuaire;
Je roule un corps tremblant aux marches de l'autel,
Et je cherche un asile au sein de l'Eternel.
O Dieu! sans ton appui, quelle est notre foiblesse!
Tout, jusqu'aux chants divins, réveille ma tendresse:
Mon cœur s'ouvre et s'émeut à ces pieux accents.
Dans le temple, entouré de spectres pâlissants,
De visages flétris et sillonnés de larmes,

Ami, le croirois-tu? je retrouve ses charmes.
Malheureux! veux-tu voir ce visage si beau?
Vois-le donc tel qu'il est dans l'horreur du tombeau.
Eh! que m'importe enfin cette cendre insensible?
Son ame, hélas! son ame!... O souvenir horrible!
Ses crimes sont les miens : Dieu, l'en punirois-tu?
C'est moi qui de cette ame ai banni la vertu;
Dieu me permet de vivre, et frappe sa jeunesse!
Penses-tu que ce Dieu pardonne à sa foiblesse?
Le dirai-je? peut-être au séjour des heureux,
Je serois tourmenté de son supplice affreux.
Je crois la voir traînant tout l'enfer après elle,
Crier: Tremble à ton tour; tu m'as fait criminelle;
Et je ferme l'oreille à ces cris menaçants!
Et ce tableau cruel ne domte pas mes sens!
Elle souffre par moi, me maudit, et je l'aime;
Du moins l'amour se mêle à ma piété même.
Chacun ici sans doute a des droits sur mon cœur;
Mais ceux de qui l'amour fit aussi le malheur,
J'éprouve à leur aspect un charme involontaire :
Ils aimerent; j'aimai; mon penchant les préfere.
Eh bien! sombres forêts qu'habite la terreur,
Vieux rocs, monts hérissés, redoublez votre horreur;
Qu'il ne soit plus pour moi de fleurs ni de verdure;
Qu'un éternel hiver m'attriste la nature.
Ah! que ne puis-je errer dans des antres profonds,
N'entendre qu'un torrent tombant du haut des monts,
Les cris des noirs oiseaux, ou le bruit des tempêtes
Courbant d'antiques pins et fracassant leurs têtes!
Ami, je ne suis plus, je meurs dans le remord :
Je ne vois, je n'entends, n'appelle que la mort.
Tous les jours, préparant un asile à ma cendre,
Mes mains creusent la terre où mon corps doit descendre;
Je m'occupe de l'heure où j'y serai caché;
Je mesure l'espace où je serai couché.

Autour de moi déja j'entends prier mes freres;
Déja je vois fumer les flambeaux funéraires:
Hélas! tu te souviens de ce riant séjour
Qu'autrefois dans Paris je formai pour l'amour.
O mon ami, je creuse avec bien plus de joie
Cette tombe où des vers je dois être la proie.
Dans ce même moment je conçois un dessein:
Sur ma cellule, ami, se penche un vieux sapin;
Pour former mon cercueil, qu'il tombe sous la hache.
Sur cet objet de mort que mon regard s'attache.
J'oserai quelquefois m'y livrer au sommeil;
Et, retrouvant la vie à l'heure du réveil,
Je dirai: Là, ces yeux que j'ouvre à la lumière,
Dormiront à jamais éteints dans la poussière.
Ce cercueil me remplit d'un salutaire effroi;
C'est lui qu'il faut placer entre une amante et moi.
Mais toi, tandis qu'ici je m'abreuve de larmes,
L'Italie à tes yeux étale donc ses charmes?
Tu vois avec transport ce séjour enchanté
Où soupiroit Tibulle, où Virgile a chanté.
Un air pur, les beaux arts, la touchante harmonie
Amollissent ton cœur dans la belle Ausonie;
Ah! que je crains pour toi ces climats séducteurs:
Comme toi, je connus tous ces arts corrupteurs;
Comme toi, j'ai senti le doux attrait des vices:
Des vertus avec moi viens goûter les délices.
Tu pâlis: je te vois reculer de terreur;
Mon désert t'épouvante. Ah! quelle est ton erreur!
Crois-moi; mon cœur ici n'ignore point la joie;
Sous nos dômes obscurs le ciel souvent l'envoie!
Un tourment volontaire a de secrets appas.
Chaque jour vers mon Dieu je m'approche d'un pas,
Ce Dieu, par l'espérance, adoucit mon supplice,
Je me plais à sentir l'aiguillon d'un cilice.
Calme heureux d'un cœur pur, langueurs des saints desirs,

Oh! que vous surpassez les turbulents plaisirs!
Mais j'apprends qu'un des miens va finir sa carriere,
Et je vais l'exhorter à son heure derniere...

(Ici l'abbé de Rancé interrompt sa lettre. Il va exhorter un pere de la Trappe mourant; il revient et continue.)

Il n'est plus. Mon ami, j'ai vu mourir un saint.
Quel tableau! dans mon cœur long-temps il sera peint;
C'est le premier de nous qui, succombant sous l'âge,
Ait franchi de la mort le terrible passage;
Nous, autour de son corps sur la cendre étendu,
Rassemblés à genoux et le front abattu,
Nous invoquions le ciel: charmé par nos prières,
Il oublioit la mort en fermant ses paupières;
Et ses yeux expirants, pleins de sérénité,
Etinceloient du feu de l'immortalité.
Ah! si telle eût été la fin de mon amante!
Que cette fin terrible, ami, nous épouvante!
Entourés de la mort, voyons par-tout sa main.
Son glaive nous menace: il frappera demain:
L'eau, l'air, le feu, la terre, à nous perdre conspirent:
A l'heure où je t'écris, combien d'hommes expirent,
Ceux-ci dans les grandeurs, ceux-là dans les plaisirs,
Tous surpris par la mort, tous formant des desirs;
Le soleil, que bientôt cacheront ces montagnes,
De ses rayons mourants effleure les campagnes,
La nature se tait et l'univers s'endort;
Redoutable sommeil! image de la mort!
Un jour nos successeurs, dans ces enclos rustiques,
Peut-être pleureront sur nos cendres antiques.
Quand les mondes croulants sur les mondes usés
Retentiront du cri de leurs ressorts brisés;
Quand de l'éternité la formidable aurore
(Moment peut-être, hélas! qui n'est pas loin encore)
Jusqu'au fond des tombeaux ira porter le jour;
Quand la mort ici bas n'aura plus de séjour;

Quand cette tête enfin, trop long-temps adorée,
Retrouvera ce corps dont elle est séparée;
C'est ici que tous deux, élancés dans les airs,
Nous volerons aux cieux à nos ames ouverts.
Viens, ta cellule est prête à côté de la mienne:
Tu soutiendras ma foi, je soutiendrai la tienne.
Viens, d'un monde imposteur quitte la vanité;
Ami, vivons ensemble, et pour l'éternité.
Eh! puissions-nous vieillir dans la même demeure,
Entrelacer nos bras glacés à la même heure;
Nous regarder mourants sous le même flambeau!
Viens, je suis prêt pour toi d'élargir mon tombeau.

FRAGMENTS

DU POEME INÉDIT DE L'ART D'AIMER.

DÉBUT DU POEME.

Ils ne sont plus ces temps où les arts et les vers
De fictions d'amour animoient l'univers,
Peuploient d'heureux amants les cieux, la terre et l'onde.
L'Amour étoit un dieu, son temple étoit le monde;
La naïade brûloit au fond de ses roseaux;
La nymphe, en soupirant, fuyoit sous les berceaux;
Sur le sein de Vénus, deux colombes fidelles
Agitoient de plaisir leurs frémissantes ailes:
L'Aurore, de son char déployant les couleurs,
Sur Céphale endormi laissoit tomber des fleurs.
Cygne voluptueux dont Léda fut l'amante,

Daphné qui palpitas sous l'écorce naissante,
Bois connus d'Adonis, doux noms, rêves si chers,
Spectacle de l'amour, renaissez dans mes vers.
Renaissez, inspirez son nouvel interprete,
C'est le besoin d'aimer qui m'a rendu poëte :
Jours heureux où j'aimois et chantois tour-à-tour!
Ah ! c'est aimer encor que de chanter l'Amour.
Vous, chez qui l'art de plaire est le premier peut-être,
Français, on peut aimer, on ne plaît pas sans maître :
J'enseigne à conquérir, même à garder un cœur,
Ma muse écrit pour vous un traité de bonheur :
Ce sont les vieux soldats que sur-tout il faut croire.
Tes vœux hâtoient un jour de plaisir et de gloire,
Tendre et timide amant, qui, d'un cœur agité,
Sentis, si jeune encor, l'attrait de la beauté;
Et tourmenté par-tout d'une langueur touchante,
Sans connoître l'amour tu cherchois une amante :
A-t-elle enfin paru? s'échappant au hasard,
Un regard a de loin ébloui ton regard;
Dans ce jardin du Louvre, éternelle parure,
Où le marbre animé s'unit à la verdure,
Soudain, Dieu! quel moment! tu crois l'apercevoir.
Immobile, muet du plaisir de la voir,
Tu ne sens, n'entends rien. Tu t'assieds non loin d'elle;
Tu n'entends plus la voix de l'ami qui t'appelle :
Mais tu veux lui parler : tu le veux. Eh ! comment?
Laisse-moi, jeune éleve, y rêver un moment.
Sur sa robe voltige une mouche bruyante;
Chasse-la, tout-à-coup jette un cri d'épouvante,
Tu n'en apercois pas ? eh ! chasse-la toujours (1) ;

---

(1) L'auteur avoit imité ainsi Ovide en cet endroit ;

A vos yeux sur son sein vole un grain de poussiere,

Quelques mots vont payer cet important secours.
La belle sort, tes pas l'ont déja devancée;
Tu rassembles ses gens d'une voix empressée :
Suis le vol de son char; bientôt chez elle admis,
Un premier entretien à tes vœux est permis.
Tout les enflamme encor dans un lieu qu'elle enchante;
Le fortuné salon, et la glace riante
Où ton œil s'enhardit et fixe ses appas;
Et les tapis foulés par ses pieds délicats;
Les flots d'admirateurs suppliants autour d'elle.
Mais sa bouche te nomme et quelquefois t'appelle,
Et nul encor, dit-on, de la jeune beauté,
Nul amant n'a fléchi l'irritante fierté.
Je ne sais quelle joie attendrit tes alarmes;
Dieux! du feu de l'amour animer tant de charmes!
Le nautonnier qui voit, au sein des vastes mers,
Une île au loin jetée, et dont les bords déserts
Charment son œil, de fleurs, de fruits et de verdure,
S'étonnant d'une riche et nouvelle nature,
S'élance du desir vers ce riant séjour.
Mais toi! l'île, déja si chere à ton amour,
Comment y pénetrer? tu n'iras point peut-être
Exprimer des desirs sans en avoir fait naître.
Ah! des cœurs brusquement ne troublons point la paix,
Déguisons un dessein pour hâter un succès :
Tu viens d'abord louer, mais louer avec grace.

. . . .

Otez-le promptement, mais d'une main légere.
— Je n'oserai jamais, dites-vous. — Quel discours!
— Je n'en apercois point. — Mais ôtez-le toujours.

Ce dernier vers a dans le latin une grace intraduisible :

Et si nullus erit pulvis, tamen excute nullum.

Elle a des traits, un teint, des yeux étincelants.
Toi, parle de l'esprit et cite les talents;
Pour qu'elle aime à te voir, fais qu'elle aime à t'entendre,
Toujours le mot qui flatte est le mot le plus tendre.

. . . .

. . . .

Sait-elle perdre un jour, le passer sans médire?
A de malins couplets la voit-on peu sourire?
Excuse-t-elle enfin, et presque sans détour,
Quelques torts de son sexe et les fautes d'amour?
D'un bonheur vrai, durable, accepte l'espérance,
Crois que pour elle-même elle a parlé d'avance:
Elle excuse en autrui ses prochaines erreurs.
Avant tout je prescris les petits soins flatteurs.
Peut-être aux petits soins tout succès est possible;
Sais-tu qu'ils ont un charme, un attrait invincible?
Bien souvent à ce piége un grand homme fut pris;
Par-tout on leur prodigue et coup-d'œil et souris:
Petits soins! petits soins! applaudis à l'adresse,
Aux bonds de l'épagneul qu'elle gronde et caresse!
Comme il chante gaîment l'oiseau qu'elle chérit!
Ton oreille l'écoute, et ta main le nourrit.
Montre un nœud déroulé: ces riens aident à plaire,
De ces riens quelquefois un cœur fut le salaire.

DESCRIPTION DE LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Ainsi sous le soleil de l'heureuse Provence,
Lieux dont je suis si loin, lieux chers à mon enfance,
Pétrarque fut aimé: Laure, en ce beau séjour,
Dans l'âge où le bonheur n'est jamais que l'amour,
Triompha des desirs qu'en son cœur il fit naître,
Et de ceux d'un amant plus dangereux peut-être.
Les vers l'ont dit au moins; croyons à sa rigueur:
L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.

Oui : d'heureux souvenirs son image parée,
Suivoit, charmoit Pétrarque, et cette ombre adorée
D'un magique univers entouroit son amant :
Dans le parfum des fleurs qu'avec lui mollement
Fouloit sous l'oranger le pied léger de Laure,
C'étoit son souffle pur qu'il respiroit encore;
Près des eaux de Vaucluse elle aimoit à s'asseoir :
Dans les eaux de Vaucluse il croyoit la revoir;
Il croyoit quitter Laure en quittant la fontaine.
Quelquefois appuyé sur le tronc d'un vieux chêne,
Ou du bois ténébreux parcourant les détours,
Il rêvoit triste et seul : mais plus belle toujours,
Laure absente peuploit le solitaire ombrage;
Laure en un lieu charmant changeoit un lieu sauvage.
Et la nuit, que de fois l'œil fixé sur les cieux,
Tranquille, contemplant tous ces points radieux,
Ces mondes étoilés dont leur voûte se dore,
Il vouloit les chanter! il ne chantoit que Laure;
Et les vers accouroient plus prompts à la nommer :
Vingt ans il fut heureux du seul bonheur d'aimer.

O fontaine sacrée! immortelle retraite,
Que vient chercher de loin l'amant et le poëte,
Vaucluse, que sans peine ils ne pouvoient quitter,
Toi, toi qu'avec transport je courus visiter,
Jeune encore, à côté d'une premiere amante.
Quatre siecles ont fui, mais ton onde écumante,
Et ces mille torrents dont les flots vagabonds
Roulent de roche en roche, et retombent par bonds,
Et ces beaux cieux, ces prés, dont une eau calme et pure
Court réfléchir au loin l'éternelle verdure;
Et tous ces monts jetés et courbés sur tes bords,
Tes antres toujours pleins d'harmonieux accords,
Offrent au souvenir ces deux ombres fidelles;
Et l'amoureux penser vient errer autour d'elles.

Aux nymphes du vallon, aux bergers d'alentour,
Tes flots en murmurant parlent encor d'amour;
C'est là qu'on aime encor par un charme invincible,
Là qu'on gémit au moins de n'être plus sensible.

ÉPISODE QUI TERMINE LE SECOND CHANT.

Céphise étoit aimée, et n'osoit à Valcour,
N'osoit à son cœur même avouer son amour.
Souvent, dans les detours de la forêt, surprise,
Sur un jeune coursier legèrement assise,
Elle erroit sans effroi, fiere de le domter:
Les deux sexes rivaux aiment à s'imiter.
L'audace est de nos jours à la foiblesse unie;
Et Céphise a les traits et l'ame d'Herminie;
La bride, en nœuds de soie, obéit à sa main.
Ses cheveux, qu'a noués l'agraffe du matin,
Caressent de son cou la neige éblouissante;
Sur sa tête frémit la plume voltigeante;
Et d'un corps modelé par la main des amours
Un vêtement léger suit les légers contours.
Son amant applaudit à sa grace guerriere:
Lui-même d'un cheval à la noire criniere
Pressoit un jour les flancs; et d'un art redouté
Instruisoit l'œil riant de l'agile beauté.
Le coursier de Céphise à l'instant s'effarouche,
Il méconnoît le mors qui commande à sa bouche;
Il hennit, il écume, et de bonds inégaux
Frappe les durs cailloux, courbe les arbrisseaux;
La flamme à coups pressés sous ses pieds étincelle;
Dieux! Céphise pâlit; elle tremble, chancelle;
De son amante, hélas! le front est déchiré,
Il a cru voir l'instant où ce front adoré,
Sur la pointe d'un roc..... Dieux! quelle horrible image!
Il l'atteint, la dépose au pied d'un tronc sauvage.

Vainement il l'appelle et cherche ses regards,
Sur ses yeux égarés ses cheveux sont épars :
Mais des flots d'une source il entend le murmure ;
Il court, dans une écorce, y puiser une eau pure.
L'eau ranime Céphise, elle revoit le jour,
Et son œil se rouvrant, trouve l'œil de Valcour.
Ainsi que son amante il paroissoit renaître :
Elle lui tend les bras, sans le vouloir peut-être ;
C'est lui qu'un cri plaintif se hâte de nommer :
Pour la premiere fois elle semble l'aimer ;
Et ce doux souvenir, ce péril fut l'aurore
D'un bonheur dont Valcour jouit sans doute encore.

FRAGMENT DU TROISIEME CHANT.

Dans la démarche même il est un art de plaire :
Souvent sur des attraits la démarche m'éclaire ;
Elle invite nos vœux. J'aimai plus d'une fois,
Même avant de connoître ou les traits ou la voix ;
Et si dans vos regards l'ame vit et s'exprime,
Elle se montre aussi dans vos pas, qu'elle anime.
A sa démarche seule, oui, je pourrois nommer
Celle qui songe à plaire et ne sait point aimer ;
Et celle que dévore une flamme inconnue,
Et l'amante timide, et la vierge ingénue
Qui s'endort, chaque soir, près de sa jeune sœur,
Des baisers maternels goûte encor la douceur ;
Et celle dont hier la main tremblante et pure
Aux autels de l'hymen suspendit sa ceinture.
Mais une belle aussi peut déplaire en marchant.
Telle, avec un air mâle, aspire à l'air touchant ;
Telle veut s'embellir d'une aimable foiblesse,
Et sur un pied nerveux se traîne avec mollesse.
N'imitez pas Zulmé, dont les pas et les yeux
Aux vulgaires mortels annoncent ses aïeux ;
Qui paroît autour d'elle assembler leurs images,

Et dont la marche auguste ordonne des hommages!
Sur-tout n'oubliez pas le charme des talents;
Il est des arts, il est des mensonges brillants:
La beauté même à l'œil sait-elle toujours plaire?
Vous croyez que le temps la détruit ou l'altere:
L'habitude, voilà son plus triste ennemi.
A qui nous voit toujours on ne plaît qu'à demi;
Mais aux talents, aux arts, qui peut être infidele?
Quelle femme avec eux n'est toujours jeune et belle?
Fut-il un cœur féroce et froid pour la beauté,
Il a connu l'amour si Delphine a chanté;
Il a connu l'amour, quand Zélis ou Camille
Précipite les tons de la touche mobile;
Quand sous les doigts errants le clavecin frémit,
En sons demi-plaintifs quand la harpe gémit,
Et se mêle à ces chants dont la mélancolie
Porte un trouble rêveur dans mon ame amollie.
Entends-je tes concerts, mélodieux séjour,
Bois calme qu'attendrit l'hymne éternel d'amour,
Où de fleurs, de parfums, de myrtes couronnées,
Erroient, toujours aimant, les ombres fortunées?
Que de fois, pour jouir de ces sons ravissants,
D'Homere ou de Milton j'oubliai les accents!
Ne puis-je recueillir sur ma bouche amoureuse
De ce gosier brillant l'haleine harmonieuse?
Talents, vous enflammez, vous captivez mon cœur.
Il me séduit aussi dans la douce langueur,
Ce bras qui mollement s'arrondit en cadence,
Ce pied voluptueux suspendu par la danse!
L'œil suit vos pas légers dans leurs brillants détours,
L'œil juge et de la taille et des secrets contours:
Ainsi flotte un roseau balancé sur sa tige;
Moins rapide, en fuyant, l'hirondelle voltige.
Autour de ce théâtre où s'assemblent les arts,
Voyons un peuple avide attacher ses regards.
O Guimard! c'est à toi que ce cri rend hommage!

Oui, tes bras ont une ame et tes pieds un langage :
Quel ton, quel sentiment n'est par eux exprimé?
Ton repos même attire et paroît animé.
Mais ce charmant dedale et cette adroite fuite
Appelant du desir l'inquiette poursuite,
Ces pas craintifs, ces yeux languissamment fixés
Aux bras de son vainqueur ces bras entrelacés,
Me plaisent moins encor que la danse modeste.

Jadis la Volupté, de la voûte céleste
Descendit sur la terre, et l'homme fut heureux.
Libre alors et sans voile, elle écoutoit nos vœux.
Mais aux premiers transports succéda l'Indolence :
La Volupté soupire et s'éloigne en silence.
Bientôt une compagne, immortelle beauté,
Qui d'un voile attrayant couvroit la Volupté,
A tous les yeux séduits la fit revoir plus belle.
Son nom est la Décence : un charme est autour d'elle,
Et les cœurs étonnés retrouvent des desirs :
La Décence aux humains ramene les plaisirs.

FRAGMENTS

DU LIVRE XI DE L'ÉNÉIDE.

I.

L'Aurore cependant se levoit sans nuage (1).

(1) Ces vers sont tirés du Génie de Virgile, ouvrage posthume de Malfilâtre, publié, en 1810, par M. Mi-

Enée ouvre les yeux sur le champ de carnage;
Il gémit de la mort de ses soldats vainqueurs,
Et veut hâter le soin de ses derniers honneurs.
Mais il devoit aux Dieux des pompes triomphales :
De Minerve aussitôt les dépouilles fatales
S'élevent sur un chêne antique et sans rameaux.
Des restes d'un tyran vaincu par un héros,
Puissant dieu des combats, il t'érige un trophée!
A la cime de l'arbre il attache l'épée;
Il suspend à côté le bouclier d'airain,
Les traits victorieux qu'avoit lancés sa main,
Le casque teint de sang, l'armure étincelante,
La cuirasse percée et la hache pesante :
Cet appareil guerrier, ce chêne tout armé,
Semblent offrir à l'œil Mézence ranimé.
Tous les chefs l'entouroient; Enée, à cette vue :
« Mes amis! l'Italie est à demi vaincue,
« Dit-il; que l'espérance anime vos grands cœurs,
« Voilà mon ennemi percé de coups vengeurs.
« Ce Mézence odieux ne sera point funeste;
« D'un monarque si fier vous voyez ce qui reste!
« Maintenant vers Laurente ouvrons-nous un che-
« min;
« Et, pour vous assurer un triomphe certain,
« Respirez les combats et l'amour de la gloire.
« Que chacun par ses vœux prévienne la victoire;
« Qu'aux langueurs du repos brûlant de s'arracher,
« Tous, au premier signal, s'apprêtent à marcher.
« Toutefois honorez des devoirs funéraires
« Tant de braves guerriers, vos compagnons, vos
« freres,
« Eux que vos yeux ont vus, s'exposant au trépas,

ger, littérateur plein d'esprit, de goût, et de talent. Malfilâtre a soin d'avertir dans une note qu'il tient ces vers de Barthe.

« Par leur sang généreux acheter ces climats;
« Sur-tout donnons des pleurs au digne fils d'E-
« vandre:
« Il est mort en héros, il a su nous défendre;
« Qu'on rapporte au palais d'un pere infortuné
« Ce fils trop magnanime et trop tôt moissonné. »
En achevant ces mots, il répandit des larmes.
Il s'approche à l'instant de ce lieu plein d'alarmes,
Où le vieillard Acete, accablé de douleurs,
Sur le corps de Pallas fixoit des yeux en pleurs;
Acete qui jadis sauva les jours du pere,
Et qui veilloit au sort d'une tête si chere.
Des femmes, des Troyens, autour de lui pressés,
Ont les cheveux épars et les regards baissés.
Enée enfin paroît dans cette vaste enceinte:
Tout-à-coup on entend les soupirs et la plainte;
De longs gémissements sortent des cœurs troublés;
La voûte retentit de cent cris redoublés.
Quand il voit cette tête, à ses yeux si connue,
Penchée, et sur un lit tristement soutenue;
Ce beau sein découvert d'un trait mortel percé;
Tout ce corps d'un héros, sanglant, pâle, glacé,
Il frémit de pitié: « Je te vois donc sans vie!
« Pallas, pourquoi faut-il que le Destin m'envie
« Le plaisir de te voir témoin de mes exploits?
« Qu'il me soit et propice et barbare à-la-fois!
« J'ai vaincu, mais tes yeux sont fermés sur ma gloire;
« Mais, brillant de l'éclat que donne la victoire,
« Tu n'enchanteras point les regards paternels.
« Ah! peut-être ton pere, embrassant les autels,
« Flatté d'un vain espoir, les enrichit d'offrandes;
« Peut-être il fait aux Dieux d'inutiles demandes;
« Il t'appelle, il te voit, et Pallas ne vit plus!
« Et tu reçois de nous des honneurs superflus!
« Le jour que je partis pour voler aux alarmes,
« Il trembloit pour ta vie, il me baigna de larmes.

« Me parla de périls, d'ennemis indomtés :
« Je rassurois alors ses esprits agités ;
« Et ce pere bientôt verra tes funérailles !
« Sans doute il a pensé qu'au sein de tes murailles
« Tu devois reparoître, adoré, triomphant :
« Est-ce donc cette pompe et ce fils qu'il attend?
« Quel effet des saints nœuds qui m'unissent au pere?
« Ah ! du moins quelque gloire adoucit ta misere !
« Evandre ! il n'a point su, pour conserver ses jours,
« D'une fuite honteuse emprunter les secours.
« Tu pleureras son sort triste et digne d'envie,
« Mais sans haïr ses jours, sans rougir de sa vie.
« Que dis-je? hélas ! mon cœur partage et sent tes
« maux.
« Mon fils perd un soutien, l'Ausonie un héros. »
Il dit : Soudain nommés par sa voix souveraine,
Mille soldats choisis s'unissent dans la plaine,
D'un pere désolé vont partager le deuil,
Et du jeune Pallas conduire le cercueil :
Foible soulagement d'une douleur si grande,
Mais que l'humanité, que la pitié demande !

D'une pompe funebre on forme les apprêts.
Ces soldats empressés arrachent des cyprès,
Dépouillent des sapins les antiques ombrages,
Façonnent leurs rameaux, les couvrent de feuillages,
Et dressent un cercueil, où le corps suspendu
Est comme sur un lit tristement étendu :
Telle une tendre fleur que d'une main légere
Moissonne dès l'aurore une jeune bergere,
Conserve quelque temps sa beauté, sa fraicheur,
Mais du sol maternel ne sent plus la chaleur (1).

---

(1) M. Favolle, dans sa traduction inédite de l'Enéide, a rendu ainsi cette comparaison:

Tel, cueilli dans les champs par un doigt virginal,

Le roi fait déployer deux robes éclatantes
Que, par un de ces soins si connus des amantes,
Didon voulut filer pour l'objet de ses feux,
Gage flatteur, mais vain, d'un amour malheureux :
De l'une il voile un corps autrefois plein de charmes,
Et d'un tissu de pourpre il serre, avec des larmes,
Ces cheveux que bientôt le feu doit consumer,
Triste et dernier devoir d'un roi qui sait aimer!
Il fait porter des dards, des cuirasses brillantes,
Dépouilles des Latins, de leur sang dégouttantes;
Dans un ordre pompeux place mille soldats;
Des Rutules captifs, condamnés au trépas,
Au bûcher de Pallas victimes destinées,
Marchent les yeux en pleurs, et les mains enchaînées.
On aime à distinguer des chefs victorieux,
Portant de leurs exploits les gages glorieux,
Des troncs d'arbres, chargés de glaives et de lances,
Mais Acete succombe au poids de ses souffrances.
Tantôt il leve au ciel une tremblante main,
Tantôt à coups pressés il se frappe le sein;
Il invoque la mort, il tombe de foiblesse.
Le coursier de Pallas, abattu de tristesse,
Ethon, marche à pas lents sous de sombres couleurs,
Et de ses yeux baissés laisse tomber des pleurs.
On expose aux regards sur un amas d'épées
Les armes de Pallas à Turnus échappées,
Sa lance et son carquois; le reste est au vainqueur.
Parmi tous ces objets de plainte, de douleur,
Les soldats de ce prince ont renversé leurs armes,
Et gardent son cercueil qu'ils arrosent de larmes.
Mais le convoi s'avance avec de longs sanglots.

D'un vif éclat encor brille un lis matinal;
Mais du sol maternel la seve nourrissante
Ne vient plus ranimer sa tige languissante.

Enée alors s'arrête, et dit encor ces mots :
« Tandis que nous pleurons sur une mort cruelle,
« A de nouveaux dangers la gloire nous appelle,
« Guerrier qui me fus cher, qui n'entends plus ma
« voix,
« Adieu, Pallas, adieu pour la derniere fois. »
Il dit, et gémissant de reprendre les armes,
Il marche à ses soldats, et revole aux alarmes.

II.

Cependant cette ville où Pallas vit le jour,
Du héros son espoir n'attend plus le retour,
Du héros qui promit une si belle vie,
Dont les premiers succès charmerent sa patrie.
Le pere consterné sous la pourpre gémit;
De la perte d'un fils tout un peuple frémit.
Ce peuple désolé sort en foule des portes,
Va joindre des Troyens les plaintives cohortes;
Un silence effrayant le précede et le suit.
Les funebres flambeaux s'avancent dans la nuit;
Et sur ces champs, au loin, leur clarté pâle et sombre
Forme un mélange affreux et de lumiere et d'ombre.
Mais bientôt ce convoi, ce spectacle d'horreur,
Redouble la pitié, l'amour et la terreur;
Les vieillards éperdus, les femmes éplorées,
Frappent de mille cris les voûtes azurées.
Evandre, que ces cris viennent épouvanter,
S'élance du palais : rien ne peut l'arrêter;
Il accourt, et plongé dans un morne silence,
Se jette sur ce fils, son unique espérance,
Le serre dans ses bras, le baigne de ses pleurs;
Puis d'une voix éteinte exprimant ses douleurs :
« Ah! mon fils, triste objet d'une vaine tendresse,
« Pallas, tu me promis, inutile promesse!

« De retenir ta fougue au milieu des dangers,
« De conserver tes jours sous des cieux étrangers.
« Je savois qu'un jeune homme, emporté par la gloire,
« Court payer de son sang sa premiere victoire.
« Funeste apprentissage! o fils trop généreux!
« Hélas! tu ne vois plus ton pere malheureux!
« Mes prieres, mes pleurs, tant de cris lamentables
« N'ont pu fléchir pour toi les dieux impitoyables.
« Heureuse par ta mort, mere de mon Pallas,
« Tes yeux du moins, tes yeux n'ont pas vu son trépas!
« Moi, forcé de survivre à mon fils, à sa mere,
« Moi seul des Dieux cruels j'épuise la colere.
« Que n'ai-je des Troyens suivi les étendards!
« J'eusse reçu la mort en bravant les hasards;
« Ce lugubre appareil, ces flambeaux funéraires
« Ne le conduiroient point aux tombes de nos peres.
« Troyens, j'ai partagé votre sort, vos combats;
« Je vous ai défendus, je ne m'en repens pas;
« Le coup le plus affreux menaçoit ma vieillesse.
« Ah! si mon fils est mort, frappé dans sa jeunesse,
« Il est mort votre appui. Ses triomphantes mains
« Vous ont de l'Italie aplani les chemins,
« Et je pourrai penser que son mâle courage
« Sur mille corps sanglants lui frayoit un passage.
« Aussi tous ces honneurs qu'Énée et les Troyens,
« Que les héros toscans, ses amis et les miens,
« Qu'un peuple de soldats s'empressent à te rendre,
« Ces honneurs, ô mon fils, sont dignes de ta cendre.
« Je vois des boucliers, des chars, des javelots,
« Dépouilles des guerriers vaincus par ce héros.
« Et toi, son assassin, toi qui braves ma haine,
« Ton immense dépouille orneroit tout un chêne,
« Si ton âge, ton bras, ta féroce vigueur,
« N'eût d'un rival trop jeune accablé la valeur,
« Turnus... Mes cris plaintifs retardent une armée;
« Allez, revolez tous, et conjurez Énée :

« Dites-lui que la vie est un fardeau pour moi,
« Que j'ai perdu mon fils, que j'ai gardé ma foi;
« Qu'il demande un vengeur, je l'implore moi-même:
« Oui, que Turnus périsse! hélas! mon diadême
« N'attend plus pour tomber que cette juste mort,
« Seul espoir qui se mêle aux horreurs de mon sort!
« J'irai dire à Pallas, dans les royaumes sombres,
« Que Turnus, son vainqueur, n'est plus qu'au rang des ombres.

STATUTS

Pour l'Académie Royale de Musique.

Nous qui régnons sur des coulisses,
Et dans de magiques palais,
Nous, juges de l'orchestre, intendants des ballets,
Premiers inspecteurs des actrices :
A tous nos fideles sujets,
Vents, fantômes, démons, déesses infernales,
Dieux de l'Olympe et de la mer,
Habitants des bois et de l'air,
Monarques et bergers, satyres et vestales.
Salut. A notre avénement
Chargés d'un grand peuple à conduire,
De lois à réformer et d'abus à détruire :
Et voulant signaler notre gouvernement;
Oui notre conseil sur chaque changement
Que nous desirions introduire,
Nous avons rédigé ce nouveau réglement,
Conforme au bien de notre empire.

I.

A tous musiciens, connus ou non connus,

Soit de France, soit d'Italie,
Passés, présents, à venir ou venus,
Permettons d'avoir du génie.

II.

Vu que pourtant la médiocrité
A besoin d'être encouragée;
Toute passable nouveauté
Par nous sera très protégée.
Confreres généreux, nous ferons de grands frais,
Pour doubler un petit succès;
Usant d'ailleurs d'économie
Pour les chefs-d'œuvre de nos jours,
Et laissant la gloire au génie
De réussir sans nos secours.

III.

L'orchestre plus nombreux. Sous une forte peine,
Défendons que jamais on change cette loi.
Six flûtes au coin de la reine,
Et six flûtes au coin du roi.
Basse ici, basse là, cors-de-chasse, trompettes,
Violons, tambours, clarinettes;
Beaucoup de bruit, beaucoup de mouvements,
Sur-tout pour la mesure un batteur frénétique;
Si nous n'avons pas de musique,
Ce n'est pas faute d'instruments.

IV.

Sur le musicien, même sur l'ariette
Doit peu compter l'auteur des vers,
Comme à son tour l'auteur des airs
Doit peu compter sur le poëte.

V.

Si cependant quoiqu'averti,
Le poëte glacé, glace toujours de même,
Comme sur l'ennui du poëme
Le public a pris son parti,
Que les intrigues mal tissues

N'ont plus le droit de l'effrayer,
Que même des fragments ne peuvent l'ennuyer,
Et que les nouveautés sont toujours bien reçues,
Pourrons quelque jour essayer
Un spectacle complet en scenes décousues.

VI.

Si le poëte sans couleur,
Le musicien sans chaleur,
Si tous deux à la fois sans feu, sans caractere,
Ne donnent qu'un vain bruit de rimes et de sons,
En faveur des abbés qui lorgnent au parterre,
On raccourcira les jupons.

VII.

Effrayés de l'abus énorme
Qui coupe l'intérêt par de trop longs repos,
Voulions sur les ballets étendre la réforme,
Leur ordonner sur-tout de paroître à propos,
En régler le nombre et la forme;
Mais en méditant mieux, nous avons découvert
Qu'à l'opéra ce sont les jolis pieds qu'on aime;
Il seroit par notre système
Très régulier et très désert.
Que les ballets soient donc brillants et ridicules;
Qu'on vienne encor, comme jadis,
En pas de deux, en pas de six,
Danser autour de nos Hercules,
Que la jeune Guimard, en déployant ses bras,
Sautille au milieu des batailles,
Qu'Allard batte des entrechats
Pour égayer des funérailles.

VIII.

Si du moins nos acteurs savoient se concerter,
Que chaque Dieu pût s'acquitter
Du rôle imposant qu'on lui donne,
Qu'Apollon sût toujours chanter,
Que l'Amour eût au moins une mine fripponne,

Que le grand Jupiter, couvert d'or et d'argent,
Parût moins gauche sur son trône,
Le public seroit indulgent;
Ce qui n'est pas indifferent,
Car la recette seroit bonne.

IX.

Ordre à Pilot de ne plus détonner;
A Muguet de prendre un air leste;
A Durand d'ennoblir son geste;
A Gelin de ne pas tonner;
Que le Gros chante avec une ame,
Beaumesnil avec une voix;
Que la féconde Arnould se montre quelquefois,
Que la Guimard toujours se pâme.

X.

Ordre à nos bons acteurs, pour eux, pour l'opéra,
D'user modérément des nymphes de coulisses,
Permettons à Muguet, Pilot et cætera,
L'usage illimité de toutes nos actrices.

XI.

Pour soutenir l'auguste nom
De la Royale Académie,
On paîra mieux l'amant d'Armide et d'Aricie,
Pollux, Neptune et Phaéton.
Mais qu'ils n'esperent pas que leur fortune accroisse
Jusqu'au titre pompeux de seigneurs de paroisse,
Aux honneurs d'eau bénite et de droit féodal.
Roland, dans son humeur altiere,
Doit-il se prétendre l'égal
Ou du chasseur de la Laitiere,
Ou du cocher du Maréchal!

XII.

Rien pour l'auteur de la musique;
Pour l'auteur du poëme, rien;
Et le poëte et le musicien
Doivent mourir de faim selon l'usage antique.

Jamais le grand talent n'eut droit d'être payé ;
Le frivole obtient tout, l'or, les cordons, la crosse ;
Rameau dut aller à pié,
Les directeurs en carrosse.

XIII.

En attendant que pour le chœur
On puisse faire une recrue
De quinze ou vingt beautés qui parleront au cœur,
Et ne blesseront point la vue,
Ordre à ces mannequins de bois
Taillés en femme, enduits de plâtre,
De se tenir toujours immobiles et froids,
Adossés en statue aux piliers du théâtre.

XIV.

Tout remplis du vaste dessein
De perfectionner en France l'harmonie,
Voulions au Pontife Romain
Demander une colonie
De ces chantres flûtés qu'admire l'Ausonie ;
Mais tout notre Conseil a jugé qu'un *Castra*
Car c'est ainsi qu'on les appelle,
Etoit honnête à la chapelle,
Mais indécent à l'opéra.

XV.

Pour toute jeune débutante
Qui veut entrer dans les ballets,
Quatre examens au moins : c'est la forme constante.
Primo, le duc qui la présente,
Y compris l'Intendant et les premiers valets ;
Ceux-ci près de la Nymphe ont droit de préséance ;
Secundo, Nous, ses Directeurs ;
Tertio, son maître de danse ;
Quarto, pas plus de trois acteurs.

XVI.

Fieres de vider une caisse,
Que celles qu'entretient un fermier général

N'insultent pas dans leur ivresse
Celles qui n'ont qu'un Duc : l'orgueil sied toujours mal,
Et la modestie intéresse.
Que celles qu'un Evêque ou qu'un saint Cardinal
Visite sur la brune au sortir de l'office,
N'aillent pas imprudemment
Prononcer dans la coulisse
Le beau nom de leur amant;
Voulons qu'au moins on s'instruise
A parler très décemment,
Et sur-tout enjoignons qu'on respecte l'Eglise.

XVII.

Le nombre des amants limité pour jamais
Et pour la blonde et pour la brune :
Défense d'en avoir jamais
Plus de quatre à la fois; ils suffisent pour une.
Que la reconnoissance égale les bienfaits,
Que l'amour dure autant que la fortune.

XVIII.

Que celles qui pour prix de leurs heureux travaux
Jouissent à vingt ans d'une honnête opulence,
Ont un hôtel et des chevaux,
Se rappellent par fois leur premiere indigence,
Et leur petit grenier, et leur lit sans rideaux.
Leur défendons en conséquence
De regarder avec pitié
Celle qui s'en retourne à pié,
Pauvre enfant dont l'innocence
N'a pas encor réussi,
Mais qui, graces à la danse,
Fera son chemin aussi.

XIX.

Item, ordre à ces Demoiselles
De n'accoucher que rarement;
En deux ans une fois, une fois seulement.

Paris ne goûte point leurs couches éternelles.
Dans un embarras maudit
Ces accidents là nous plongent.
Plus leur taille s'arrondit,
Plus nos visages s'alongent.

XX.

Item, très solennellement
Prononçons une juste peine
Contre l'usurpateur qui vient insolemment
L'or en main dépeupler la scene,
Et ravir à nos yeux leur plus bel ornement;
Taxe pour chaque enlèvement,
Et le tarif incessamment
Rendu public dans tout notre domaine;
Cette taxe imposée à raison du talent,
De la beauté sur-tout; tant pour une danseuse,
Tant pour une jeune chanteuse;
Et pour celles des chœurs, nous en ferons autant.

XXI.

Et comme un point capital
En toute bonne police
Est une prompte justice;
Tous leurs procès jugés à notre tribunal:
Jugés sans nul appel: et l'ordre et la décence
Veulent que chacune à son tour
Comparoisse à notre audience;
Viendront l'une après l'autre et nous feront leur cour,
Les plus jeunes d'abord admises.
Ayant plus de procès, elles pourront nous voir
Dès le matin à sept heures précises,
Ou vers les onze heures du soir.

XXII.

Et pour qu'on ne prétende à faute d'ignorance,
Sera la présente ordonnance
Imprimée, affichée à tous nos corridors,
Aux murs des loges, aux coulisses,

Aux palais des Rolands, aux chambres des Médors,
Et dans les boudoirs des actrices;
De plus, dans nos foyers sera ledit arrêt
Enregistré sous la forme ordinaire
Pour le bien général et pour notre intérêt;
Détruisant, annullant, autant que besoin est,
Tout réglement à ce contraire,
L'an de grace septante-sept;
Fait en notre château, dit, en langue vulgaire,
Le magasin près du Palais Royal;
Signé, le Berton et Trial,
Plus bas, Joliveau, secrétaire.

IMPROMPTU.

A une jeune mariée qui vouloit se dispenser de chanter, parcequ'elle étoit un peu enrhumée.

Avec de si beaux yeux, peut-on être enrhumée?
Chantez : le jeune dieu dont vous parez la cour,
Chérit la demi-voix, comme le demi-jour;
Une bouche timide est encor plus aimée.

INSCRIPTION

Pour une petite maison de campagne près de Montpellier.

La liberté, la paix, et l'oubli des chagrins,
Appellent l'amitié dans ce lieu solitaire;
Le coude sur la table, elle y juge les vins,

Les belles et les rois, et les sots et Voltaire.
Son front est sans nuage, et sa voix sans mystere ;
Seulement, à son œil, cachant les doux larcins,
L'Amour y sait parfois être heureux et se taire.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

POÉSIES DIVERSES.

FIN.